

Sylva Clapin

Contes et nouvelles

BeQ

Sylva Clapin

1853-1928

Contes et nouvelles

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 130 : version 2.1

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Sensations de Nouvelle-France

Contes et nouvelles

Un vieux

Scènes de vie canadienne

Xavier Patenaude, sa lanterne à la main, rentra à pas hâtifs dans sa chambre, puis, s'approchant du lit, il poussa sa femme en lui soufflant à voix basse :

– Allons ! Mélie, lève-toi. Ça y est, le père a passé.

Du coup, la femme se dressa, et sur ses traits durs, encore tout bouffis de sommeil, son mari crut voir comme une flamme de joie.

– Le père...

– Oui, que j'te dis, le père a passé... Viens voir, si tu veux.

D'un bond, Mélie fut levée, puis elle suivit son homme jusque dans la pièce à côté, qui était la chambre de compagnie.

En effet Xavier avait dit vrai, et le vieux père Patenaude, qui allait atteindre ses quatre-vingt-deux ans à Pâques, était bien cette fois trépassé. Le vieillard était allongé, déjà rigide, sur le grand lit de merisier rouge qui occupait presque la moitié de la pièce, et sa face apaisée, aux yeux mi-clos, témoignait de la mort habituellement douce des vieux, dont la vie prend fuite dans un petit souffle.

Xavier promena la lumière falote de la lanterne sur le visage de son père, puis il dit à sa femme :

– J’venais d’y mettre une bûche dans le poêle, et j’m’en allais faire mon « train » quand j’ai pensé à venir voir pour le père. Le pauvre vieux a dû passer sur les minuit. J’vas soigner les animaux, et toi, pendant c’temps-là, tu prépareras tout ce qu’il faut.

Mélie approuvait de la tête, ses yeux obstinément fixés sur la figure du mort.

– Et puis, continua Xavier, c’est demain le jour de Noël, sans compter que nous allons avoir de la visite, ce soir, pour veiller le vieux père. Il

en faudra des choses, pour faire réveiller tout ce monde-là. C'est une grosse dépense, mais comme on dit, on ne meurt qu'une fois.

Mélie approuvait toujours sans dire mot. Elle rabattit le drap sur la tête du mort, puis tous deux, à pas menus, ils passèrent dans la cuisine, où l'horloge venait de sonner cinq heures.

– C'est ben vrai, dit la femme, on ne meurt qu'une fois. Tout de même, comme tu dis, en v'là de la dépense.

Xavier venait d'ouvrir la porte. Au dehors apparaissait la nuit encore toute braisillante d'étoiles. Bientôt il disparut, se dirigeant vers les bâtiments, où déjà de sourds meuglements se faisaient entendre.

L'habitation des Patenaude faisait face au Grand Rang, près de Sainte-Madeleine, et leur terre était l'une des plus considérables et des mieux tenues de la paroisse. Il faut dire aussi que, de père en fils, les Patenaude n'avaient jamais boudé devant l'ouvrage, et que même la Mélie,

comme on l'appelait communément aux environs, était aussi souvent aux champs que son homme, donnant l'exemple de l'âpreté au gain, avec le seul souci de faire de son unique enfant, sa fille Catherine, le plus beau parti de Sainte-Madeleine.

Restée seule après le départ de Xavier, Mélie – une brune commère toute en boule, et aux yeux perçants de furet – ne fut pas lente à la besogne. Ah ! ce qu'elle l'avait désiré, depuis longtemps, ce moment où l'on viendrait lui annoncer la mort du vieux. Quand on pense que, depuis dix-sept ans déjà qu'il s'était « donné » à rente à son mari, il s'obstinait à vivre en dépit du bon sens, et à se prélasser dans la plus belle chambre de la maison, la fameuse « chambre de compagnie », avec son lit monumental et ses belles catalognes toutes neuves.

Et avec ça, toutes sortes de manigances de notaire fourrées dans le contrat. Tout le tra-la-la : la vache qui ne meurt pas, le cochon « raisonnable », et jusqu'à la cruche de jamaïque de rigueur. Même, depuis ces trois longs jours où

il s'était couché pour mourir, n'en ayant pas, disait-il, pour deux heures, il avait encore trouvé moyen de durer jusqu'à ce matin-là. À tout instant, on entrait le voir, s'attendant à le trouver passé, et toujours la vie, ridiculement tenace, s'acharnait sur ce vieux corps. Non, vrai, on n'en bâtissait plus de cette trempe. Heureusement que, cette fois, c'était fini.

Et tout en monologuant de la sorte, la Mélie vaquait rapidement à ses soins de ménage, ayant hâte de se mettre à sa grande tâche annuelle du temps des Fêtes, ses « beignes », qu'elle savait du reste confectionner à miracle.

Sur ces entrefaites, le jour, peu à peu, avait lui, annonçant une radieuse matinée d'hiver, et, dans la lumière étincelante, au loin, le mont Saint-Hilaire se dressait comme un énorme bloc de granit bleu, aux arêtes nettement tranchées. Cette année-là, des pluies diluviennes, survenues vers la mi-décembre, avaient fait disparaître toutes traces de neige ; puis, le gel ayant suivi tout aussitôt, l'air était resté d'une fluidité admirable,

où se dessinaient les moindres détails du paysage.

Sitôt son « train » fini, Xavier était parti pour annoncer aux voisins la nouvelle de la mort du père. Cela fait, il rentra atteler son vieux cheval César, ayant décidé de pousser jusqu'à Saint-Hyacinthe pour y faire ses achats de Noël.

La maison, maintenant, ne désemplissait plus, et ce fut, jusqu'au soir, un défilé ininterrompu des gens de la paroisse, venant rendre une dernière visite au père Pierre. En entrant, chacun allait s'agenouiller dans la chambre de compagnie, où le « vieux » était exposé, vêtu de ses beaux habits d'étoffe du dimanche, et juché là-haut, sur le lit monumental, comme sur un catafalque. De chaque côté du cadavre brûlaient deux cierges bénits, dans de grands flambeaux de cuivre doré.

En sortant de là, les visiteurs faisaient bande à part, les femmes restant à causer dans la salle d'entrée, les hommes passant plus loin dans la cuisine pour y fumer la pipe. À la brunante, Xavier revint de la ville, apportant le petit whisky blanc si cher à nos bons « habitants », et de son côté Mélie alla chercher pour ces dames deux

flacons de liqueur de cerises. Dans un coin de la salle, en permanences, s'étagaient des pyramides de beignes, où chacun se servait à volonté.

Dans la cuisine, le diapason des voix s'était élevé, et les conversations, inévitablement, tournaient à la politique. La fumée des pipes devenait suffocante, et déjà, à plusieurs reprises, on avait été forcé d'ouvrir la porte pour se donner un peu d'air respirable.

Au dehors, le froid se faisait plus vif, et la nuit de Noël venait rapidement, apparaissant, comme celle de la veille, toute diamantée d'étoiles resplendissantes.

À dix heures, tout le Grand Rang était chez Xavier, et cela par familles entières se rendant à Sainte-Madeleine pour la messe de minuit, et entrant en passant voir le père.

Peu après, il y eut une accalmie dans le nombre des visiteurs. On récita encore un chapelet près des corps, puis Mélie, voyant qu'il

ne venait plus personne, tira la porte de la chambre mortuaire, et le vieux fut laissé seul, avec de nouveaux cierges rallumés pour sa nuit de Noël. Il en passerait encore une autre chez son fils, puis, le lendemain, on devait le porter au cimetière.

Vers les onze heures, l'un des cavaliers de Catherine, qui était allé voir aux chevaux, attachés çà et là devant la maison, rentra précipitamment en criant :

– Les clairons !...

À l'instant, chacun fut dehors, les yeux levés vers le firmament où miroitait, dans le bleu profond de la nuit, une splendide aurore boréale. Les habitants de l'endroit appelaient cela les « clairons », vieille expression pittoresque qu'ils devaient tenir d'un Acadien ayant résidé autrefois dans la paroisse.

On s'extasia, et le père Jean Belhumeur, ami intime du défunt, affirma que c'étaient là les âmes des élus qui accouraient célébrer la Noël. Les « clairons » grandissaient à vue d'œil, couvrant tout le ciel jusqu'au zénith, et c'était là-

haut tout un fourmillement de lueurs vertes, jaunes, ou rouges, se poursuivant et folâtrant sans relâche. Parfois, encore, on eût dit que la voûte céleste se couvrait d'un immense voile de soie rose, aux mille cassures lumineuses ; puis tout cela disparaissait, ou plutôt se déchirait subitement avec un petit claquement sec qui vibrerait d'un horizon à l'autre.

– C'est pas tout ça, fit quelqu'un, mais on n'a que l'temps de filer pour la messe.

En effet, il allait être bientôt minuit, sans compter qu'on avait bien un bout de route de deux milles avant d'être rendu à l'église.

– C'pauv'père Pierre, dit un autre, c'est ben la première fois qu'il aura manqué sa messe de minuit.

On se bousculait, chacun désentravant son cheval et disposant les peaux de carriole dans sa voiture.

– Tiens ! qu'est-ce qu'il leur prend donc comme ça dans la maison ? s'écrièrent plusieurs à la fois, en avançant de quelques pas, attirés vers

quelque chose d'inaccoutumé qui se passait à l'intérieur.

Des ombres couraient çà et là, derrière les vitres comme effarées. Puis, de grands cris, la porte s'ouvrant en coup de vent, et la Mélie se précipita, déboula plutôt dans les bras des arrivants, battant l'air de ses bras, et n'ayant que la force de balbutier :

– Le père !... Mon Dieu !... le père Pierre !...

De tous côtés, on accourait. Mais, sur le seuil, chacun resta bien vite cloué à sa place. Dans la salle d'entrée, le père Pierre – oui, le mort, le père Pierre en personne – venait d'apparaître, ayant grand air dans ses vêtements du dimanche, le teint frais, reposé, que dis-je ! presque vermeil, se dirigeant vers la cuisine, où, dans l'entrebâillement de la porte, se tenait Xavier, positivement médusé, et l'œil tout rond d'épouvante. Dans un coin, quelques femmes s'écrasaient, pressées les unes contre les autres. Ce fut bien pis encore quand on entendit le revenant qui, s'adressant à son fils, lui disait d'un joli timbre autoritaire :

– Eh ben ! Xavier, quoi qu'tu fais donc, que t'attelles pas César, pour la messe.

Grand Saint-Jean ! Il parlait même d'atteler César. Ah, ouiche ! on y pensait bien, à César, en ce moment.

Ce n'est pas tout. Avisant les beignes sur la table, le vieux, se rappelant sans doute qu'il n'avait pas mangé depuis longtemps, en grignota deux ou trois, tout en lampant avec une évidente satisfaction un brin de whisky resté au fond d'un verre.

Ce fut Mélie qui résuma la situation et amena une détente, en marmottant rageusement :

– Eh ben ! vous avez qu'à voir !...

Que s'était-il passé ? C'est bien simple. Le vieux avait eu une syncope, avec tous les symptômes de mort apparente, et alors qu'on le croyait bien fini il ne faisait qu'emmagasiner de nouveaux trésors de vie, pour pouvoir durer encore plus longtemps.

Il le prouva bien, du reste, car il ne mourut que

l'été suivant, aux framboises, d'un effort contracté en aidant Xavier à rentrer ses foins, alors que, bizarrerie des choses d'ici-bas ! Mélie était emportée dès la fin du même hiver par une attaque de pneumonie aiguë.

Ah ! non, vrai, on n'en bâtissait plus de cette trempe.

Le déraciné

À Fall River, par un soir d'août. Il avait fait, toute la journée, une chaleur atroce, et, sur la grande rue de Flint Village, la poussière traversée par les feux du couchant semblait un embrasement d'incendie.

Les moulins s'étaient vidés. Soufflant, éreintés, fourbus, les pauvres forçats des « factoreries » gagnaient leurs logis, les yeux avivés par la joie de toute une nuit de délivrance, après leurs dix heures de travail. Hommes et femmes défilaient en un long troupeau, dans la hâte d'arriver chacun chez soi, d'échapper à la fournaise de l'air...

Soudain, à la queue du défilé, des cris, une bousculade. Des gamins se renvoyaient de l'un à l'autre, comme une balle, un pauvre vieux à la défroque minable et c'était, à ce jeu barbare, et à chaque fois que le vieillard trébuchait, une

clameur assourdissante.

– Hé ! là, le bonhomme !

On s’interposa, enfin. D’ailleurs, le « bonhomme » arrivait chez lui, et peu après disparaissait dans une petite rue latérale.

Il y avait bien cinq ans que ce martyr durait, et que le père Antoine Villebon – le bonhomme – servait ainsi de souffre-douleur à la racaille de Fall River.

Avant cela – oh c’était déjà fort loin, comme un rêve, dans sa pauvre tête – des gens se rappelaient l’avoir connu « riche habitant », sur une belle terre faisant face au Saint-Laurent, près de Trois-Rivières. À la canicule, les moissons dorées y ondulaient au loin, à perte de vue. Sur le fleuve, c’était tout le temps un défilé de navires, et il y avait, sur un coin de rive, un petit bois de sapins, aux fûts élancés, où il faisait bon, au couchant, aller respirer le frais, en écoutant chanter le vent dans les ramures.

Oui, tout cela était déjà fort loin. Devenu veuf,

peu d'années après son mariage, Antoine Villebon n'avait jamais voulu reprendre femme, d'abord par respect attendri pour la morte, une « jeunesse » de Trois-Rivières, élevée en demoiselle, qu'il avait adorée comme une sainte, et puis, dans la suite, afin de ne pas contrarier son fils unique, Jean-Baptiste, établi aux États-Unis, dans le commerce.

Ç'avait été, dans le temps, un gros chagrin, ce départ. Puis, peu à peu, il s'était fait à cette séparation ; à la longue, on se fait à tout. Quant à lui, par exemple, jamais on ne le ferait désertier sa terre. Là où il avait vécu, il voulait mourir, les yeux fixés sur le même horizon familial. Aussi, grande fut la surprise dans la paroisse quand, un beau jour, on apprit que le père Antoine – il commençait alors à se faire vieux – avait mis sa terre en vente, et qu'il s'était résolu à aller vivre avec son fils, aux États-Unis.

Qu'était-il donc arrivé ? Rien que de fort simple. Le fils, établi à Fall River, et ayant besoin d'argent pour activer ses affaires, avait réussi, à

force d'instances, à décider son vieux père à lui escompter son héritage en échange d'une rente viagère. Du reste, ajoutait-il, il serait là comme coq en pâte, choyé par sa femme et ses deux enfants. Et puis, à son âge, la solitude devait lui peser. Fall River lui offrirait, pour cela, les distractions nécessaires.

Le vieux, enfin, consentit, et, l'argent de sa terre en poche, il s'arracha, un beau soir, à son joli bois de sapins, gagna Montréal et prit le train pour les États. Ah ! le pauvre, il ne se doutait guère combien cette « embardée » allait lui coûter cher, et ce qu'il devait en verser, par la suite, des larmes de sang de regret !

Et ce ne fut pas long, allez. Le fils, un bellâtre sans aucune aptitude pour les affaires, n'eut pas plutôt en main la petite fortune du vieux, que la danse des écus commença. Il négligea son magasin, fit le prodigue avec des amis, festoya, goûta aux cartes, et, pour comble, se fit « sport » et acheta un cheval trotteur qui lui coûta les yeux de la tête. Puis, un beau jour, patatras ! tout s'écroula, et le pauvre désabusé, ses amis des

jours d'abondance enfuis à tire d'aile, dut s'estimer heureux de trouver une place de commis pour le faire vivre, lui et les siens.

Encore si la dégringolade eût dû s'arrêter là. Mais le malheureux se mit à boire pour oublier, devint ivrogne, perdit sa situation, traîna les rues, se fit garçon de peine dans une épicerie, fut chassé, trébucha encore plus bas, et enfin sombra à la factorie où, par pitié pour sa famille, on l'occupa à des besognes infimes.

Chez lui, comme bien l'on pense, c'était devenu un enfer, et le vieux père, surtout, en voyait de rudes. Tout d'abord, dans les commencements, on le choyait, on le dorlotait, et la plus belle chambre de la maison fut pour lui. Puis, l'hiver suivant, sous prétexte que cette pièce était trop froide, on le relégua en arrière, près de la cuisine. Quand les mauvais jours eurent succédé à l'aisance, il comprit, à certains sous-entendus, qu'on commençait à en avoir assez de lui. À une observation qu'il fit, on menaça de le jeter dehors. Il courba la tête, se fit petit, endura tout, par besoin surtout de ne pas s'éloigner des

deux enfants, un garçon de douze ans et une petite fille de neuf ans, qu'il idolâtrait. D'ailleurs, sa bru n'était pas une méchante femme, rendue seulement acariâtre par la gêne croissante s'abattant sur le ménage à coups redoublés. Avec un peu d'entente, ça pouvait encore aller.

Sans compter que, la débâcle s'accroissant toujours, le vieux dut lui-même se multiplier pour que le pain ne manquât pas trop à la maison. Il gagna de-ci de-là quelques sous, tout joyeux qu'on lui permît, le soir, de conter des contes aux deux enfants. Par exemple, qu'il était déjà loin le joli bois de sapins des beaux jours d'antan !

Enfin, le coup de foudre éclata, dont le souvenir devait à jamais hanter sa fin d'existence. Le fils, revenant un samedi soir à la maison plus ivre que jamais, après avoir dépensé tout son maigre gagne, demanda de l'argent à sa femme pour continuer à boire, et, sur le refus qui lui fut opposé, s'emporta en une tempête de cris, menaçant de tout casser. Soudain, un vent de folie lui traversant le cerveau, il vit rouge, et, marchant sur son vieux père, il assena à celui-ci

un formidable coup de poing, sous lequel le vieux s'écrasa, évanoui. Un couteau de cuisine était là tout près, sur une table, l'éclair de l'acier avivé par les rayons de la lampe. L'ivrogne s'en empara et courant à sa femme, le lui plongea dans la poitrine. Les enfants, terrifiés, avaient eu le temps de s'enfuir. Mais, du dehors, déjà, on accourait. Devant le corps ensanglanté de sa femme, le misérable comprit qu'il ne lui restait plus qu'à se faire justice. Il se plongea à son tour le couteau dans la gorge, s'en labourant les chairs à diverses reprises. Ses mains crispées aux meubles se détendirent, puis il roula par terre. L'instant d'après, il râlait, et, dans un dernier hoquet, qui fit jaillir le sang à gros bouillons, il expira.

La femme, cependant, n'était pas morte, et des soins empressés la ranimèrent. Mais il lui était resté, de ces horreurs, une secousse dont elle ne devait plus jamais revenir. Quant au vieux père, le coup de poing de son fils ne l'avait qu'étourdi. Seulement, il en sortit plus courbé, plus cassé que

jamais, et ses yeux, ses pauvres yeux de vieillard où les larmes ne coulaient plus, en devaient rester à jamais figés dans une morne épouvante.

Mais il fallait quand même lutter pour la vie. Avant, c'était déjà la gêne ; maintenant, c'était la misère. Le garçon, Henri, trouva à s'employer chez un marchand du voisinage, tandis que sa petite sœur, Julienne, aidait sa mère aux travaux du ménage. Elle-même, la pauvre femme, dut aller en journée aux alentours, et quant au grand-père, on put réussir à lui trouver enfin trois dollars par semaine à « échiffer » du coton dans l'une des plus proches factoreries.

Cela alla encore tant bien que mal, durant environ un an. Puis la mère mourut, et alors tout le poids de la maison tomba sur les épaules du père Antoine. Bientôt même la fillette dut aller, de son côté, à la factorie. On partait dès le petit matin, s'éparpillant chacun de son côté, et l'on ne se revoyait que le soir.

Le père Antoine se fût encore trouvé relativement heureux, bien qu'il fût devenu, comme je l'ai dit plus haut, le souffre-douleur de

toute la marmaille du quartier. N'avait-il pas à lui seul, maintenant, les deux enfants qu'il idolâtrait toujours ? Oui, il eût tout pardonné, tout enduré, tout trouvé bon ; tout, jusqu'au martèlement des machines de la factorie qui lui brisait le crâne durant ses dix longues heures de travail de chaque jour, jusqu'à l'horrible atmosphère chaude et huileuse de la chambre où il peinait du matin au soir, et où, il le sentait bien, un peu des grands souffles du Saint-Laurent, qui lui étaient restés au creux de la poitrine, le quittait chaque jour, de plus en plus. Ah ! grands dieux ! comme il eût fait bon, cependant, dans les après-midis torrides, se revoir dans le joli bois de sapins, aux fûts élancés de cathédrale, aux ramilles balancées par le vent du large !...

Oui, il eût quand même tout trouvé bon, n'eût été que les deux enfants, maintenant devenus assez grands, commençaient à leur tour à se gausser de leur pauvre grand-père, et même à le malmener quelquefois. Et puis, à la longue, il était devenu pour eux comme un étranger, ne parlant guère l'anglais, tandis qu'eux, inconsciemment sans doute, mettaient une sorte

d'orgueil à oublier le peu de français qu'ils avaient pu apprendre. D'ailleurs, il y avait belle lurette que le vieux nom patronyme des Villebon n'existait plus, et qu'on l'avait changé en celui, mieux sonnante, moins « canuck » pour tout dire, de Goodtown.

Une seule joie lui était restée. Tous les dimanches, il s'échappait, descendait le Flint Village, traversait tout Fall River, et gagnait Tiverton, bien loin dans la banlieue, en un point d'où l'on embrassait une vue superbe de la baie Mount Hope. Quand le temps était beau, il restait là tout le jour, fumant silencieusement, les yeux perdus au large. Des voiles apparaissaient, toutes blanches, glissant sur les flots bleus, et parfois un bateau à vapeur passait, se frayant un sillon écumeux. À perte de vue, les côtes du Rhode Island fuyaient vers Newport, toutes vertes dans le resplendissement du soleil.

Le père Antoine n'avait alors qu'à « jongler » un peu pour évoquer bien vite le cher paysage familial de jadis : le fleuve-roi bordé, lui aussi, de

rives verdoyantes, et sur lequel défilait la flottille ininterrompue, en route vers Montréal ou en descendant. Reverrait-il jamais tout cela ? Et alors une idée fixe, qui le harcelait chaque dimanche, prenait peu à peu une forme tangible, presque réalisable. Il avait beau la chasser, toujours elle revenait, impitoyable. Cette idée, c'était de retourner au pays natal. Il calculait alors qu'en économisant seulement vingt-cinq cents par semaine, il trouverait bien le moyen, un beau jour, de s'échapper. Oh ! oui, s'échapper, comme ce serait bon ! s'enfuir loin, bien loin de ce pays de malheur, et pouvoir tout simplement obtenir là-bas un coin de terre, au cimetière du village, où s'enfuir, disparaître à jamais !...

Il n'était pas, après tout, si loin du compte.

Cette année-là, la veille de Noël, les « moulins » s'étaient vidés, comme d'habitude, plus de bonne heure, afin que chacun eût le temps de faire ses achats de Christmas. Quelle ne fut pas la surprise du père Antoine, en arrivant chez lui, de trouver la maison pleine de jeunes garçons

et jeunes filles, festoyant comme dans un bar, et ayant ce qu'ils appelaient un « good time ». C'était Julienne, déjà grandelette et ayant pris depuis peu des allures de gourgandine, qui avait ainsi rassemblé toutes ses connaissances de la factorie, avant de faire une descente sur la grand'rue de Fall River pour continuer à s'amuser. Le whisky circulait, on allumait des cigares ; même quelques fillettes trouvaient bon genre de fumer la cigarette. Une noce.

Le grand-père essaya de quelques doux reproches. Mal lui en prit, car Julienne, poussée par ses camarades, lui tint tête. Le vieillard, ensuite, la supplia de ne pas sortir, et fit mine de la retenir. Ah ! bien, elle en avait par-dessus la tête, elle aussi, et il était temps qu'on sût qu'elle était d'âge à faire à sa guise. Allons ! houp, en route ! Le grand-père lui barrait le passage, arc-bouté à la porte. Alors, il se passa une chose inouïe. La malheureuse poussa violemment le vieillard de côté, puis voyant que cela ne suffisait pas, lui cingla la figure d'un soufflet. Elle ouvrit ensuite la porte, par où la bande joyeuse s'envola. Allons, houp ! en route.

Le vieux père était resté comme hébété, sans conscience de ce qui venait de se passer. Puis il comprit. C'en était fait : l'œuvre de désagrégation morale de la factorie, dont on voit de trop fréquents exemples, était maintenant complète. Après le père, les enfants : c'était logique.

Quant à lui par exemple, cette fois c'en était trop. Il fuirait, c'était décidé. Il retournerait là-bas, près de Trois-Rivières, et cela, le même soir, sans plus tarder. Il n'avait pas d'argent, pour s'acheter un billet de passage, mais en marchant bien, on va loin. Oh ! il marcherait un jour, deux jours, une semaine même, s'il le fallait, qu'importe ? mais il finirait bien par arriver. C'était simple, il n'y avait qu'à suivre la voie du chemin de fer. Quant à manger en route, il lui restait encore un dollar. Ce serait suffisant.

Sa résolution prise, il attendit la nuit. Puis il se glissa au dehors, gagna Fall River. Six heures sonnaient quand il atteignit Bowenville. Là, il s'engagea sur la voie du chemin de fer. Devant lui, les rails brillaient, lui montrant la route, une

route de cinq cents milles. Au fait, avait-il une idée quelconque de la distance ? C'est douteux. Il savait qu'il fallait pointer vers le nord, voilà tout.

Oh ! la belle nuit de Noël, d'un bleu profond et tout diamanté d'étoiles ! Pas trop froide, non plus, et pas de neige. Un temps fait à souhait pour marcher d'un pas allègre. Et ce qu'il marchait, le pauvre vieux !

À mi-chemin de Somerset, il dut se garer. Le rapide de Boston, dit « boat-train », roula en coup de tonnerre, ébranlant tout sur son passage. Un peu plus loin, deux trains de marchandises se suivirent de près, les machines haletant à coups précipités dans le grand silence de la nuit.

Il marchait toujours, mais son pas, maintenant, se faisait plus lent, et il lui arrivait souvent de buter aux traverses. Au passage de la rivière Taunton, il manqua à plusieurs reprises rouler dans l'eau noire miroitant au-dessous de lui, et quand il atteignit Somerset il était à bout.

Il n'en persista pas moins à continuer et alors le calvaire commença pour lui. Ses tempes, tendues à se rompre, battaient la chamade, et il

lui semblait être chaussé de plomb.

Combien de temps cela dura-t-il ? Une heure ou deux, trois heures peut-être. L'instinct seul, maintenant, lui commandait de se garer au passage des trains. Subitement, et comme il approchait de Dighton, un grand froid lui étreignit le cœur en même temps qu'une bouffée de feu lui montait au cerveau. Puis il s'abattit, roula le long du talus, resta là immobile.

Au petit jour, des cantonniers qui passaient le trouvèrent qui agonisait, et le transportèrent à la station de Dighton. Comme le soleil se levait, le moribond ouvrit les yeux. Oh ! le beau matin de Noël, où les arbres, à l'horizon de pourpre, paraissaient même comme grandis et transfigurés. De quelque part, au loin, venait une sonnerie cristalline, sans doute les « Christmas Chimes » de l'église du village. L'agonisant eut un sourire de contentement, à cet appel de cloches qui dut vibrer en lui comme un écho de celles de sa paroisse natale, puis doucement il rendit l'âme.

Il fut enterré quelque part dans le petit village de Dighton, qui n'est qu'à une dizaine de milles

de Fall River.

Mon conte n'est pas gai, mais, pour me servir d'une expression fort en vogue dans le monde des lettres, c'est un « document humain ». Autrement dit, les choses se sont à peu près passées comme j'ai essayé de les raconter. Le « déraciné » dont je parle a réellement existé, et les journaux canadiens de la Nouvelle-Angleterre lui ont consacré, dans le temps, à l'occasion de sa mort, quelques faits divers de rigueur.

Entre vieux amis

Dans un petit village, sis le long de notre grand fleuve, en approchant de Sorel, deux vieux amis achevaient tranquillement de vieillir. L'un, Sosthène Fayard, porté à l'embonpoint, et autrefois receveur de bureau d'enregistrement, avait sa maison près de l'église ; l'autre, Tertulien Rigaud, maigre et sec, et ancien cultivateur, habitait une maisonnette un peu en retrait de la route, à l'un des bouts du village. Tous deux jouissaient d'une petite rente, Sosthène ayant encore sa femme, répondant au nom de Mélie ; Tertulien, resté veuf depuis une dizaine d'années, et ayant avec lui sa fille qui, elle-même devenue veuve, et sans famille, était revenue se réfugier en ce village.

Des enfants éloignés donnaient de temps à autre de leurs nouvelles. Et c'était tout.

Tous deux achevaient tranquillement de

vieillir. On ne les voyait guère l'un sans l'autre, Tertulien se rendant le plus souvent chez Sosthène, à cause de l'embonpoint de ce dernier, qui commençait à lui rendre la marche fatigante. En belle saison, et quand l'air n'était pas trop frais, on pouvait les voir tous deux en un coin de la galerie, chez Sosthène, engagés en d'interminables parties de dames, qui n'étaient pas toujours des plus paisibles, ainsi qu'en témoignaient des éclats de voix qui s'entendaient parfois jusque sur la Place de l'Église. Mais, au demeurant, toujours de vrais bons amis, professant la sorte d'amitié dont on a peine à concevoir qu'elle pourrait jamais, un jour, avoir une fin.

Une de leurs distractions favorites était aussi de suivre, à l'aide d'une forte longue-vue, le passage des bateaux sur le fleuve. Dans les somnolentes et chaudes après-midi de l'été, cela leur était surtout un moyen venant bien à point pour passer les trois ou quatre heures les séparant de la fin du jour. Pensez donc, les bateaux partis de Montréal se rendaient si loin, par-delà les océans, que la chose prenait pour eux une

apparence fantastique. Surtout, ils ne saisissaient pas bien pourquoi il y avait, sur ces bateaux, tant de monde, sans aucune nécessité. Pourquoi, en effet, aller courir si loin des risques et des aventures inutiles, alors qu'on est si bien à rester tout bonnement chez soi ?

La plupart du temps, Mélie faisait alors son apparition avec les deux verres de bière de rigueur, une bonne bière de famille que Sosthène fabriquait suivant une recette dont il avait le secret, et qu'il gardait religieusement en cave durant un temps déterminé. Cela était aux deux amis une occasion de se féliciter encore davantage d'avoir si bien ordonné leur vie, estimant que rien ne vaut, pour couler des jours heureux, que de boire frais et ne pas se mettre martel en tête pour des choses inutiles.

À ces divertissements bien anodins il convient d'en ajouter un autre auquel les deux amis ne manquaient pas de se livrer le plus souvent possible, de juin à septembre. Ils s'étaient mis tous deux, depuis quelques années. à faire la

chasse aux papillons dans les champs et bois d'alentour, et peu à peu ils s'étaient pris, à ce passe-temps, d'une vraie frénésie, Sosthène surtout, dont l'engouement ne connut plus de bornes, et qui avait dû réserver tout un cabinet de sa maison pour y loger ce que Mélie appelait de simples bestioles. La brave femme, parfois, ne cessait de rager devant cet envahissement d'un nouveau genre.

D'habitude, pour ces chasses, et quand la journée s'annonçait favorable, c'est-à-dire pas trop chaude et sans trop de vent, les deux amis partaient souvent quand le soleil ne faisait que commencer à émerger au-dessus des bois d'alentour. En les voyant passer, filet à l'épaule, les gens du village les suivaient d'un œil sympathique, et même ils n'étaient pas loin de commencer à ressentir, de tout cela, une vraie fierté. Imagine-t-on, en effet, que le cabinet de Sosthène commençait à acquérir comme une sorte de célébrité ? Le notaire Rambuteau, de Sorel, entomologiste de renom, et dont la collection de coléoptères était fort remarquable, était venu rendre visite à son collègue Sosthène,

et avait écrit à son sujet, dans le *Naturaliste canadien*, un article qui avait fait un certain bruit. Des demandes de renseignements étaient venues d'un peu partout. Dans une conférence à l'Université de Montréal, un professeur d'histoire naturelle avait parlé de lépidoptères d'une espèce rare qu'on pouvait voir chez Sosthène. Et, dame ! après tout cela, on doit comprendre que les gens du petit village étaient bien justifiables de se sentir reconnaissants envers les deux amis pour leur avoir procuré un tel lustre.

Ce n'est pas tout. Le notaire Rambuteau avait signalé, dans son article du *Naturaliste canadien*, qu'il avait vu chez Sosthène un lépidoptère du genre *Pandorus* lui ayant paru ressembler quelque peu au fameux *Pandorus Sphinx* dont il était seul – la chose était bien connue par tout le pays – à posséder un spécimen. Évidemment, le *Pandorus* vu chez Sosthène ne pouvait offrir que de lointains points de ressemblance avec son propre spécimen. Surtout, le *Pandorus* de Sosthène ne possédait point, bordant les superbes ailes de velours vert olive, le liséré bronze et rose par quoi se distingue l'espèce de *Sphinx* et intensifie

encore davantage la magnificence de leur livrée. Mais enfin, les papillons de cet ordre d'une capture, du reste, fort difficile – ne se rencontrent guère plus haut que le quarantième parallèle, et le vieux notaire lui-même n'avait dû son spécimen qu'à un concours presque miraculeux de circonstances. Par une semaine de lourdes chaleurs, comme il s'en produit souvent en nos fins d'été canadien, un Pandorus Sphinx s'était une fois aventuré jusque chez nous. Puis l'imprudent avait fini par être surpris par une nuit plutôt fraîche, et au matin, Rambuteau, qui rôdait par là, avait pu le cueillir d'un premier coup de filet, alors que le soleil ne l'avait pas encore dégourdi. Il n'y avait pas à s'y tromper... Rambuteau, qui s'y connaissait, avait bien vu qu'il ne pouvait s'agir là que d'une espèce fort rare en nos climats, et qui allait sûrement lui faire grand honneur, ainsi que, du reste, la chose arriva quand l'identité de sa capture eut été bien reconnue. On disait même que, seul, le Smithsonian Institute, à Washington, possédait un « sujet » pouvant en approcher.

C'est alors que l'existence de Sosthène, qui

avait toujours été si calme, commença à être traversée par un gros souci. On aurait pu croire son bonheur sans mélange, et pourtant il n'en était rien. Rambuteau, il est vrai, avait fait son éloge. Il avait dit, aussi, que son Pandorus était fort remarquable et pourrait être le joyau de bien des collections. Oui, sans doute, tout cela était bien beau. Tout de même il ne voyait toujours pas pourquoi le fameux Sphinx n'était pas allé à lui, Sosthène, qui se donnait tant de peine à courir bois et champs. Au lieu que Rambuteau, qui ne se déplaçait de son bureau que le moins possible, n'avait eu une certaine fois qu'à tendre la main, et, v'lan ! le précieux phalène avait chu dans son filet.

Toute l'année d'avant, il avait redoublé d'efforts pour en arriver à s'emparer de l'insaisissable Sphinx. Et toujours rien, rien que des espèces bien ordinaires, et qui n'ajouteraient rien à sa renommée. Cela devenait exaspérant. Il s'ouvrait souvent de son dépit à Tertulien, qui partageait, comme bien on pense, le désappointement de son ami, car la collection Sosthène n'était-elle pas aussi son œuvre, pour

une bonne part ?

Tertulien allait avoir plus tôt qu'il ne croyait l'occasion de démontrer jusqu'à quel point pouvait en arriver sa dévotion à la cause commune. Dans l'année où nous en sommes arrivés, Sosthène avait dû confier entièrement à son fidèle ami la tâche d'aller, le plus souvent possible, courir bois et champs, car des rhumes tenaces lui rendaient maintenant intolérable tout exercice de ce genre. Cela, c'était le bouquet, ajouté à son embonpoint, pourtant déjà si encombrant. Et alors, force lui était d'attendre, sur sa galerie, le retour de Tertulien. Ils examinaient ensemble le butin rapporté, parmi lequel les belles prises commençaient à se faire plutôt rares. Et toujours, aussi, naturellement, pas plus de Pandorus Sphinx que sur la main.

Enfin, on le devine, le jour allait finir, tout de même, par arriver où Tertulien s'estimerait bien récompensé de toutes ses peines.

Ce jour-là, qui était un des derniers de l'été, Tertulien, levé tôt, errait depuis l'aube à la lisière des bois, scrutant les buissons et taillis où

lépidoptères de toute sorte aiment le plus à se réfugier. Le soleil était déjà haut sur l'horizon et Tertulien, qui commençait à ressentir de la lassitude, n'avait encore rien pris que de vulgaires papillons, aux petites ailes blanches plus ou moins diaprées, de l'espèce rencontrée le plus ordinairement en nos campagnes. Il s'en retournait chez lui assez penaud, songeant que l'été touchait à sa fin, et qu'il lui faudrait encore faire son deuil du Pandorus rêvé, quitte à se remettre en chasse l'année suivante.

Soudain, à un détour du bois, son œil de fureteur toujours aux aguets crut discerner que quelque chose d'inusité brillait par instants parmi des touffes de thé sauvage. S'étant approché, il vit que ce « quelque chose » était un papillon de belle taille qui s'éleva et alla s'abattre plus loin, ses grandes ailes déployées au soleil et brillant de doux feux. « Bonne sainte Anne », se dit Tertulien, si je pouvais le mettre dans mon sac, celui-là, je n'aurais pas perdu mon avant-midi, et c'est Sosthène qui pour sûr serait content.

L'insecte conduisait Tertulien à belle allure,

n'interrompant son vol que de courts instants pour se reposer dans les taillis. Tertulien s'avavançait toujours, le filet bien tendu dans ses mains crispées, le sang lui battant aux artères une vraie chamade, et guettant la minute décisive où le papillon, las de voler au soleil, allait se reposer plus longtemps.

Et voici que l'infatigable chasseur vit le bel insecte tant convoité s'abattre soudain dans un buisson d'aubépines encore en fleurs, puis se tenir là immobile, ses larges ailes toujours déployées et devenues plus tentatrices que jamais. Le filet de Tertulien s'abattit d'un seul coup sec, zébrant les feuilles, et l'insecte resta emprisonné dans les fines mailles. Un tout petit instant, il palpita doucement, les ailes magnifiques et éclatantes commençant à se replier peu à peu. Et enfin, il ne bougea plus.

Qu'allait faire Tertulien de son prisonnier ? Se hâter, sans doute, d'aller le montrer à Sosthène. Déjà il courait au village à grandes enjambées, quand soudain une pensée l'arrêta net. Un

« sujet » aussi rutilant de belles couleurs méritait bien, lui semblait-il, qu'on lui fit un brin de toilette avant son entrée chez Sosthène. Dans tous les cas, rien ne pressait.

Rebroussant chemin, et sitôt arrivé chez lui il procéda aux premiers soins habituellement pratiqués en semblable circonstance par tous les fervents d'entomologie. Il avait si souvent vu son vieil ami vaquer à ces premiers préparatifs qu'il n'eut aucune difficulté à mettre sa capture en bel état. Avec des soins infinis, surtout, il déplia de ses gros doigts, les superbes ailes, s'extasiant plus que jamais sur leur velours vert semé d'écailles éclatantes. Et à tout moment il se disait : « Bonguienne ! c'est Sosthène qui va être content. » Et d'avance, il savourait les éloges que le gros homme n'allait pas manquer de lui adresser. Sa sœur, survenue sur ces entrefaites, admira à son tour l'éclatante livrée. Elle n'avait encore rien vu d'aussi beau. Ah ! pour sûr, leur vieil ami Sosthène allait éprouver l'une de ces joies dont on se souvient.

Au lendemain de ce jour, une vive

préoccupation commença à hanter l'esprit de Tertulien. Ça ne serait-il pas, après tout, quelque chose approchant du Pandorus Sphinx qu'il tenait là ? Et plus il y pensait, plus il en arrivait à se convaincre que cela devait être. Une semaine encore se passa, le Pandorus hantait de plus en plus l'esprit de Tertulien. Du reste, il y avait pour lui un moyen bien simple d'être fixé. Il irait tout bonnement chez Rambuteau, l'un de ces jours, examiner avec soin le spécimen si rare, et alors il verrait bien.

Un matin, donc, Tertulien, se rendant à Sorel, alla demander au vieux notaire permission de jeter un coup d'œil sur sa collection, où figurait comme on pense en première place le merveilleux Pandorus, en son éclatante livrée vert et or. Du coup, les derniers doutes de Tertulien s'évanouirent... Le beau « sujet » qu'il avait capturé l'autre jour ressemblait de fort près à celui qu'il avait là sous les yeux. Et même il n'était pas loin de croire que le sien, qu'il avait chez lui, avait en sa belle toilette de velours vert divers détails dont Rambuteau pourrait se montrer jaloux.

Sans souffler mot à Rambuteau de sa trouvaille, il s'en revint chez lui, le cœur battant plus que jamais de joie. Et tout le temps aussi, il se disait : « Mon Dieu, c'est Sosthène qui va être content. »

Dès le lendemain de sa visite à Rambuteau, Tertulien, son beau papillon soigneusement enfermé dans une petite boîte de bois de cèdre, allait courir chez Sosthène quand sa sœur lui dit, comme ça, au moment où il partait : « Sais-tu bien à quoi j'ai pensé ? Dans trois mois, on sera pas loin du Jour de l'An. Et alors, pourquoi qu'on garderait pas cela à notre vieil ami pour ses étrennes ? »

En effet, c'était là une fière idée, et Tertulien s'en voulut de ne pas y avoir pensé. On entrait en automne, et les trois mois, avant le temps des fêtes, seraient vite passés. Oui, c'était cela. Il allait réserver cette surprise à Sosthène pour ses étrennes. Ce n'était qu'un insecte, c'est vrai, mais tout de même quelque chose lui disait que son cadeau serait bien apprécié.

Comment fit Tertulien pour garder son secret durant ces trois mois ? Chaque fois qu'il allait chez Sosthène, c'est à peine, parfois, s'il pouvait se retenir. Sa figure, particulièrement réjouie, disait assez, cependant, en ces moments, qu'il devait se passer en lui quelque chose d'inusité, et Sosthène n'était pas alors sans se demander ce qu'il pouvait y avoir sous roche. Puisque Tertulien se taisait, Sosthène, cependant, n'allait pas plus loin, le teint fleuri et les mouvements lestes de Tertulien indiquant suffisamment que ses préoccupations, quelles qu'elles fussent, n'étaient pas de nature à lui couper l'appétit.

Le Jour de l'An arriva quand même, en temps dit. Tertulien, retenu chez lui par la visite de ses deux fils, venus souhaiter la Bonne Année à leur père, ne put se rendre au village que dans l'après-midi, et alors que le jour touchait à sa fin. Il ne prit que le temps, alors, d'adresser ses souhaits de circonstance à la bonne Mélie, qui commençait les apprêts de son souper, et vivement monta l'escalier conduisant à la chambre du haut où il savait trouver Sosthène. Le pauvre homme, à ce que lui avait annoncé Mélie, était tiraillé plus que

jamais par ses rhumatismes, et ce matin-là il avait eu assez de peine à se lever.

Tertulien, sa boîte de cèdre à la main, vint à Sosthène :

– Tiens, mon vieux, je t’apporte tes étrennes.

Un cri guttural retentit par toute la maison.

À cet appel, qu’elle jugeait désespéré, Mélie monta l’escalier quatre à quatre. Mon Dieu ! Sosthène allait sûrement avoir un coup de sang. On ne savait jamais.

Pénétrant en avalanche dans la chambre, Mélie ne put tout d’abord en croire ses yeux. Sur le seuil, Tertulien se tenait les côtes de rire, et Sosthène, assis près de la fenêtre, semblait avoir les yeux sortis de tête, en regardant le contenu d’une toute petite boîte qu’il tenait en ses mains crispées.

Sosthène ne pouvait que s’exclamer : « Le Pandorus ! je l’ai. »

Mélie s’approcha. Miséricorde ! pouvait-on se mettre en des états pareils pour une simple bestiole de rien du tout, comme il en passait tant

dans son jardin, durant la belle saison ? Car c'était bonnement un nouveau papillon qui était là, dans la boîte que tenait Sosthène. Il avait bonne mine, c'est vrai, avec ses grandes ailes déployées qui semblaient tirer à elles les dernières lueurs du jour venant de la fenêtre. Tout de même, non, vraiment, il était impossible de perdre plus la tête. Et elle pensait plus que jamais au coup de sang.

Sosthène continuait de s'exclamer :

– Arrive donc, Mélie... C'est le Pandorus, que je cherchais depuis si longtemps. C'est Tertulien qui l'a trouvé, et il me le donne pour mes étrennes... Non, mais peut-on voir rien de plus beau...

Et Sosthène montrait les ailes vert olive, avec leur liséré rose et bronze.

Dans la chambre, le jour achevait de baisser, et des bourrasques de neige, par instants, fouettaient les vitres.

– Vois donc, Mélie, disait encore Sosthène. Les deux ailes inférieures ont, à leur bout, les

petits cercles d'or qu'on dit être introuvables. Le Pandorus de Rambuteau, j'en suis sûr, ne les a pas. Et c'est à Tertulien que je dois tout cela. Mon Dieu, comment assez le remercier ?

Et se tournant vers Tertulien : « Ainsi, disait-il, c'est là ce qui te faisait tant rire en dessous, depuis quelque temps. Tu m'as joué un beau tour. Mais tu me le paieras, mon brigand. »

La nuit venait, et au dehors s'annonçait un commencement de poudrierie. Sosthène n'en avait cure, les yeux rivés sur le Pandorus, qui semblait, en ses mains, comme une vivante tache de lumière dans la brunante envahissante. Pour lui, l'hiver n'était plus, et c'était de nouveau l'été qui s'effeuillait.

Mélie descendait pesamment l'escalier, l'esprit saisi tout de même par le miracle de ce gros homme, à ce point transfiguré et comme anéanti par la resplendissante petite gemme où la nature bienfaisante a accumulé tant de grâces et de charmes.

Sosthène avait reçu, ce jour-là, les vraies étrennes de roi qu'il aurait le plus souhaitées.

Jouets des dieux

Maurice de La Martinière, gentilhomme français de bonne roche, et citoyen de Montréal depuis cinq ou six ans, était ce jour-là d'humeur excessivement rogue et cassante, et les deux jeunes filles qui le servaient en qualité de sténographes-dactylographes dans les bureaux qu'il occupait au dernier étage de l'édifice Eastern Townships, et qui haletaient et soufflaient à leurs machines depuis le coup de midi, jetaient à tout instant des regards anxieux sur la pendule, dans l'espoir de voir enfin poindre l'heure de leur délivrance.

C'était le samedi, veille de la Toussaint, et par extraordinaire M. de La Martinière avait dû tenir bureaux ouverts dans l'après-midi afin d'expédier sans retard la besogne courante qui s'était accumulée. À ceux qui s'étonneraient de voir le possesseur d'un nom aussi ronflant, et en plus

d'un titre authentique de comte, attelé ainsi à un travail qui sentait sa rotture d'une bonne lieue, nous ajouterons que M. de La Martinière, si gentilhomme de bonne roche qu'il fût, n'avait pas cru déchoir en acceptant, cinq ans auparavant, par suite de revers qui avaient mis sa famille à deux doigts de la ruine, de servir d'intermédiaire au Canada aux capitalistes de France qui, en nombre de plus en plus croissant, font des placements dans le Dominion. Les affaires s'étaient développées au-delà de ses espérances, et même la guerre lui avait apporté un redoublement de besogne, car la disette de papier où s'étaient trouvés acculés les grands quotidiens de Paris avait forcé ces journaux à s'adresser au Canada, et M. de La Martinière était devenu leur fournisseur attitré. Et il s'en réjouissait d'autant plus que, outre les profits forts substantiels que ces opérations lui apportaient, il se trouvait ainsi à rendre des services sérieux à son pays et le compenser pour sa radiation des cadres de l'armée, d'abord à cause de son âge – il touchait à la quarantaine – et ensuite et surtout à cause d'une myopie désespérante qui ne lui aurait pas

permis, à quinze pas, de distinguer un uhlan prussien d'un turc sénégalais.

Mais, par exemple, et bien qu'il fût tombé dans les « affaires », il n'en était pas moins, toujours, grand seigneur jusqu'au bout des ongles. Blond et de taille mince et élancée, la moustache toujours soigneusement frisée au petit fer, il s'était aussi à la longue, grâce à ses accointances avec le « high-life » anglais de Montréal, imprégné comme d'une sorte de raideur britannique, raideur qu'accentuaient encore l'éternel monocle rivé devant l'œil bleu acier et la redingote impeccable à la boutonnière presque toujours ornée de la rose ou du gardénia classique. Avec cela, célibataire à tous crins. Ah Dieu ! non, ce n'était pas à lui qu'il fallait venir causer femmes et mariage, et il ferait beau voir, vraiment, qu'il irait, l'un de ces quatre matins, perdre la tête jusqu'au point de se mettre au cou un semblable licol.

Donc, ce jour-là, veille de la Toussaint, M. de La Martinière, abîmé de besogne, et par surcroît affligé d'un fort rhume, était de fort méchante

humeur, ainsi qu'en pouvaient témoigner du reste ses deux sténographes, perdant littéralement patience sous le flot des admonestations et objurgations dont leur patron les accablait.

Enfin, comme quatre heures allaient sonner, et la correspondance touchant à sa fin, l'une des jeunes filles reçut son congé en même temps que l'enveloppe contenant le salaire de sa semaine, et joyeuse comme un oiseau échappé de cage elle eut tôt fait de passer la porte et d'aller s'engouffrer dans l'ascenseur, non sans avoir cependant, avant cela, adressé force « Au revoir » à sa compagne.

Cette dernière, qui répondait au nom suffisamment harmonieux d'Églantine Jouard, se courba davantage sur sa machine, dans la hâte d'avoir enfin terminé, elle aussi, ce qui lui restait à faire, deux ou trois lettres seulement, mais celles-là d'une nature toute particulière, et pour la rédaction desquelles M. de La Martinière ne se reposait que sur elle, car l'ayant toujours eue à son emploi depuis qu'il était dans les affaires elle avait fini à la longue par remplir auprès de lui

l'office d'un véritable secrétaire dont il lui eût été certes difficile de se passer.

C'était une grande jeune fille, plutôt brune, au doux regard voilé de longs cils, et dont les vêtements des plus simples ne laissaient passer que tout juste assez d'élégance pour annoncer que celle qui les portait n'était pas encore tout à fait reléguée à l'arrière-garde. Au fait, était-il possible de préciser son âge ? Le visage présentait le teint blanc-mat, dit « papier mâché », bien particulier aux employées de bureaux qui ont été durant de longues années privées d'air et de soleil, et semblait s'être aussi avec le temps, et par la répétition inlassable de la besogne énervante et fastidieuse, figé dans une sorte d'immobilité où rien plus ne transparaîtrait jamais à la surface des émotions intimes de l'être. Tout au plus, un observateur assez attentif aurait-il pu noter un profil gracieux, puis les doigts fuselés courant avec agilité sur les touches et les attaches très fines des poignets, toutes choses dénotant à coup sûr une personne qui n'était pas tout à fait la première venue.

Mais, tout cela, M. de La Martinière aurait été certes bien en peine de le définir, et il y avait gros à parier que, depuis les cinq ans que la jeune fille était à son emploi, il ne l'avait, chaque jour, que tout juste assez regardée pour dépêcher avec elle les affaires courantes. Il se rappelait qu'autrefois son père avait eu un train de maison considérable, et que tous les gens de sa caste avaient habitude de ranger dans la catégorie des « salariés », et, pour tout dire, des domestiques, tous ceux qu'ils employaient et payaient pour des services particuliers. À ses yeux, Églantine n'était pas loin de devoir être considérée comme appartenant à cette classe.

– Nom de nom ! Vous n'en finirez donc jamais, cria-t-il plutôt qu'il ne fit observer à la jeune fille, en apparaissant tout à coup chapeau à la main et vêtu de son pardessus, sur le pas de la pièce où elle travaillait.

On remarquera ici ce détail : M. de La Martinière tenait son chapeau à la main. En effet, et bien qu'il fût toujours de fort mauvaise humeur, il ne pouvait oublier qu'il se trouvait en

présence d'une femme, et que, cette femme fût-elle sa salariée, il y avait toujours certains égards auxquels sa réputation d'homme bien élevé le forçait de s'astreindre.

– Quelques minutes encore, je vous prie, et vous n'aurez plus qu'à signer, répondit Églantine. Je n'ai plus que la réponse à la Banque de Paris et des Pays-Bas, et ce sera tout.

– Et ce ne sera pas trop tôt, car je n'ai presque pas louché aujourd'hui, et je commence à me sentir une faim... Sans compter que voilà bientôt la nuit qui va arriver. Allons, ouste ! dépêchez, et en attendant je vais grimper là-haut sur le toit, afin de prendre l'air. Dire que je n'y suis encore jamais monté. Il paraît qu'on y jouit d'une vue superbe. Je reviendrai dans un instant.

– Très bien, monsieur. Si vous n'êtes pas descendu quand j'aurai fini, je vous appellerai.

Au fond du couloir, M. de La Martinière trouva le petit escalier en fer qui menait au toit, et saisissant la rampe pour se guider dans la demi-obscurité il atteignait bientôt le palier où donnait la lourde porte de chêne doublée de zinc ouvrant

sur le dehors. Ayant frotté une allumette pour y mieux voir, il vit que cette porte était munie à son centre d'un gros anneau pouvant servir de heurtoir, et que le pêne était de ceux dits automatiques s'ouvrant à volonté du dedans en tournant le bouton. C'est ce qu'il fit, et subitement, après une poussée, il déboucha au dehors et se trouva comme enveloppé d'un reflet d'incendie qui, par sa soudaineté, tenait du prodige.

Il embrassa l'espace d'un regard ravi, et il vit que tous les toits de Montréal flambaient, dans l'irradiation des feux du couchant, dont l'orbe rouge sang sombrait là-bas derrière la montagne. Et des milliers de fenêtres étaient aussi autant de trous d'incendie ouverts dans les murs opaques.

– Merveilleux ! s'écria M. de La Martinière, en ajustant son monocle pour y mieux voir ; puis boutonnant étroitement son pardessus, car il faisait grand vent, il fit le tour du toit à petits pas indécis, comme s'il lui eût paru que tout cela tenait trop de l'irréel, du songe éthéré, et que d'un instant à l'autre il allait perdre pied et

sombrer dans la froide réalité.

L'orbe rouge du soleil tomba tout à fait, et les rayons de feu courant sur les toits passèrent successivement au jaune pâle, à l'améthyste, puis au gris perle, et enfin il ne resta plus, pour rappeler l'embrasement de tantôt, que la coupole de la cathédrale, qui continuait à briller doucement comme une boule d'or mat. Puis cela, à son tour, disparut, et ce fut la nuit, une nuit subite et noire de novembre où, dans le froid qui se faisait de plus en plus vif, commencèrent à apparaître les piqûres d'innombrables étoiles.

Le vent s'enflait sans cesse, grossissant par rafales qui soudain semblaient s'écraser comme impuissantes, contre ces onze étages de pierre. M. de La Martinière jugea qu'il était temps de rentrer, et il s'acheminait vers la porte quand il y aperçut Églantine Jouard qui, chapeau en tête et ayant passé son manteau, le cherchait des yeux sur le seuil dans la demi-obscurité.

– J'allais descendre à l'instant, dit-il. Mais puisque vous êtes là, venez donc que je vous montre « Montréal la nuit ». On a toute la ville à

ses pieds, et la chose, je vous assure, en vaut la peine.

Elle le suivit, un peu indécise, et incertaine elle-même des endroits où elle posait le pied.

Ils allèrent s'accouder au rebord faisant l'angle de la rue Saint-Jacques, et alors étendant la main du côté du fleuve, il lui dit :

– Tenez, là-bas, voyez-vous, ce long trait de feu. On dirait, d'ici, un fil d'or. Eh bien, c'est votre pont Victoria. Et ces mouchetures, plus loin, c'est Saint-Lambert. Voyez donc maintenant en bas les tramways qui se pressent, et tout ce monde qui trotte pas plus gros qu'un tas de puces. Dire que, dans un instant, vous serez vous même dans ce grouillement et que vous monterez dans l'un de ces chars de Cendrillon. Épatant, ma parole ! Si ce n'était que mon rhume et ce satané vent qui me transperce, je resterais bien ici encore une heure à planer comme un aigle.

La jeune fille écoutait tout cela, à la fois surprise et émerveillée ; surprise de voir M. de La Martinière devenu soudain si expansif, et émerveillée elle-même de tout ce qu'elle voyait

de cette hauteur. Bien des fois, de la fenêtre où elle travaillait, elle avait mesuré d'un regard apeuré les onze étages qui la séparaient de la rue, puis à la longue elle s'était fait à cela, et d'ailleurs elle n'apercevait toujours de là qu'un coin du square Victoria et les quelques édifices d'en face, au lieu que maintenant il lui semblait survoler tout l'espace.

M. de La Martinière tenta d'allumer une cigarette, puis, n'y pouvant réussir dans les rafales du vent, il jeta l'allumette d'un air dépité et continua :

– Savez-vous qu'on pourrait ici se retirer du monde tout à fait ? Il n'y monte personne, ou si rarement. On pourrait s'y construire une maisonnette, là dans ce coin, à l'abri de la cheminée, puis tout autour, avec un peu de bonne terre, s'y disposer un jardin et un petit poulailler. Même, ma parole ! on pourrait y planter quelques arbustes de bonne venue. Hein ! quelle aubaine pour un couple en lune de miel !

Elle eut un rire un peu nerveux car M. de La Martinière, qui n'avait plus qu'un filet de voix,

faute à son rhume, s'égosillait et gesticulait de façon inquiétante. Elle avait hâte de partir, ne voulant pas être surprise sur le toit par quelqu'un qui, à tout instant, pouvait monter.

– Mais oui, rentrons, dit-il.

Et tout en gagnant la porte, il ajouta :

– J'en tiens toujours pour ma maisonnette. Pensez donc, tout Montréal à ses pieds, et le dominant de bien haut. On pourrait s'y plonger en une minute, en prenant l'ascenseur, puis l'instant d'après, en une autre minute, aller respirer l'air de son champ. Tous les avantages de la ville et de la campagne, comme disent les prospectus des agents d'immeubles. Si jamais, sur mes vieux jours, je me fais ermite, j'y songerai.

Un coup de vent, d'une violence inusitée jusqu'alors, les souleva tous les deux en avant, en même temps que retentissait tout près un claquement sec et sonore.

– Ah ! tiens, qu'est-ce que cela ? s'écria M. de La Martinière.

Ayant atteint la porte, il vit ce qui s'était passé. Le vent, frappant en plein sur le battant ouvert, l'avait brusquement refermé.

Il chercha le bouton et vit qu'il était fixe et ne pouvait servir qu'à tirer la porte, une fois ouverte. Subitement inquiet, il promena partout les mains, mais ne rencontra qu'une surface parfaitement lisse à l'exception de la petite ouverture servant à introduire la clef de sûreté, et cette clef il ne l'avait pas.

– Cristi ! nous voilà dans de beaux draps, s'écria-t-il.

Il avait compris. La porte à serrure automatique, et ne s'ouvrant librement que de l'intérieur, venait, en se refermant, de les faire tous deux prisonniers sur le toit.

Ils essayèrent de rire de la situation qui leur était faite. Mais ce rire, quoi qu'ils fissent, sonnait étrangement dans leur gorge contractée. Leur inquiétude s'accrut quand, M. de La Martinière ayant émis l'avis que le concierge monterait sûrement, d'un instant à l'autre, les délivrer, Églantine fit remarquer qu'elle savait le

concierge absent ce soir-là et que sa femme, croyant tout le monde parti depuis longtemps, ne grimperait sûrement pas onze escaliers pour voir s'il restait encore quelqu'un. À cette heure-là, l'édifice Eastern Townships devait être aussi désert qu'une nécropole.

– Eh bien ! cherchons tout de même à éveiller l'attention de quelqu'un, fit M. de La Martinière.

Il commença alors à tambouriner à poings fermés sur la porte, les coups se faisant de plus en plus précipités à mesure que, prêtant l'oreille, il ne percevait aucun bruit dénotant qu'on les avait entendus. Puis, tout à coup, perdant patience, il fit pleuvoir sur le chêne une grêle de coups de pieds, qui n'eurent d'autre effet que de le faire haleter et suer à grosses gouttes, en dépit du froid, et de le menacer d'épuisement.

De guerre lasse, il alla ensuite, tâtonnant dans l'obscurité et suivant la ligne des murs, dans l'espoir d'arracher quelque part un morceau quelconque de bois, fût-ce une simple planchette, qui lui servirait pour assener des coups. Mais il dut bien vite s'avouer que, de ce côté encore, il

perdait son temps.

Et ce temps devenait de plus en plus précieux. Le vent paraissait diminuer d'intensité, mais par contre l'air devenait de plus en plus vif. Un pâle quartier de lune commençait à monter dans la direction de Longueuil, et cela fut aux deux naufragés, dans leur détresse, un soudain réconfort. Cet allègement, cependant, dura peu, car de gros nuages noirs, accourus de l'autre bout de l'horizon, commencèrent à rouler en volutes menaçantes sur la voûte étoilée. En bas, dans la rue, les passants s'espaçaient de plus en plus, les voitures ne s'entendaient plus qu'à de rares intervalles, et, dans tout cet apaisement qui allait sans cesse s'intensifiant, on ne percevait plus que le grondement sourd des tramways, martelé de petits coups plus retentissants aux croisements de la rue McGill. De plus en plus la ville, désertant la Cité, gagnait les hauteurs, là où une longue ligne empourprée laissait deviner la tranchée lumineuse de la rue Sainte-Catherine, que coupait un peu plus bas l'artère étincelante du boulevard Saint-Laurent. De très loin, sans doute du Bout-de-l'Île, venait l'appel d'un steamer remontant le

fleuve, et cet appel, venu de si loin, et qui chaque fois finissait en une longue plainte éperdue, semblait un immense cri de désespoir accouru du fin fond de la nuit.

– Cristi ! ce n'est pas gai, qu'en dites-vous, demanda M. de La Martinière. Mais enfin, voyons, il faut faire quelque chose pour en sortir. Ah tiens ! bête que je suis, je vais envoyer un message.

Tirant de sa poche deux lettres, il les déchira en quatre, et à la pâle lueur de la lune il écrivit quelques lignes sur chaque fragment. Puis dans chacun de ces billets il mit, en guise de lest, quelques graviers ramassés sur le toit, et les ayant roulés en boule il lança le tout dans la rue, en faisant remarquer à sa compagne qu'il se trouverait bien quelqu'un pour les ramasser.

Mais cet espoir s'évanouit tout aussitôt, car il n'eut pas plutôt ouvert la main que tout s'éparpilla emporté par une soudaine bourrasque et l'instant d'après allait se perdre dans les échafaudages d'une maison en construction de l'autre côté de la rue.

Il tenta alors de crier sa détresse, et enflant sa poitrine il fit mine d'appeler au secours. Vaine tentative. Il avait oublié l'enrouement qui en ce moment le rendait presque aphone, et il ne tarda pas à constater que le maigre bruit de crécelle qui sortait de sa gorge n'avait aucune chance d'être entendu de la hauteur de ces onze étages. Et puis, l'eût-on entendu, qui diable aurait pu s'imaginer que ces glapissements pouvaient venir de là-haut.

Il retourna à la porte, et avec rage il se rua en avant, frappant avec un redoublement de fureur des pieds et des poings le seul obstacle se dressant devant sa liberté et celle de la pauvre compagne de misère que le sort venait de lui donner et qui n'attendait plus maintenant que de lui la fin de cette très désagréable aventure.

Ils marchèrent quelque temps en silence, en faisant plusieurs fois le tour de leur prison, et en activant peu à peu le pas pour tenter de se réchauffer. M. de La Martinière avait pris le bras de sa compagne et cherchait à l'encourager. Ce n'était, après tout, qu'un mauvais quart d'heure à passer, et sans doute dès que le concierge serait

de retour il monterait pour son inspection, et ce serait bien le guignon si alors il ne percevait pas qu'il se passait sur le toit quelque chose d'inusité.

– À propos, fit-il, quand on s'apercevra, chez vous, que vous manquez à l'appel, on viendra certainement ici aux renseignements, et alors...

– Détrompez-vous de ce côté, répondit-elle, car j'ai précisément prévenu ce matin ma maîtresse de pension que j'irais coucher ce soir chez une amie. Vous devez savoir que ma famille ne demeure pas à Montréal, et que je suis dans une pension. On ne s'inquiétera donc certainement pas de moi ce soir. Ah vraiment, on dirait que c'est une fatalité !

Elle restait cependant fort calme, ne voulant témoigner devant son compagnon aucun signe de faiblesse. À un moment donné, celui-ci s'arrêta, puis touchant du doigt l'épaule de la jeune fille il lui dit :

– Ce n'est pas très chaud, cette mante que vous avez là ?

– Oh ! Je n'ai pas froid.

Mais, un instant après, il la sentit qui frissonnait. Alors enlevant son pardessus, il lui ordonna plutôt qu'il ne lui demanda de s'en revêtir.

Elle ne voulait pas, l'assurant qu'elle ne souffrait pas à ce point du froid. Mais il insista et la força quand même à lui obéir.

– Mais vous-même ? fit-elle.

– Ne vous tourmentez pas pour moi. Du reste, je suis habitué à me passer de pardessus. J'en serai quitte pour marcher un peu plus vite.

– Comme vous êtes bon ! ne put-elle s'empêcher de lui dire.

– Mais non, mais non, je ne suis que serviable, voilà tout.

Il avait fini par trouver un renforcement, derrière la cheminée, où l'on était un peu plus à l'abri du vent. On avait fait du feu dans la journée, et la cheminée était encore tiède. Cette découverte leur fut un tel réconfort qu'ils se remirent à rire de leur aventure.

– Mais oui, fit-il, ce sera très drôle, demain,

quand nous raconterons cela. Comment donc, perdus en plein cœur de Montréal, par une nuit noire et cela aussi complètement que si on se fut trouvé en plein Labrador ou au Groenland. Toutes les ressources d'une grande ville à sa main et ne pas même avoir une croûte de pain à se mettre sous la dent.

Ah ! nom d'un chien quelle faim il avait ! Et elle donc, comment se sentait-elle à cet égard ?

– Mais oui, je mangerais bien un morceau, moi aussi. Mais enfin, je ferai comme vous, j'attendrai.

Il devait précisément, ce soir-là, aller dîner au Ritz avec des amis, et il se revoyait à cette même heure vers les huit heures, attablé devant son potage, après son verre habituel de porto, et croquant à belles dents le pain doré et croustillant de l'hôtel. Dire qu'il y avait tout de même en ce moment-là, dans la ville, des milliers de chançards qui mangeaient tout leur soûl, et qui trouvaient cela tout naturel. Ah, oui, ce qu'il en aurait à raconter, le lendemain !

En attendant, on crevait la faim et on gelait sur

pied sur ce toit de malheur, où il avait été si mal inspiré de vouloir grimper, et on ne venait toujours pas les délivrer. De temps à autre, par acquit de conscience, il allait redonner du pied et du poing contre la porte, puis revenait prendre sa place près de la jeune fille, et tous deux, ainsi forcément mis en contact, se racontaient un peu plus de leur vie, apprenant à mieux se connaître et s'apprécier. Lui, s'émerveillait non seulement de son courage enjoué dans les conjonctures qu'ils traversaient, mais de l'étendue de son esprit et de la diversité de ses connaissances. Du diable si, avant cela, il se serait jamais douté qu'il eût pu s'agiter tant de choses dans la tête de cette petite sténographe. Et elle, de son côté, s'étonnait de ne pas avoir vu plus tôt que cet homme, sous les dehors factices d'un élégant blasé et un peu vain, cachait tout de même un grand cœur, et qu'au surplus on ne s'ennuyait pas en sa compagnie. À tout instant, elle lui disait :

– Nous voyez-vous revenus tous deux au bureau ? Je vais avoir des distractions folles, et il me semble que ce ne sera plus jamais la même chose.

Les heures se passaient. À tout instant, ils recommençaient à faire le tour de leur prison, afin de secouer la torpeur qui maintenant les gagnait peu à peu. Confusément, ils sentaient que leur salut était à ce prix, et que s'ils se laissaient gagner par le sommeil c'en serait fini d'eux.

La faim, une faim atroce, comme n'en ressentent que les naufragés, les tenaillait sans répit, et chaque fois qu'il leur arrivait, dans leur promenade forcée, de passer l'angle de la rue Saint Jacques, ils éprouvaient un vrai supplice à regarder briller en bas, sur la rue McGill, les lumières de chez Child, où le va-et-vient des gens entrant et sortant était continu en dépit de l'heure tardive.

Onze heures allaient sonner quand le vent s'enfla de nouveau en tempête. Soudain une bouffée humide les frappa au visage, et M. de La Martinière s'écria :

– Allons, bon, il ne manquait plus que cela. Voilà la neige, maintenant. Mon Dieu, qu'allons-nous devenir ?

Sous la poussée du vent, et à cette hauteur, la

neige avait beau jeu, et en un instant le toit disparut sous les blancs tourbillons. Puis par places, dans les coins, elle s'amoncela, formant des bancs.

M. de La Martinière avait saisi plus étroitement le bras de sa compagne, par crainte de la perdre dans cette tourmente s'il venait à s'en séparer un seul instant. À un certain moment, il la sentit qui faiblissait et perdait pied.

– Appuyez-vous sur moi, je vous prie, lui dit-il.

– J'ai glissé sur la neige, ce ne sera rien.

Mais, tout aussitôt, elle faisait mine de s'écrouler. Visiblement, quelque chose se brisait en elle, par où ce qui lui restait de courage allait se perdre, et ce ne serait plus bientôt qu'une pauvre petite loque humaine abandonnée à la merci des éléments.

Oui, mais cette loque était une femme, et à cette pensée M. de La Martinière, grelottant lui-même de froid et claquant des dents, eut un rugissement de fureur.

– Enfer et damnation, cria-t-il en abandonnant toute réserve, je vous sauverai.

Il la força à s’asseoir à l’endroit le plus abrité, et alors il se passa une chose véritablement stupéfiante, et qui montre bien à quel point l’homme, si civilisé qu’il soit ou qu’il veuille paraître, est toujours près de la nature. M. de La Martinière se rappelait-il bien, en cet instant, avoir jamais été l’un des hommes les plus élégants de Montréal, l’un de ceux aussi dont la vie était le mieux ordonnée et distribuée suivant le souci constant de ses propres aises. Il eût été certes bien en peine de le dire, tant tout cela se perdait maintenant dans les lointains de son existence. Seule, la pensée qu’il lui fallait coûte que coûte sauver cette femme surnageait dans le désarroi de son esprit. Bien plus, celle-là était maintenant la Femme même, c’est-à-dire le même être fragile et doux que celui qu’un de ses ancêtres, quelque part dans les temps préhistoriques, avait dû enfermer dans une caverne et défendre contre tout venant, soit bêtes ou gens. Et cet abri tutélaire, cette caverne, pour tout dire, il allait lui aussi édifier cela de ses

propres mains.

La même pensée lui était venue qu'au premier Esquimau construisant son igloo de neige et de glace pour y loger sa famille. Il y avait là de la neige en quantité, et un peu humide, heureusement, de celle formant boule. Eh bien ! ils auraient, eux, aussi, leur igloo qui leur servirait, du moins en attendant, à se défendre contre l'horrible vent qui allait être leur mort. Incontinent, il se mit à l'œuvre, pétrissant un premier bloc, puis deux, puis trois. De ses mains glacées et aux jointures saignantes d'avoir asséné tant de coups sur la porte, il tassa toute cette neige en un coin, la disposant de façon à former une sorte de hutte ronde, qu'il eût tôt fait ensuite d'achever d'évider de l'intérieur.

L'igloo terminé, il y traîna plutôt qu'il n'y porta la jeune fille, car celle-ci n'était plus qu'une masse inerte, et il boucha l'ouverture en ne laissant que tout juste assez d'air pour respirer. Maintenant, le vent ne pourrait plus les atteindre, et ce serait toujours autant de gagné en attendant le jour. Peut-être aussi, qui sait, ce gîte de hasard

allait-il être leur dernier asile, celui où ils se trouveraient bien tous deux pour y exhaler leur dernier souffle.

M. de La Martinière pressa les deux mains glacées de sa compagne pour y faire passer un pauvre reste de ce qui lui restait à lui-même de chaleur. Puis, étourdi de faiblesse et gagné par la douce tiédeur de l'abri qu'il venait d'improviser, sa tête roula à côté de celle de la jeune fille, et il tomba terrassé par un sommeil de plomb, celui que connaissent bien, paraît-il, les condamnés à mort, la veille de leur exécution.

Au dehors, le vent continuait de gémir et la neige, de s'amonceler.

Le tonnerre des cloches qui, de là-bas, de Notre-Dame, roulait sur la ville, annonçant la Toussaint, tira M. de La Martinière de sa longue torpeur. S'étant frayé à grand-peine un chemin à travers la neige bouchant l'ouverture de son refuge, il vit qu'il faisait grand jour, et qu'à l'horizon superbe et tout bleu montait le soleil magnifique et sans taches. Puis, s'étant penché au-dessus de sa compagne, il vit aussi, ce qu'il

n'avait jamais vu encore auparavant, que rien n'était plus beau que ce visage de femme, sur lequel l'approche de la fin semblait avoir mis comme une splendeur marmoréenne. Seul, le léger frémissement des lèvres témoignait encore d'un dernier reste de vie. Était-il, Dieu possible ! qu'il eût vécu tant d'années en contact quotidien avec tout cela, sans même lui avoir fait l'aumône d'un seul de ces regards par lequel un homme bien né sait, à l'occasion, témoigner à une femme qu'il lui sait gré d'être une chose vivante de grâce, de beauté et d'harmonie. À la pensée que tout cela allait sans doute maintenant périr, il eut une sorte de râlement de douleur par où crevait le trop-plein de son cœur, et saisissant la jeune fille aux épaules il cria soudain :

– Vivez, Églantine, je le veux. Encore un effort. N'est-ce pas, dites que vous allez vivre !

Puis, tout bas, et appuyant pour la première fois, malgré lui, ses lèvres sur le front de marbre, il murmura :

– C'est moi, Maurice... qui vous adore.

La jeune fille entendit-elle ? Les yeux

s'ouvrirent, profonds et veloutés, et animés d'une telle flamme de tendresse et de reconnaissance que l'homme, subitement illuminé, y vit l'arrêt du Destin, celui qui le liait, mort ou vivant, indissolublement à cette créature. Ce ne fut qu'un éclair, les paupières s'étant aussitôt abaissées sur les orbes révélateurs, mais le choc qu'il en reçut le fit se dresser tout d'une pièce, les nerfs tendus pour un effort suprême, l'effort des grandes heures, celui où l'on joue son atout et où l'on est prêt aux derniers sacrifices.

Un instant indécis, et comme étourdi par le grand jour et le bruit des cloches, dont le tonnerre roulait toujours sur la ville, il fit rapidement deux ou trois fois le tour de sa prison, promenant ses regards de tous côtés et s'accrochant désespérément à toute chance de secours. Soudain, les yeux du malheureux se fixèrent, comme médusés, sur un certain endroit du toit, près de la cheminée. Une planchette, recouverte de zinc, qu'il n'avait pas vue la veille, était là servant de revêtement au bas du mur de brique. Une planchette, c'est-à-dire du bois, de quoi faire du feu, ainsi que font des naufragés sur une île

déserte pour attirer l'attention des navires passant au large. N'étaient-ils pas aussi, du reste, tous deux de véritables naufragés ? De loin, on allait voir sans doute la petite colonne de fumée s'élevant dans le ciel clair, et on allait venir à leur secours.

S'aidant des pieds et des mains, il finit par arracher à grand peine quelques débris, et les ayant mis en tas il enflamma coup sur coup plusieurs allumettes. Peine inutile, le bois refusait de prendre. Évidemment, de simples allumettes ne suffiraient pas. Retournant près de la jeune fille, qui était couverte de son pardessus, il en explora fébrilement les poches, dans l'espoir d'y trouver quelques journaux. Puis, il se rappela qu'il avait laissé cela, la veille, tout bêtement, sur son bureau. Il chercha ensuite s'il ne lui restait pas une enveloppe, une lettre, un bout de papier quelconque, enfin, qui pût l'aider à allumer le feu sauveur.

Rien, toujours rien. Mon royaume pour un chiffon de papier ! aurait-il alors volontiers crié. Il allait désespérer, quand soudain il se rappela

son portefeuille, et à ce souvenir voici qu'il lança tout à coup un cri de triomphe, quelque chose comme le cri de l'Apache qui voit à ses pieds l'ennemi terrassé dont il s'apprête à enlever la chevelure. Dans ce portefeuille, se trouvaient cinq billets neufs de cinq dollars. M. de La Martinière eut tôt fait d'en enflammer un, puis deux. Le feu faisant enfin mine de prendre, un troisième billet vint activer un peu la flamme. Victoire ! dans l'air immobile et sans vent, un mince filet de fumée commençait à monter. Vite un quatrième billet fut à son tour dévoré. Réserveant précieusement le cinquième, il s'épuisa tout d'abord à souffler sur les flammes qui menaçaient à tout instant d'expirer. Mon Dieu ! se pouvait-il vraiment que le sort impitoyable allait s'acharner sur eux jusqu'au point de leur refuser ce suprême moyen de salut ? Hélas, oui, le bois, un peu détrempe, se montrait décidément rebelle. Dans un mouvement de rage, le pauvre malheureux enflamma le cinquième billet, le dernier. Les yeux agrandis à la fois d'espoir et d'épouvante, il resta là, accroupi, surveillant les maigres petites flammes qui, l'une après l'autre,

s'évanouissaient dans un jet de fumée. Puis, quand tout fut fini, et qu'il ne resta plus, du bûcher improvisé, qu'un petit tas charbonneux et fumant, il se leva automatiquement, et, morne, désespéré, il ramassa ces restes et alla les jeter par-dessus bord, dans la rue.

Un instant, ensuite, il resta là, indécis, à regarder le ciel bleu, puis plus bas toute cette vie intense de la grande ville, si rapprochée et pourtant si loin, et qui allait lui échapper pour toujours. Le soleil, jouant sur la neige, mettait maintenant en lui un commencement d'hallucination. Il lui semblait voguer sur une mer lactée, et là-bas le Mont Royal était la Terre Promise où il allait aborder. Oui, c'était bien cela. Du même pas tranquille, il alla vers sa compagne de malheur. Elle ne se réveillait toujours pas. Des cercles bleuâtres autour des yeux caves, et le petit souffle de vie qui fusait des lèvres allait toujours s'évanouissant. Pieusement, il s'agenouilla près d'elle, et se sentant lui-même tomber en un anéantissement plein de délices, il lui dit les paroles qui hantaient sa tête vide :

– Vois, Églantine, nous arrivons. La mer est belle, le ciel est bleu, et sur les flots le soleil danse avec des airs de fête. La terre est là, toute proche. Ensemble, nous nous perdrons dans les ramures épaisses, et jamais plus nous ne nous quitterons, car, vois-tu, Églantine, avant de te connaître, je n’avais pas encore vécu, et maintenant, s’il me fallait te perdre, j’en mourrais pour sûr... C’est moi, Maurice, qui t’aime, qui t’adore...

Les passants sont rares, le dimanche, en cet endroit de Montréal. Mais cependant il s’en trouva deux ou trois qui, voyant tomber de là-haut des restes de tisons encore fumants, en conclurent qu’il pouvait y avoir un commencement d’incendie quelque part dans l’édifice Eastern Townships. On courut avertir O’Flaherty, le concierge, et ce brave homme, suivi de quelques curieux, et après avoir rapidement enfilé ses onze escaliers sans renifler trace de fumée, finit par se buter à la porte du toit qu’il ouvrit toute grande.

Tout d’abord, il ne vit rien. Puis la neige

piétinée l'intrigua, et suivant les traces de pas il arriva à ce qui restait du refuge, et alors un spectacle pour le moins extraordinaire s'offrit à ses regards. Agenouillé près d'une femme qui semblait une mourante, se tenait une sorte de vagabond aux yeux extasiés qui lui murmurait des paroles de rêves. L'homme, ayant un moment tourné la tête, O'Flaherty jeta un cri, car il venait de reconnaître la perle de ses locataires. M. de La Martinière, mais un La Martinière absolument méconnaissable pour tout autre que lui, hâve, échevelé, les mains en sang, la cravate de travers, présentant pour la première fois en public du linge fripé et une barbe de vingt-quatre heures, et avec cela cependant les yeux tout pleins d'une lueur de bonheur indicible, celle marquant les grandes joies soudainement révélées et éprouvées...

Il fallut l'arracher de force de sa compagne, qu'il ne voulait pas quitter, et on le transporta délirant à l'hôpital. Chose étrange, la jeune fille, et bien qu'on eût un moment désespéré de lui conserver son reste de vie, se rétablit bien vite, et deux jours s'étaient à peine écoulés qu'elle ne se

ressentait plus de sa terrible expérience. La congestion cérébrale dont avait été frappé M. de La Martinière fut plus longue à guérir, et il fallut plusieurs semaines de soins assidus et constants, auxquels il convient d'ajouter que la jeune fille prit une large part, pour en venir à bout. Désormais, du reste, ils auront tout le temps voulu pour revivre et se remémorer leur grande aventure, car, ainsi qu'on s'en doute bien, les choses ne devaient pas en rester là, et leurs fiançailles viennent d'être annoncées à la colonne « Mondanités » de tous nos grands journaux.

Note

Le sujet de ce conte est emprunté, dans ses grandes lignes, au scénario cinématographique « Playthings », par Richard Washburne Child, et dans ce scénario l'action se passe à New York sur le toit d'un édifice à vingt-cinq étages.

La Croix du Sud¹

Dans l'immense veldt africain, le camp sommeille encore, tapi au flanc d'un coteau. À l'occident, l'horizon rougit et s'enflamme. Soudain un tambour se fait entendre. C'est la diane, et celui qui en roule les échos est l'enfant du régiment, le petit Harry, quinze ans, yeux bleus, figure joviale et hardie, venu de son village d'Ontario avec le second régiment canadien pour défendre les armes de Sa Majesté Britannique dans l'Afrique du Sud.

Ce jour qui se lève est le grand jour. Le régiment y recevra, assure-t-on, son baptême du

¹ Le 24 décembre 1899, le contingent canadien fut tout particulièrement éprouvé, à l'assaut d'un point stratégique, et parmi les morts se trouvait le jeune Harry S.... tambour des Royal Rifles, venant de Orillia, Ontario.

sang. Aux soldats qui, de tous les coins du camp, sont venus à l'appel du matin, le colonel montre là-bas la hauteur où est l'ennemi, et qu'il s'agit d'enlever avant le soir, afin de pouvoir l'offrir en guise de « Christmas » à la souveraine. On y serait sûrement, ajoutait-il, dès midi sonnant.

Un affairément court parmi les tentes et les restes des feux. Et de suite, le café pris, la marche s'organise. Bientôt un soleil implacable miroite sur le veldt. Sous le casque de liège, on sent les criblures de feu, et les yeux semblent voir partout s'allumer des flammes rouges. N'importe, trébuchant dans les ronces et les sablonnières, on avance quand même, et la hauteur à escalader grandit de plus en plus. Parfois un roulement se fait entendre : ran planplan ! ran planplan ! C'est Harry qui essaie, à sa manière, à remettre du cœur au ventre à tous.

Ah ! c'est qu'il n'a pas peur, le petit Harry, mais pas peur du tout. Il y a là-bas, il le sait, la mort à donner ou à recevoir. Mais, bast ! on ne meurt qu'une fois. D'ailleurs, tous ceux qui ont déjà passé par là assurent que c'est plus terrible

de loin que de près, et qu'une fois là-dedans on éprouve comme une petite ivresse très agréable à respirer la poudre. L'on verra bien s'il n'est pas aussi brave qu'un autre. Quelle aventure aussi, n'est-ce pas ? à raconter plus tard à sa famille et à ses amis, et comme sa pauvre maman, surtout, si elle vivait encore, aurait des larmes d'orgueil à l'entendre parler de cette veille de Noël. Et ran planplan ! ran planplan !

C'est l'assaut. Le temps de faire une petite halte, d'avalier une bouchée à la hâte et d'assurer les cartouchières, puis hop ! en avant. Le colonel a mis le sabre au clair, et donne l'exemple en prenant la tête. Les canons, à l'arrière, lancent quelques obus, pour soutenir le mouvement, et déjà de là-haut jaillissent de petits jets de fumée. Les hommes, éparpillés en tirailleurs, commencent à gravir les pentes. Dans l'air sec et brûlant du midi, les balles perdues résonnent avec des frémissements de harpes éoliennes. D'autres font « plouf ! » en touchant les cibles humaines, et alors çà et là des hommes tombent dans le

sable rouge. Bientôt cris, hurlements, imprécations, coups de feu, tout se confond en une immense clameur. Les fusils boers crachent de plus en plus la mort dans les rangs des assaillants. Parfois, aux endroits les plus éprouvés, un peu de flottement se produit. Mais, l'instant d'après, les lignes se reforment, et l'on continue de plus belle à monter.

Le petit Harry, lui aussi, s'avance tout droit, rythmant l'élan des hommes de son roulement incessant. De ses grands yeux ouverts, il regarde la fusillade, et ces roches barbues de là-haut derrière lesquelles est tapi l'ennemi, et d'où à tout instant sort un bruit d'enfer. Et alors, les rangs se précipitent, et, sur la peau vibrante, c'est comme une rage qui passe d'arriver quand même au but désiré.

Le petit Harry va toujours, sans faiblir. Mais maintenant un engourdissement, peu à peu, le saisit et les baguettes ne roulent plus que par saccades mécaniques. On ne voit plus, là-haut, rien que de petits éclairs et un continu flottement

de fumée.

Ran plan !... Le rythme, soudain, s'interrompt. « Ah ! Dieu, qu'est-ce ? » pense le petit Harry, en portant la main à sa poitrine, où quelque chose l'opprime et l'étouffe. Sa tête lui fait l'effet de se vider, et dans ce vide les bruits de la bataille s'enflent en un grondement formidable de fin de monde. Les yeux nagent dans du rouge. Il peut encore entendre le colonel qui donne l'ordre, ô l'amère douleur ! de sonner la retraite, puis il trébuche et s'abat face en avant, les bras grands ouverts et une baguette en chaque main, tandis qu'à ses côtés son tambour bondit sur les roches.

Le petit Harry dort longtemps, la face dans le sable. À son réveil, il tenta de se retourner, et alors une douleur aiguë lui entra dans le torse. Mais il réussit cependant à se mettre sur le dos, et il resta ainsi, souffrant beaucoup moins, à regarder les étoiles qui s'allumaient dans le ciel.

En effet, la nuit était venue, une belle nuit étincelante, et dont la fraîcheur était délicieuse à respirer après la chaleur du jour. Tout d'abord, le

petit Harry ne put discerner comment il se trouvait là. Puis peu à peu la conscience lui revint. D'autres corps, dont les formes se distinguaient encore dans l'ombre envahissante, étaient à ses côtés. Et alors l'enfant se souvint tout à fait. Il était blessé, et sans doute, lui aussi, il allait mourir.

Il souffrait toujours de moins en moins. C'était plutôt comme si, du trou béant qu'il sentait à la poitrine, le peu de vie qui lui restait s'en allait dans la nuit, fuyant par petites secousses. Il ne savait plus s'il avait des pieds, des mains, ni une tête. Mais la pensée, cependant, restait extraordinairement lucide. Et il voulait s'épuiser à penser, jusqu'à la fin.

La nuit était tombée tout à fait. Et alors, de là-haut, de cette crête rocheuse où l'ennemi s'était maintenu victorieux, un chant d'une ampleur démesurée s'enfla, puis dévala les pentes et roula jusque par-delà le champ de carnage. Et Harry reconnut l'hymne du Transvaal, aux strophes majestueuses faites de renoncement, de sacrifice et de mort.

Au firmament austral les étoiles, maintenant, étaient un fourmillement de clous d'or, auxquels s'accrochait l'écharpe de la Voie lactée. Montant peu à peu vers le zénith, on voyait un essaim particulièrement brillant. Et Harry, au souvenir de ses lectures, reconnut la Croix du Sud. Ses yeux, hypnotisés, s'y fixèrent, et ne la quittèrent plus.

Et alors sa pensée, plus allégée que jamais, fit un bond gigantesque. Passant les océans, elle alla bien loin, par-delà l'équateur, jusqu'à ce que, courant par-dessus l'Amérique, elle eût enfin trouvé un village perdu au milieu d'une grande plaine neigeuse, où elle s'arrêta amoureusement. Dans une rue de ce village, elle pénétra dans une petite maison peinte de couleurs claires, et où, dans la salle d'entrée, un grand sapin, embaumant la résine, se dressait peuplé de bougies et de fils d'argent. Et çà et là, aux plus grosses branches, pendaient des jouets, des fruits et des boîtes de toutes couleurs. Et sur l'une de ces boîtes, Harry vit son nom inscrit. Et tout autour trépignait une ronde de bambins, surveillés par une belle et grande jeune fille, tandis qu'accoudé à la table était un homme au dos voûté, et à l'air pensif et

triste. Et Harry reconnut ses deux petits frères et leurs amis, puis la grande jeune fille qui était sa sœur, et enfin son pauvre père qui pensait à l'absent. Et son cœur vola vers eux, et alors il ne voulut plus mourir.

À l'hymne du Transvaal avait succédé un vieux Noël hollandais, dont les sonorités prenaient, aux oreilles du petit mourant, comme des ronflements d'orgue de cathédrale. L'instant d'après, ses yeux cessèrent de voir, en la Croix du Sud, le grand sapin embaumant la résine. Puis la Croix elle-même se fit plus resplendissante, et, dans l'auréole de la tête, une forme blanche se mit à grandir jusqu'à emplir tout un pan du ciel ; et vers cette forme, Harry tendit les bras, car il reconnaissait sa mère qui venait vers lui en souriant. Et comme elle était sur le point de le frôler, dans un grand cri il alla se blottir dans ses doux bras attirants, et tous deux remontèrent et disparurent dans la poussière des étoiles.

L'étrangère

Devant la nouveauté de l'admirable spectacle, Gladys Ames n'avait pu réprimer son enthousiasme.

« Oh ! beautiful ! » s'était-elle écriée, en mettant dans ce simple vocable toute l'expansion dont sa nature, si fermée d'ordinaire à toute exubérance, était capable.

– En effet, fit à ses côtés la voix grave de l'homme qui l'accompagnait, bien des pays pourraient s'enorgueillir de posséder un semblable paysage.

Et Georges Duruy se mit à nommer à la jeune fille les endroits où leurs regards se portaient.

Les deux jeunes gens venaient de gravir la dernière montée menant au Calvaire d'Oka, et soudain s'étaient trouvés sur le plateau d'où la vue, à cette hauteur, planait à l'aise, jusque par-

delà la surface miroitante du Lac des Deux-Montagnes. La veille, un orage avait balayé l'air, et, par cette matinée ensoleillée de juillet, les choses avaient pris partout comme une netteté de trait à la plume. On voyait tout à clair, là-bas, les clochers de Vaudreuil et de Sainte-Anne, puis à l'extrême horizon, les premiers contreforts du Vermont. À l'arrière se dressaient les sommets des Laurentides, tandis qu'à droite l'œil remontait le cours de l'Ottawa jusqu'à la Pointe-aux-Anglais.

Mais ce qui intéressait surtout Gladys Ames, c'était le Calvaire même, dont la blancheur mettait en ces vertes solitudes une note éclatante de foi d'un autre âge. Ce que lui disaient ces murs de pierre, sur lesquels ont maintenant passé tant d'années, c'est que ceux qui, jadis, les ont érigés, valaient, pour l'attachement à leur idéal, les rudes pionniers du Mayflower, ses ancêtres. Bien plus, pensait-elle, seuls des fils de la Nouvelle-France avaient pu avoir cette idée superbe d'un Chemin de Croix escaladant en pleine lumière les flancs de ces hauteurs. Et voici que, comme pour faire corps avec ces pensées,

l'un des descendants de cette autre race, celui-là même qui se tenait en ce moment à ses côtés, lui disait en lui désignant le Calvaire :

– Vous rappelez-vous cette coutume si poétique qu'avaient les anciens Grecs et Romains de dresser leurs temples un peu partout dans la solitude des campagnes ? Ils mettaient ainsi davantage une âme à leurs paysages. Imaginez donc l'effet gracieux qu'aurait ici un Calvaire de marbre blanc, avec une svelte colonnade, et, tout autour, une frise racontant la Passion.

Trois semaines auparavant, Gladys Ames, alors de retour d'un de ses nombreux voyages en Europe, était arrivée à Como, sur invitation de son amie et compatriote Emma Starnes, dont le mari, bien connu à la Bourse de Montréal, possède l'une des plus somptueuses villas du Lac des Deux-Montagnes. La jeune fille ne devait tout d'abord rester que deux semaines, puis séduite par la beauté de ces lieux et cédant aux instances de son amie, elle s'était décidée à passer le reste de la saison.

Appartenant à l'une des plus anciennes familles de la Nouvelle-Angleterre, Gladys Ames tenait de ses ancêtres le front droit, les yeux gris et un peu durs et cette bouche aux plis volontaires qui sont les trois caractéristiques des premiers colons du Massachusetts. Mais tout cela était tempéré par le gracieux ovale de la figure et une grande limpidité de regard. Surtout, ce qui émanait d'elle, et de la souplesse harmonieuse de ses moindres mouvements, c'était l'extrême droiture qu'on sentait devoir présider à tous les actes de sa vie. Ajoutons, pour compléter cette physionomie de jeune fille, qu'elle avait été l'une des plus brillantes élèves de Wollesley College, et que, parlant le français avec la même pureté que l'anglais, elle employait à courir le monde les revenus que lui laissait une fortune considérable, ayant pied un peu partout, à Londres, à Paris, à Rome, et ayant même poussé il y avait quelques mois une pointe jusqu'au Japon.

Fils d'un fonctionnaire attaché à l'Hôtel de Ville de Montréal, et ayant perdu ses parents en bas âge, Georges Duruy avait été élevé par une sœur, plus âgée que lui de quinze ans, et qui,

n'ayant jamais voulu se marier, avait continué à habiter avec son frère le modeste logis de la famille à Hochelaga. Un de ses frères s'était fait Père Blanc, en Afrique ; un autre, parti depuis longtemps pour les États-Unis, n'avait plus donné de ses nouvelles. Au moment où s'ouvre ce récit, c'était maintenant un grand garçon d'une trentaine d'années, aux traits fins et distingués, éclairés de deux profonds yeux noirs, de ceux dont on dit communément qu'ils sont doux comme une caresse. Ne possédant que des ressources très restreintes, la lutte pour la vie s'était faite chez lui encore plus difficile par suite de la profession toute spéciale qu'il avait choisie, celle d'architecte-peintre cantonné dans l'étude des monuments religieux. Quelques mois passés en Europe avaient encore avivé chez lui cette prédilection, et, de retour au Canada, il n'en avait que mieux senti les déplorables erreurs qui déparent le plus grand nombre de nos églises. Un modèle de cathédrale, du style gothique le plus pur, et d'une envolée pleine de hardiesse, où se reconnaissaient les traditions des grands constructeurs d'autrefois, l'avait brusquement

mis en évidence, et il se trouvait dans le moment chargé des travaux de reconstruction et de décoration de la nouvelle chapelle des Pères Trappistes, à Oka.

Voici dans quelles circonstances il avait été amené à faire la connaissance de Gladys Ames.

Madame Starnes ayant proposé à son amie, dès les premiers jours de son arrivée, une excursion à La Trappe, elles prenaient toutes deux, un beau matin, la diligence faisant le service entre Oka et le monastère, et peu après arrivaient à l'Hôtellerie des Pères Trappistes. Là devait, après le dîner, se borner leur excursion, car on sait qu'une règle des Trappistes défend formellement aux femmes l'accès du monastère proprement dit. Elles en avaient pris leur parti, bien qu'un peu à contrecœur, car leur curiosité de protestantes était éveillée par tout ce qu'elles voyaient, quand leur voisin de table, qui n'était autre que Georges Duruy, et qui leur avait déjà rendu quelques menus services, s'offrit à leur faire visiter, à tout le moins, la chapelle où il

s'apprêtait à retourner.

L'offre fut acceptée avec empressement, et l'instant d'après les deux visiteuses pénétraient dans la chapelle, dont elles admirèrent fort surtout quelques peintures murales dans le genre des Primitifs. Ce fut là une occasion toute trouvée pour rappeler l'Italie, et en particulier Rome, dont Duruy parla avec un enthousiasme où se complaisait son âme d'artiste. Gladys Ames lui ayant dit qu'elle aussi adorait la Ville Éternelle, et qu'elle y avait même séjourné à plusieurs reprises, les deux jeunes gens trouvèrent là un nouveau terrain d'entente où faire plus ample connaissance et quand on se sépara ce fut avec la promesse que Duruy irait avant peu faire visite à Strathmore Hall, qui était le nom de la villa Starnes.

Cette première visite fut bientôt suivie d'une autre, puis d'une troisième. Bref, deux semaines s'étaient à peine écoulées depuis le voyage à La Trappe que déjà le jeune architecte était devenu l'un des intimes de Strathmore Hall ; ce qui n'a pas trop lieu d'étonner, car on sait qu'il est

d'usage, en villégiature, de se lier vite, quand ce ne serait qu'afin de jouir dans toute leur plénitude des beaux jours de l'été si parcimonieusement comptés.

Gladys Ames eut là toutes les occasions voulues pour exercer, à l'endroit de Duruy, ses facultés d'observation. Jusqu'alors, et en dehors de quelques relations de voyage, elle n'avait jamais connu d'autres hommes que ses compatriotes ; et, quoi qu'elle fit, elle les ramenait tous au même type si souvent coudoyé à Boston et à New York, celui du « business man » froid, correct, ayant reçu une instruction précise et pondérée, et faisant de l'amour et du mariage une affaire comme une autre. Pour la première fois, il lui arrivait de rencontrer un homme sortant du cadre de vie intensive où elle avait toujours vu jusqu'alors les Américains s'agiter, c'est-à-dire qui ne fût pas, comme eux, essentiellement chiffres et mouvement, avec rouages tendus pour donner un certain rendement en tant d'heures. L'étrange nouveauté de ce cas physiologique eut l'heur de lui plaire, d'autant plus que la chose tombait parfois vraiment à point

pour rompre la monotonie de sa villégiature. Avec la fière indépendance de ses compatriotes, elle mettait, dans ses rapports avec Duruy, toute la liberté pleine de confiance à laquelle on l'avait habituée, et il n'était pas rare qu'ils fissent seuls de longues promenades au loin, comme cette excursion au Calvaire d'Oka, qui avait frappé au point que l'on sait l'imagination de la jeune Américaine. Ou encore, c'était d'interminables parties de pêche sur l'Ottawa, le glissement de la barque sur les flots prêtant aux longs silences où se complaisait leur rêverie. Et chaque fois ils échangeaient un peu plus de leur propre vie : la jeune fille racontant ses courses d'éternelle errante à travers le vaste monde, étourdie et comme prise d'une fièvre de déplacement ; Duruy vivant surtout en dedans, le front hanté des beaux rêves qu'il édifiait sans cesse, s'acharnant à leur donner une forme concrète en pierre et en marbre...

Et ce qui était inévitable arriva. Insensiblement, tous deux glissèrent au sentiment

plus vif qui, chaque jour, leur prenait un peu plus de leur être.

La dernière fois que Georges était allé voir sa sœur à Montréal, il se rappelait lui avoir dit, en lui parlant de la jeune Américaine, qu'il ne pouvait pas mieux la décrire qu'en cherchant à la lui représenter comme une petite âme extrêmement soucieuse de précision, voire un peu géométrique, où tout devait se résoudre en équations. C'était l'architecte alors qui parlait, et il obéissait, en s'exprimant ainsi, à ce besoin, si naturel aux professionnels véritablement épris de leur art, de tout ramener à des termes et à des conceptions de métier. Eh bien, aujourd'hui, il connaissait la noblesse de la « ligne droite », dont pendant un temps la jeune fille ne lui avait représenté que la sécheresse, et il savait maintenant qu'il pouvait s'abandonner en toute confiance à cette rectitude.

Un travail analogue, bien qu'en sens contraire, s'était fait chez Gladys Ames. Jusqu'alors, le monde où elle avait vécu lui avait toujours donné plutôt la sensation d'une sorte de cinématographe

défilant pour le plaisir des yeux, et sans que son cœur eût jamais trouvé un point solide où se fixer. Du moins, cette vie mouvante lui avait offert cet avantage qu'elle n'avait jamais encore senti le vide de son existence. Et voici que pour la première fois, dans sa course d'éternelle errante, une fraîche oasis s'offrait où elle se reposait délicieusement, et où elle pouvait enfin prêter l'oreille à une petite voix mystérieuse issue du plus profond d'elle-même, et qui lui disait à peu près ceci :

– Toi, qui te croyais si inaccessible à ces sortes de choses, tu as donc fini aussi par y passer. Et maintenant, que tu le veuilles ou non, les rêves où tu te complais convergent de plus en plus vers ce compagnon de ces dernières semaines, en qui tu n'avais cru voir tout d'abord qu'un objectif pour tes sagaces investigations. Après tout, va, tu n'es pas trop mal tombée. Tu ne pourras dire de celui-là, au moins, qu'il court après ta dot, car il ignorait que tu eusses une fortune quand il s'est épris de toi ; et, vrai Dieu ! il l'ignore peut-être encore. C'est bien le compagnon de route qu'il te faut, et tu peux

mettre hardiment ta main dans sa main. Vois-tu, surtout, l'éclair de joie qui illuminera ses doux yeux, quand tu l'auras mis à même d'édifier là-bas, sur le Calvaire, ce temple de marbre blanc dont il te parlait l'autre jour avec tant d'enthousiasme. Tu te croyais une petite personne bien terre-à-terre, n'ayant pas dans la cervelle pour une once de romanesque. Ah ! bien, oui, tu en es plutôt toute farcie, et ça ne fait que commencer.

Leurs fiançailles se firent par un beau soir de la mi-août.

Ce jour-là, les deux jeunes gens avaient poussé leur promenade jusqu'à la Pointe-aux-Anglais, et maintenant, comme la brunante commençait à s'épaissir, ils revenaient à Como à petits coups d'aviron lents et mesurés.

Les derniers feux du couchant traînaient à la surface du fleuve en une coulée de bronze aux reflets mordorés, et projetaient jusqu'au zénith une immense lueur verte et mauve aux tons très doux. Quelques instants encore, puis brusquement ce fut comme si, avec la nuit, une

sorte d'irradiation opaline fût tombée de la fourmilière d'étoiles de la Voie lactée. Un souffle léger montait de l'Ottawa...

Tous deux s'étaient tus, saisis par la mélancolie de l'heure crépusculaire. Du côté d'Oka, une cloche tinta, celle du couvent des Dames de la Congrégation, rappelant qu'il était l'heure de la prière du soir. Une sensation indéfinissable, faite de quelque chose de très doux et aussi de très poignant, envahissait peu à peu, dans cette nouveauté sans cesse renaissante de l'heure et des choses, le cœur de la jeune fille. Dans un creux de vallon qu'elle connaissait très bien, une autre cloche devait aussi dans le même moment lancer son appel, celle des Trappistes défilant un à un vers leur chapelle, avant d'aller prendre leur repos bien mérité. Et tout cela, cette paix de l'eau, de l'air et du ciel, traversée de ces rappels à la prière et au détachement des choses qui passent, accentuait encore la distance où elle se sentait de celui chez qui elle devinait en cet instant le flot des pensées qui, malgré l'éloignement créé par la race et la foi religieuse, allait bientôt se traduire par l'éternel cantique

d'amour.

Ce fut très court, comme il convenait du reste à ces deux êtres d'élite qui s'adoraient depuis le premier jour où ils s'étaient rencontrés. Le jeune homme cessa de ramer, puis laissant l'embarcation dériver au fil de l'eau, il dit :

– Pourquoi faut-il que nos joies les plus pures ne soient jamais sans mélange, et qu'un mauvais génie se plaise comme à plaisir à gâter les minutes les plus exquis de notre vie ! C'est à ce point que cette soirée divine et pour moi inoubliable me laisse d'avance comme un goût d'amertume à la pensée de notre séparation prochaine.

– Mais je reviendrai, je vous le promets, fit la jeune fille dont la voix tremblait un peu.

Georges s'était penché, et plongeant ardemment à travers la nuit envahissante dans les yeux de sa compagne, il reprit :

– Vous reviendrez, dites-vous. Mais le pourrez-vous ? Rappelez-vous ces lignes de Musset que nous lisions l'autre soir, et où il était

dit qu'il y a souvent fort loin de la coupe aux lèvres. Tant de choses que je sais et d'autres que je redoute peuvent mettre obstacle à ce que vous reviviez une autre année les douces joies de cet été.

Il avait saisi la main de la jeune fille, et maintenant il lui murmurait les paroles pressenties et attendues :

– Pourquoi partir ! Je vous aime, Gladys, profondément. Vous me connaissez assez, je crois, pour savoir quelle importance en quelque sorte sacrée j'attache à ces paroles, et que j'en pèse bien en ce moment toutes les conséquences. Je sais aussi que votre réponse, quelle qu'elle soit, sera irrévocable. Attendez quelques jours, avant de me la rendre ; ainsi, j'aurai pu garder de l'espoir jusqu'au bout.

Il y avait, dans la voix de Gladys, une sonorité voilée, et pourtant, lui semblait-il, comme pointée de notes joyeuses, quand elle lui répondit :

– Mon ami, je suis émue et touchée plus que vous ne sauriez croire. Laissez-moi deux jours, deux jours seulement. Vous attendez, je crois,

votre sœur à Oka demain. J'irai lui faire visite après-demain, et d'ici là promettez-moi de ne pas chercher à me revoir.

Et comme le jeune homme, transporté malgré lui d'allégresse, balbutiait des remerciements :

– Oh ! encore autre chose, lui dit-elle. Je préférerais, pour certaines raisons, être la première à parler à votre sœur de notre conversation de ce soir.

Ils abordaient maintenant au rivage. Tout au bout de l'allée qui menait à Strathmore Hall, une lune énorme et cuivrée émergeait à la cime des pins. Une rumeur confuse montait des champs, dans la nuit chaude et lourde. Lentement, les deux jeunes gens arrivaient à la villa, tandis que dans leurs cœurs chantait l'éternelle chanson d'amour, celle qui voue les êtres périssables à l'éternel recommencement des choses...

Jusqu'alors Georges Duruy avait ignoré que Gladys Ames possédait une dot qu'à bon droit, en un pays de fortunes modestes comme le Canada,

on pouvait qualifier de formidable. Il ne devait pas l'ignorer longtemps, car dès le lendemain soir, et comme il venait de s'attabler avec sa sœur, pour le souper, à la pension Lacroix, son ami l'avocat Aubry, qui faisait quelques jours de villégiature à Oka, lui dit en se versant une première tasse de thé :

– Eh ! mais, tu vas bien, toi. Le temps de le dire, et crac ! voilà une héritière qui te tombe dans les bras. Tu sais, si tu en as une autre comme celle-là à me passer, je dis adieu pour de bon à la vie de garçon.

Et il donna des détails. Il tenait tout cela du financier Starnes lui-même. Les dollars étaient à remuer à la pelle, et le mari de la jolie Américaine n'aurait qu'à se dire : en veux-tu, en voilà.

Un peu effaré, Georges ne prêta plus ensuite qu'une oreille distraite à ce que lui racontait Aubry d'un grand scandale politique qui était à la veille d'éclater, et une impatience le prenait à entendre près de lui le verbe intarissable et hâbleur de ce gros garçon haut en couleur et un

peu vulgaire, dont la faconde et les drôleries auraient pu en d'autres circonstances l'intéresser.

Du reste, l'événement dont s'entretenait en ce moment toute la table n'allait pas tarder à lui faciliter les moyens de s'isoler tout à son aise. Il s'agissait de savoir si, à la séance du conseil du village d'Oka qui devait avoir lieu ce soir-là même, l'aubergiste Grandier obtiendrait le renouvellement de sa licence, supprimée depuis deux mois pour vente de boissons à un Sauvage. Les derniers journaux arrivés du matin parlaient d'une grande grève en Angleterre qui menaçait de prendre les proportions d'une guerre civile ; deux aviateurs venaient encore de payer de leur vie leur tentative d'atteindre à la région des étoiles ; une catastrophe de chemin de fer, quelque part aux États-Unis, était à soulever d'horreur, et plusieurs villes de l'Amérique Centrale avaient été englouties à la suite d'un tremblement de terre. Cependant, tout cela ne fut pas même effleuré par les quelque vingt soupeurs de la pension Lacroix qui dévoraient force bouchées, en criant et gesticulant à qui mieux mieux. La question Grandier primait, noyait tout.

Et toujours, s'élevait le diapason des voix, dominées de temps en temps par le timbre criard d'Aubry, lequel, fort de sa science légale, expliquait le code en agitant et brandissant fourchette et couteau. Au dessert, c'était devenu un véritable hourvari, bientôt rendu encore plus insupportable par la fumée âcre des pipes, avant la débandade de la fin, dans la rue, pour aller assister à la séance du conseil. Georges n'attendit pas jusque-là, et prétextant un travail pressé à la Trappe il prit un rapide congé de sa sœur et fut trop heureux, l'instant d'après, d'échapper à tous ces criards et de faire à pied, seul avec ses pensées, les deux milles de route qui le séparaient de l'Hôtellerie du monastère.

Ainsi donc, il pouvait n'avoir été, lui aussi, aux yeux de la jeune Américaine, qu'un vulgaire coureur de dot. Quelle humiliation pour lui, et sans doute seule l'ombre de la nuit l'avait empêché, la veille, de voir l'éclair moqueur qui avait dû jaillir des yeux de la jeune fille. Mais non, pourtant, l'accent de sa voix trahissait qu'elle avait pour lui de l'affection.

D'un autre côté, il cherchait à se représenter ce que serait, le lendemain, l'entretien annoncé avec sa sœur. Il revoyait celle-ci, droite et mince dans ses simples vêtements noirs – elle prenait depuis si longtemps au sérieux son rôle de mère – les cheveux blanchis avant l'âge, tous ces pauvres traits effacés recouverts comme d'une patine de vieil ivoire, celle qu'on remarque souvent au teint des recluses et des religieuses. D'autre part, il revoyait Gladys, toute débordante de vie, à la joue claire et rose, aux formes harmonieuses et souples accusant l'entraînement des exercices physiques, et dont toutes les élégances disaient assez, depuis la pointe de ses bottines jusqu'au bout de ses fins gants de Suède, la conception à la fois commode, délicate et raffinée qu'elle s'était faite de la vie et des gens.

Quelles antithèses que celles qui se résumaient en ces deux êtres, personnifiant deux civilisations ! Bien plus, quelles antipathies réelles, créées non seulement par la race mais aussi par l'idéal religieux différent. Oui, c'était cela le terrible. Plusieurs fois déjà, sans doute, le jeune homme y avait songé, mais jamais encore

maintenant qu'il touchait au but, avec la même intensité qu'aujourd'hui. Il savait qu'aux yeux de sa sœur – sa Sainte, comme il l'appelait quelquefois – une protestante était surtout une hérétique, dont le contact avait quelque chose de répulsif ; et à la pensée que, le lendemain, elle saurait le projet qu'il avait élaboré d'associer cette impénitente à leur vie intime de chaque jour, il eut, à la vision de l'effroi, peut-être du coup fatal qu'elle ressentirait, l'une des angoisses sous lesquelles on se sent subitement défaillir.

Arrivé à l'Hôtellerie, et sa longue marche et la fatigue aidant, il dormit tout d'une traite jusque passé minuit. Ses pensées alors le reprirent, et à flots tellement pressés que, désespérant de pouvoir se rendormir, il s'habilla et se glissa au dehors, dans l'espoir qu'un peu de promenade au grand air, dans la nuit tiède, lui ferait du bien. L'instant d'après, il descendait le chemin bordé de vignes menant au vallon où se trouve le monastère, et il aspira avec délices la brise matinale venue de l'Ottawa. Soudain un son de

cloche vint frapper ses oreilles. Dans la tranquillité et la transparence de la nuit cela montait, du creux des terres, par à-coups grêles et tristes comme des appels d'âmes, et il se rappela que c'était Matines et que les moines se levaient alors pour leur premier office du jour. Une envie le prit de continuer jusqu'au monastère, pour tenter de voir et d'entendre quelque chose. Il fut servi à souhait, car il n'eut pas plutôt pénétré dans le carré d'ombre du premier corps de logis qu'il vit les fenêtres s'éclairer de lueurs falotes, et qu'il aperçut les fantômes blancs des moines défilant vers leur chapelle, les mains jointes dans leurs larges manches et la cape rabattue sur le visage.

Ce fut tout d'abord une sorte de susurrement, qui était la prière en commun de toutes ces formes prosternées. Puis un chant grave et triste s'éleva, coupé de répons, et dont la netteté s'accusait d'autant plus que la voix humaine seule en faisait tous les frais, sans l'aide d'aucun instrument. Quelques instants encore furent consacrés à la prière, et soudain le *Dies Irae* éclata d'un seul trait, s'enflant dans la nuit en

ampleur démesurée, et Georges comprit que c'était pour l'un des religieux tué le jour précédent dans un accident survenu à la distillerie, et dont le corps allait être sans doute mis en terre ce matin-là. Puis le *Libera*, à son tour, sortit de tous ces gosiers brûlés et assoiffés d'amour divin, et on le sentait, ce chant superbe, qui montait vers le ciel piqué d'étoiles en un tout rigide, devait arriver d'un bloc et sans fléchissement jusqu'aux pieds de l'Éternel.

La foi qui soulevait toutes ces âmes était aussi celle de Georges, celle qui, depuis les temps les plus reculés, avait bercé, consolé et couché en terre tous les membres de sa famille. Et le jeune homme sut enfin qu'il se devait de la garder, cette foi, avec la même rigidité implacable, sans aucune fêlure, et que ce serait une déchéance à cet égard que d'admettre que l'Américaine en pût être tout le temps, chez lui, par sa présence, comme une vivante et muette protestation. La parole de l'Évangile : « Tu seras une même chair... » ne pouvait se réaliser que par l'étroite communion des âmes, et l'inspiration qui avait dicté les mémorables enseignements du décret *Ne*

Temere avait bien sa source dans la sagesse divine.

Le *Libera* terminé, un grand silence s'était fait, puis les fantômes blancs un à un disparurent et les dernières lueurs s'éteignirent. Dans la sérénité de l'aurore toute proche, il semblait qu'on perçût le glissement des innombrables mondes qui peuplaient l'espace. Georges fixait Sirius, dont le feu rouge avait cette nuit-là un éclat extraordinaire, un vertige le prenait à la pensée de l'effroyable distance qui l'en séparait, et à la mesure de l'incommensurable petitesse qu'était la Terre. Et dire que sur cette Terre même, sur ce point infime, s'agitaient tant de passions ! Dire aussi que parmi ces passions il s'en trouvait qui bornaient leur intensité et leur satisfaction à la défaite ou au triomphe d'un Grandier ! Il revoyait Aubry, dont la fourchette dressée en bataille précisait les passages du *Code*. Et comme alors, reportant les yeux là-haut, il cherchait à se figurer l'importance que tout cela pourrait avoir pour les habitants de Sirius, il se sentit, dans une détente de tout son être, envahi d'un rire fou qui le secoua tout entier.

Gladys Ames avait entendu si souvent Georges Duruy lui parler de sa « Sainte » qu'elle avait fini, sans l'avoir jamais vue, par s'en faire un portrait à peu près ressemblant. Aussi n'hésita-t-elle pas une seconde quand, pénétrant ce matin-là, dans la salle à manger de la pension Lacroix, et apercevant trois ou quatre dames qui achevaient en ce moment de déjeuner, elle dit à l'une d'elles :

- Mademoiselle Marguerite Duruy, je crois ?
- C'est bien moi.

Gladys Ames se nomma, et elle crut alors discerner qu'une petite rougeur furtive montait aux joues de la vieille demoiselle. Dans tous les cas, cela fut très fugitif, et l'instant d'après il n'y avait plus que les deux yeux noirs et très doux – les mêmes que ceux de Georges – qui luisaient dans la face vieil ivoire.

Elle se leva, dit ses grâces, puis indiquant à sa visiteuse la pièce d'à-côté, qui était la « chambre de compagnie », elle l'y suivit tout aussitôt.

En demandant à Georges de lui laisser faire une visite à sa sœur avant de lui rendre réponse, la jeune fille avait bien en effet pour cela ses raisons. Elle n'était pas sans pressentir que la vieille demoiselle pourrait avoir de l'aversion pour elle comme protestante, encore que l'attachement qu'elle gardait à son frère l'eût empêchée de témoigner cette aversion de façon trop marquée. Mais elle voulait, en quelque sorte, toucher du doigt ce qui en était. En prenant les devants, elle avait chance que la Sainte l'apprécierait à sa valeur, sans que rien d'extérieur vînt influencer son jugement. Au lieu que, si elle eût laissé le frère plaider lui-même sa cause le premier, elle courait le risque que cette créature d'élite dissimulerait sa blessure pour ne pas causer de peine au frère qu'elle chérissait, et que c'était là une « charité » dont elle ne voulait à aucun prix.

Elle avait préparé le discours qu'elle lui débiterait. Elle lui dirait à quel point l'amour de Georges l'avait rendue fière et heureuse, et avec quel entier dévouement elle voulait se consacrer à son bonheur. Elle la prierait de ne pas la

considérer comme une intruse et de la recevoir comme sa fille. Sans doute, leur foi n'était pas la même. Mais peut-être, qui sait ? se ferait-elle un jour catholique. Cependant, elle ne promettait rien, et entendait se réserver, sur ce terrain difficile et délicat, son entière liberté.

Oui, elle voulait lui dire tout cela, et bien d'autres choses encore. Comment se faisait-il cependant que, maintenant, rien de toutes ces choses ne lui venait ? Était-ce le tête-à-tête avec cette femme austère, dont elle n'avait jamais encore auparavant vu la pareille, ou le dépaysement que lui causait cette « chambre de compagnie » simplement crépie à la chaux, tendue de quelques chromos criards, et où dans un angle se voyait bien en évidence une grande croix noire, dite « croix de tempérance », ayant au pied une branche de rameau bénit ? Elle n'aurait pu préciser au juste, et, en attendant, la causerie se bornait à de menues formules de politesse, agrémentées de remarques sur les ressources offertes par Oka pour y passer ses vacances.

La jeune fille venait de dire à quel point elle avait été heureuse de rencontrer Georges pour la guider dans ses excursions. Et voici que soudain, durant une absence momentanée de la vieille demoiselle pour aller chercher quelques photographies qu'elle désirait montrer à sa visiteuse, celle-ci eut la révélation de la gêne qu'elle ressentait, et dont elle ne pouvait, quoi qu'elle fit, se défaire. L'autre soir, elle avait eu comme une sensation d'éloignement ; mais aujourd'hui elle aurait dit que c'était comme un recul de tout son être. Elle repassait, elle aussi, maintenant, par l'angoisse qui, la veille, avait terrassé l'homme qu'elle aimait et lui avait montré son devoir. Elle aussi entendait maintenant le flot précipité des voix lointaines qui se répercutaient en elle, et qui étaient celles des farouches Puritains du « Mayflower ». Quoi qu'elle fit, il lui fallait, elle, l'Errante, rester comme l'expression d'une autre grappe humaine où la sève des ancêtres se maintiendrait intacte. Elle comprit que cela était plus fort que la mort, et que si l'essence latine pouvait valoir l'anglo-saxonne et compléter celle-ci par ses contraires,

les deux ne pouvaient jamais s'immerger l'une dans l'autre.

Il ne lui restait plus qu'à abrégier le plus possible sa visite. Cela lui fut, du reste, facilité par l'attitude contrainte de Marguerite Duruy à son retour dans la chambre. Évidemment, durant son absence, elle avait dû être prévenue par quelqu'un du caractère qu'on attribuait à sa liaison avec Georges ; ou encore elle s'était tout simplement saisie et un vague instinct l'avertissait que l'Étrangère représentait un danger caché. Il n'y avait qu'un instant Gladys avait été toute prête à se jeter dans les bras de la sœur de Georges, et maintenant tout ce qu'il y avait en eux de vague rancune héréditaire, de latente hostilité de race, s'était levé de part et d'autre, et conspirait pour rendre irrémédiable la séparation.

Les dernières salutations s'échangeaient quand Georges parut sur le seuil. Il s'était hâté de descendre à Oka, dans l'espoir, vu l'heure matinale, de devancer la visite que Gladys devait

faire à sa sœur, et de pouvoir faire part à l'Étrangère des graves et douloureuses perplexités par lesquelles il passait. Et voici que, sans doute, il arrivait trop tard, et que sa sœur savait tout. Mais ce fut, chez lui, une stupeur, quand il entendit l'Américaine lui dire tout naturellement, bien qu'avec des inflexions un peu tremblées, et en le regardant fixement dans les yeux :

– Vous ne pouviez venir plus à propos, car je compte partir aujourd'hui même et je venais précisément de charger Mademoiselle votre sœur de vous redire à quel point je vous étais reconnaissante pour toutes vos bontés à mon égard et que j'en garderais toujours le meilleur souvenir.

– Partir, fit Georges abasourdi. Que signifie... ?

– Oui, une dépêche urgente, répondit-elle en baissant les yeux et en rougissant un peu. Je m'embarquerai probablement à New York dès samedi prochain pour l'Europe.

– Et votre absence durera longtemps ?

– Je l’ignore encore. Oui, probablement, assez longtemps. Trois ou quatre ans, je suppose. Mais je crois que voici l’heure du bateau pour Como. Vous m’accompagnerez bien jusqu’au quai, n’est-ce pas ?

Ce disant, elle avait rabattu sa voilette, mais pas assez vite cependant pour empêcher Georges de remarquer qu’elle était très pâle avec un éclat métallique des yeux qu’il ne lui connaissait pas.

Ils traversèrent une bonne partie du village en réglant automatiquement leurs pas l’un sur l’autre, et sans prononcer un seul mot. En sortant, Georges avait aperçu à la pointe du Lac la fumée du bateau de Lachine, et il avait calculé qu’il y en avait à peine encore pour une demi-heure. Il se sentait le cœur étreint comme dans un étau, à la pensée du drame qu’il croyait deviner sous les paroles de la jeune fille, et dont il mesurait l’intensité à celle des affres par lesquelles il était lui-même passé.

Ce fut Gladys qui rompit le silence.

– Les minutes nous sont mesurées, dit-elle. Aussi, vous prierai-je de ne pas m’interrompre.

Ne me regardez pas, surtout, car vous me feriez perdre le peu de courage qui me reste. Vous avez compris qu'il devait y avoir, pour motiver ce départ subit, une raison contre laquelle rien ne saurait prévaloir. Je vous remercie de ne pas avoir insisté pour vous la faire connaître. On ne lutte pas contre la fatalité. Je sais aussi que vous avez compris que je laissais ici une partie de moi-même...

– Pauvre chère âme ! ne put s'empêcher de s'écrier Georges.

Ils arrivaient à la jetée menant au débarcadère, et déjà on percevait le battement des aubes du bateau. Tout le village déversait là son flot de curieux et de désœuvrés, au milieu desquels se voyaient quelques rares voyageurs se hâtant.

– Ah ! j'oubliais, fit encore la jeune fille. Vous recevrez bientôt quelque chose de ma part ; oh ! bien peu de chose, une simple obole pour aider à la construction de votre chapelle. Promettez-moi de l'accepter. Plus tard, qui sait ? quand les années m'auront vieillie un peu, je referai peut-être ce pèlerinage et il me sera alors si doux

d'aller m'asseoir là-haut et de contempler votre œuvre.

Le bateau accostait et déjà la passerelle était jetée. Dans un remous de la foule, l'Étrangère disparut, comme emportée. Puis, tout aussitôt, le bateau se remit en route.

Adossé au hangar du quai, Georges regardait le balancier de la machine, qui maintenant avait repris son mouvement cadencé, inexorable comme cette fatalité dont parlait tout à l'heure la jeune fille. Sur la galerie d'arrière, une forme blanche soudain apparut, qu'il connaissait bien, et qu'il fixa longtemps, du mieux qu'il put, à travers ses yeux embués de larmes. À mi-chemin du fleuve, une saute de vent coucha à la surface de l'eau un long panache de fumée, et tout sombra à jamais dans le noir...

La montée du Zouave

Sur les registres de l'Hôtel de Ville, à la Voirie, il avait nom Gustave Rousset, dit Gugusse pour sa femme et quelques rares intimes. Mais, du plus loin qu'ils pouvaient se rappeler, ses camarades de corvée ne lui avaient jamais connu d'autre nom que celui du « Zouave ».

Un matin que, toute la nuit d'avant, il avait soufflé sur Montréal l'une de ces bordées qui font époque, on l'avait vu arriver à son poste avec une casquette de zouave dont la visière crevassée ne tenait que par miracle et que protégeait contre le vent un foulard en loques faisant double tour sous le menton. Il n'en fallait pas plus, et depuis lors ce surnom du « Zouave » lui était resté. La casquette avait eu beau aller rejoindre les vieilles lunes, c'était toujours, pour les camarades, le Zouave qui, l'hiver, au déblaiement des neiges, et

l'été, poussant son balai dans les rues, restait le point de mire des mêmes quolibets et des mêmes inlassables plaisanteries.

En effet, Gugusse prêtait à rire, et ce nom de Zouave, qui d'ordinaire sonne si martialement, prenait ici, appliqué à ce pauvre diable, un aspect falot du plus haut comique. Ah ! non, certes, Gugusse n'avait rien de la désinvolture et de la crânerie d'un zouave, avec sa figure de chien battu, ses gestes gauches, son dos rond, ses longues jambes de faucheux, et sa manie de raser les murs en marchant, comme si, de toujours se sentir visé par les rires et les coups, lui était venu un instinct irrésistible de se terrer au plus près. Même chez lui, il n'entraît qu'en tremblant, car Sophronie – c'était le petit nom de sa femme – pour un oui, pour un non, le battait comme plâtre ; et à la dernière Saint-Jean-Baptiste, entre autres, elle lui avait administré une vraie raclée pour s'être permis une petite « cuite » avec des amis.

Or, une après-midi que le Zouave était à balayer la Place d'Armes, il ne put se garer à

temps d'une voiture débouchant du coin de la rue Saint-Jacques, et, le temps de le dire, les deux chevaux l'avaient renversé et lui avaient labouré tout le corps de leurs sabots. D'un geste de reine offensée, une jeune femme qui conduisait l'attelage avait jeté à l'agent de police l'adresse que celui-ci réclamait, puis tout aussitôt avait fouetté ses bêtes, indignée au fond, sans doute, de cet accident ridicule qui allait la livrer en pâture aux journaux.

Et ceux-ci ne s'en firent pas faute, car la jeune femme n'était rien moins que la fille de Joseph Moitrier – pour les Anglais, « Big Joe » – chef de la compagnie d'entrepreneurs Moitrier Limitée, qui s'est fait depuis peu la spécialité que l'on sait de grandes entreprises de pavage. Du reste, un maître pingre, ce Moitrier, vilain comme lard jaune, et l'un de ceux dont on dit qu'il tondrait sur un œuf et tirerait de l'huile d'un mur. Tout au plus put-on le faire consentir à indemniser le médecin qui s'acharna, un long mois durant, à rafistoler le Zouave. Hors cela, il ne débourserait pas un seul sou. C'était au Zouave, donc, à se garer, et les rues étaient faites pour ses chevaux et

non pour de maigres hères de rien du tout de cette espèce.

Le Zouave était resté avec une jambe boiteuse et une épaule toute disloquée, ce qui le mettait dans l'impossibilité de reprendre son poste à la Voirie. Il allait donc se trouver, comme on dit, dans de jolis draps, sans compter que l'hiver, maintenant, n'était pas loin. Par bonheur pour lui, avec l'hiver les élections municipales approchaient, et il se trouva que l'échevin de son quartier, dont la réélection n'était pas sûre, avait besoin de chauffer sa popularité en jouant à l'homme pas fier qui ne dédaigne pas de tendre la main au pauvre monde dans l'embarras. Il s'occupa du Zouave, et lui obtint un petit emploi de signaleur, ou « flagman », aux travaux du tunnel qui se poursuivaient en ce moment, rue Notre-Dame, pour la compagnie du Pacifique, près de la gare Viger.

Il a dû sans doute marquer ce jour-là d'une croix rouge. C'était un lundi de fin d'octobre, par grand vent soufflant en tourbillon les feuilles

jaunes et rouges arrachées aux arbres des rues. Là-haut, au dessus du tunnel, l'ardente lumière du soleil, mêlée aux poussières et aux fumées, mettait sur toutes choses comme un poudrolement d'or dans lequel roulait le flot des voitures et des piétons, scandé çà et là du grondement sourd des tramways.

– Hé ! le Zouave, le « boss » te fait demander.

Le « boss », c'était le contremaître, et rien que d'aborder ce personnage redouté le Zouave sentit un froid lui courir dans le creux du dos.

– Vas-tu arriver, enfin, toi, cria le contremaître, du plus loin qu'il l'aperçut.

Il s'agissait de lui expliquer ses fonctions de « flagman ». Rien de compliqué, du reste. Tout ce qu'il aurait à faire, ce serait de grimper là-haut à chaque explosion de dynamite, puis, en sonnant de la trompe et en agitant un drapeau rouge, d'arrêter la circulation, jusqu'à ce que tout danger fût passé. Ce disant, il le somma de déguerpir au plus vite car les hommes venaient de crier qu'une charge était prête.

Arrivé là-haut, le Zouave eut un éblouissement. Quoi, lui, si chétif, il allait commander à tout ce monde-là de s'arrêter. Enfin, il pouvait toujours essayer. Et, résolument, comme un poltron décidé à jouer son va-tout, il sonna un coup de trompe et agita en tous sens son drapeau.

D'avance, il avait courbé le dos au hourvari d'insultes qui allait sans doute l'accueillir. À sa grande stupéfaction, chacun s'empressait plutôt de lui obéir. Même un tramway, bondé de voyageurs, s'était arrêté à distance prudente, et maintenant attendait. Puis, à un nouveau signal, la circulation s'ébranla et reprit son cours.

Le Zouave n'en revenait pas. Quoi, vraiment, il avait osé, en plein jour, cette chose énorme et inouïe de tenter d'imposer sa volonté à une centaine de passants ; et ceux-ci, loin de lui rire au nez, s'étaient plutôt effacés comme devant un Jupiter tonnant. Et ce n'était pas un rêve, et il tenait encore en main le symbole de sa puissance. Il n'avait, s'il voulait, qu'à brandir de nouveau son drapeau, et tout ce monde-là rentrerait de

nouveau sous terre. De chaudes bouffées d'orgueil lui montèrent au cerveau, tandis qu'une flamme pétillante s'allumait dans ses yeux rusés, et ce fut cette fois avec impatience qu'il surveilla les apprêts de la prochaine explosion.

Quand il reprit son poste, il approchait midi, et la circulation battait son plein. Embrassant toute la rue d'un coup d'œil, le Zouave savoura la griserie d'endiguer tout cela. Puis, à un signal, il emboucha sa trompe et agita son drapeau.

Cette fois, il y eut quelques protestations. Dans une victoria attelée de deux chevaux un gros homme, surtout, ne décolerait pas, pestant et jurant contre le malotru qui allait lui faire manquer son train. Le Zouave tint bon, arc-bouté à sa consigne qui était de ne laisser passer personne. Même, il se dressa comme un coq en bataille, quand le cocher lui eut dit à quel personnage il avait le toupet de tenir tête. Quoi vraiment, ce gros rougeaud à face de pleine lune, c'était là le Moitrier dont les chevaux lui avaient déjà si joliment labouré tout le corps. Ah ! bien, on allait voir. Et comme le cocher, à une nouvelle

injonction de son maître, faisait mine de s'élançer, le Zouave, avec la hampe de son drapeau, en assena un coup violent sur le nez des chevaux, puis regardant résolument Moitrier, il eut, vis-à-vis du gros homme, un geste qui voulait dire :

– Tu sais, toi, mon gros singe, si tu en veux autant, tu n'as qu'à descendre, et je suis ton homme.

Ce soir-là, quand le Zouave regagna son gîte, il était facile de voir, rien qu'à la façon dont il bourrait sa pipe, que Sophronie courait grand risque de trouver enfin à qui parler. Tout de même, c'était un rude morceau à enlever. Mais, crédié ! le Zouave en avait vu bien d'autres ce jour-là, au milieu de tous ces furieux qu'un seul geste de sa main avait pourtant arrêtés net. Serrant les poings, il esquissa un moulinet imaginaire avec son drapeau absent, puis résolument il leva le loquet et entra chez lui.

Et ce ne fut pas long. Justement, il était en retard, et Sophronie n'allait pas manquer une si belle occasion d'entamer sa kyrielle habituelle.

Mais, dès les premiers mots, l'hébétement la cloua au mur. D'une voix tonitruante, le Zouave – non, vrai, ça arrive, pourtant, ces choses-là – venait de lui commander d'avoir à fermer sa gueule et de lui servir à souper. Sa gueule, on venait de lui dire, ça, à elle, Sophronie, qui depuis si longtemps, dans son ménage, portait la culotte. Ah ! non, ça ne se passerait pas comme cela. La stupéfaction, chez elle, n'avait eu que la durée d'un éclair. Saisissant un balai dans un coin, elle se rua avec un cri de rage sur le Zouave. D'un revers de main, l'homme esquiva le coup, puis il envoya pirouetter la mégère sur un coin de table, où elle s'abattit en entraînant la vaisselle dans sa chute. Et tout le temps ils s'échangeaient des aménités de circonstance, où dominaient « Maudite garce » et « Diable d'enfer ».

Le Zouave, qui voulait avoir le dernier mot, eut une inspiration subite. Étant allé au Théâtre National quelques jours auparavant, une phrase lancée en scène, dans une altercation entre mari et femme, l'avait frappé par son côté pittoresque et rutilant. C'était le moment, ici, de juger de sa

portée. Dans un dernier éclat de voix, il jeta la phrase entière :

– Sale chipie, tais-toi, ou je te tire les tripes.

Ça, ce fut le bouquet. « Chipie », surtout, devait être quelque chose de particulièrement terrible, et Sophronie en resta écrasée dans sa graisse. Au bout d'un moment, elle risqua un œil sur le Zouave, occupé à rebourrer sa pipe, et une petite fierté se glissa tout de même en elle à la pensée que son Gugusse n'était plus un mari pour rire. Ah ! non, cristi ! elle avait fini de lui donner des taloches. Adoucie et domptée, elle se releva, rangea la table et dressa le couvert.

Le Zouave mangea comme quatre, puis, sa bonne pipe rallumée, il sortit trouver quelques amis avec lesquels il se saoula royalement.

On est un homme, quoi !

C'est à dater de là que la montée commença à se dessiner. Aux élections suivantes, le Zouave, guettant pour le compte de son échevin les allées et venues des « télégraphistes » aux abords d'un

poll douteux, s'acquitta de sa mission avec une telle compréhension de ce qu'on attendait de lui que son homme enregistra, à ce seul poll, dix huit votes de plus qu'il ne s'attendait de recevoir. Aussi la récompense suivit-elle de près. Un poste de gardien à l'Hôtel de Ville était vacant. L'échevin, qui décidément prenait goût au métier de protecteur, fit agréer son Zouave, et celui-ci passa là le reste de l'hiver, chauffé à souhait, se faisant gras à lard, et dormant dans les coins force petits sommes. Entre-temps, il ouvrait l'œil, et le bon, à noter les allées et venues des familiers de l'endroit. Par-ci par-là, aussi, des bribes de phrases lui arrivaient, où toujours le mot « piastre » s'accrochait en ritournelle incessante. Il prenait goût au métier, et pour un peu s'imaginait parfois être lui-même l'un des gros bonnets qui tenaient les fils de la danse. Machinalement, alors, il ouvrait et refermait ses mains – qu'il avait grandes et fortes comme des serres. Ah ! crédié oui, si jamais il en tenait, lui, de ces piastres sonnantes, les serres étaient bonnes et ne lâcheraient pas facilement prise. Déjà, sa mise proprette lui attirait un

commencement de considération. On se déshabituaît peu à peu de l'appeler le Zouave, et c'était souvent maintenant, dans les corridors, des « Gustave » à n'en plus finir. Même, un jour, il avait failli étouffer dans son faux-col trop serré, en entendant un petit vieux, nouvel arrivé à la comptabilité, lui dire comme cela, tout naturellement, « Monsieur Gustave ».

Au printemps, nouveau changement à vue. Les travaux ayant repris un peu partout dans les rues, le Zouave revint à la Voirie. Mais juste ciel ! qu'on était loin, cette fois, de la piteuse casquette d'antan. De gros drap bleu, avec une solide visière plantée bien droit, et un galon d'or lui courant tout autour, elle avait l'air, cette casquette, de dire aux passants : « Eh ! bien, oui, quoi, quand vous aurez fini de me regarder. J'appartiens à M. Gustave, chef d'équipe, un maître homme qui ira loin, ça je vous le dis, et vous n'êtes pas au bout de vos surprises. »

Chef d'équipe, en effet, rien que ça. Par les rues éventrées, et tandis que les autres suaient et peinaient dans les tranchées, l'ancien Zouave, lui,

marchait à petits pas, guignant de l'œil ce qui se passait, gourmandant, commandant, et de temps à autre s'arrêtant pour noter, d'un air important, avec un bout de crayon, force chiffres sur un calepin. Il avait coupé ses moustaches, vraiment trop pleurardes, et maintenant rasé de frais il vous prenait un petit air bureaucratique qui commençait à imposer.

À quelque temps de là, il jeta son premier coup de filet. Ayant eu vent d'un projet, mijotant parmi quelques initiés, pour mettre la main sur des terrains visés par l'expropriation, il prit les devants, réussit à se procurer quelques fonds, et, le temps de le dire, l'affaire était pour lui dans le sac. Il y eut bien quelques hurlements, et même parla-t-on de mettre le Zouave à la porte. Mais l'homme avait de la gueule. On le savait, et maintenant qu'il montrait de quel bois il était fait, on commençait à le craindre. Tout rentra bientôt dans l'ordre. Le Zouave devenait rapidement un personnage.

Les achats d'immeubles se succédèrent, achats suivis presque aussitôt de ventes à gros bénéfices.

À Saint-Louis, à Villerai, à Maisonneuve, au Bout-de-l'Île, partout où il pouvait y avoir quelque chose à tenter, on était sûr de voir arriver le Zouave, que les gens, maintenant, saluaient bas, en l'appelant Monsieur Rousset gros comme le bras. Et toujours la pelote s'arrondissait.

Une année se passa ainsi, dans une ascension prestigieuse qui tenait de la montée d'un météore. L'année suivante, le Zouave inaugurait en grande pompe sa somptueuse résidence d'Outremont, et faisait courir à Blue Bonnet. Tout s'aplanissait devant lui comme à miracle, et un matin de l'hiver suivant on trouva tout naturel d'apprendre qu'il était entré au Conseil de Ville, ayant remporté haut la main son siège d'échevin à une majorité écrasante.

Et la montée se poursuivait toujours. Une seule « traverse » sérieuse, en tout cela. Sophronie, incapable de s'enfler davantage à la mesure de toutes ces grandeurs, éclata net, un beau jour, d'un coup de sang. Le Zouave la pleura sincèrement. C'était au fond une excellente pâte de femme, et depuis qu'il avait su

la mater elle lui avait fait un intérieur fort convenable. Aussi, lui fit-il de belles funérailles : les grandes orgues à Notre-Dame entièrement tendu de noir, le *De Profundis* chanté par la troupe de l'Opéra, le Conseil de Ville au complet, maire en tête. Tout le tremblement, enfin. Ce pieux devoir une fois rempli, il se remit à sa montée.

L'année d'avant, il n'était encore qu'un personnage. Maintenant, c'était une puissance.

Rousset fut fidèle au rendez-vous que lui avait donné Moitrier, à l'hôtel Corona, pour régler les détails de la grande entreprise de travaux de pavage à laquelle la ville avait donné son adhésion.

Trois compagnies restaient seules en présence, de toutes celles qui, au début, avaient soumissionné pour ces travaux : la Levelite, la Graditum et la Broadline, ainsi nommées d'après les systèmes de pavage qu'elles étaient censées représenter. En réalité, ces trois compagnies n'étaient là que pour la galerie et n'en formaient

qu'une seule, habilement machinée et agencée par Moitrier.

Dès les premières bouffées de leurs gros cigares, l'entretien s'engagea vif et serré.

– Ce qu'il vous faut, c'est du Levelite, commença Moitrier. Le nom sonne bien, et avec ça on peut marcher.

Il fit rouler son cigare entre ses dents, puis tout aussitôt, en homme qui sait où il va et n'a pas de temps à perdre, il se contenta de laisser tomber ce seul mot :

– Combien ?

– Il nous faudra un bon « rake-off », fit Rousset. Vous savez, nous avons tous les journaux à dos, de ce temps-ci. Nous allons enlever le morceau, mais ça va être dur. Qui sait si, une autre année, nous aurions la même chance. Alors autant en profiter, n'est-ce pas ?

– Naturellement, répondit Moitrier, vous savez jusqu'où vous pouvez tendre la corde. Comme point de départ, je dois vous dire que la Levelite exige 35¢ pour chaque pied carré de pavage, à

part les dépenses.

Rousset était resté songeur. Enfin, il se décida :

– Vous voulez 35¢ par pied carré. Eh bien, disons aussi 35¢ pour nous.

Moitrier eut entre les lèvres un petit sifflement.

– Vous comptez faire passer ça ? C'est raide, vous savez, 70¢ par pied carré. Mille massacres ! mais vous oubliez donc que la Reliable a déjà soumissionné pour 50¢ en tout et partout. Jamais ils n'avalent ça.

– Allez toujours, fit Rousset, ils avalent tout ce que je voudrai.

Moitrier avait tiré son carnet, et, crayon en main, il posait des chiffres.

– Et avec ça ? demanda-t-il d'un air gouailleur.

– Avec ça, riposta Rousset, mettez cent cinquante piastres par semaine pour moi, tant que les travaux dureront. Puis cent autres piastres pour Pruneau. Vous savez bien, le gros Pruneau,

qui est toujours à aboyer après moi. Ça le bouchera pour un temps. Puis...

Moitrier s'était levé, et écarquillant les yeux :

– Comment, il y en a encore !

Rousset continua très calme :

– Puis encore soixante-quinze par semaine pour Mitchell.

– Qui ça, Mitchell ?

– Mitchell, le chef de la « gang » qui nous fait la guerre au Conseil. Vous comprenez, il sera maintenant tout miel et sucre.

De rire, Moitrier en avala presque son cigare. Puis, reprenant ses chiffres :

– Enfin, voyons à combien ça se monte.

– Attendez, je n'ai pas fini.

– Ah ! ça, éclata Moitrier, vous faut-il aussi la lune ?

– Mettez encore soixante-quinze par semaine pour l'imprévu. Puis encore cinquante par semaine pour Riley, Dennison et Vigean. C'est à peu près tout. S'il y en a d'autres, ils se

partageront les miettes, et de la sorte chacun aura son petit argent de poche.

À la fois abasourdi et écrasé, Moitrier continuait à poser des chiffres.

– Savez-vous ce que tout cela représente au pied carré ? Non, mais, le savez-vous ? Eh bien. c'est tout près de 95¢.

Il arpenta la chambre, la face congestionnée, étranglant dans sa cravate.

– Non, voyons, vous êtes fou. Jamais ça ne passera. La Levelite, je sais, ça sonne bien. Mais enfin ça ne ronfle pas encore assez, et Montréal n'est pas peuplé que d'imbéciles.

– S'il n'y a que ça qui vous tracasse, fit Rousset, lâchez donc votre Levelite. J'ai trouvé mieux. Appelez cela l'Asphaltulitique. Je les connais, ça va les assommer net, et, le temps de le dire, le tour sera joué.

Ce soir-là, Rousset, se rendant à Outremont dans son automobile, eut au dernier tournant de la montagne, vers la grande ville baignée des feux du couchant, un geste qui voulait dire :

– Et maintenant, à nous deux, ma belle !

Au même instant, Moitrier, dépliant sa serviette et attaquant son potage, disait à sa femme, tout en reluquant sa fille Louisa du coin de l’œil :

– J’ai rencontré, aujourd’hui, ce M. Rousset dont on parle tant. C’est un homme vraiment remarquable.

Par un joli ciel d’automne, et sur une mer aux transparences moirées, un yacht de haute plaisance, ayant à son bord Rousset et sa jeune femme, file à grande allure à l’entrée du Golfe, en route pour Anticosti.

Quand on apprit que Rousset, son deuil expiré, avait épousé Louisa Moitrier, la chose ne surprit personne, tant ce diable d’homme avait fini par habituer à tout. Du reste, il y avait belle lurette que le Zouave n’était plus, disparu à tout jamais sous les avatars successifs qui, de l’ancien balayeur de la Place d’Armes, avaient fait le parfait gentleman en complet de flanelle blanche,

humant ce matin-là le vent du large sur son bateau, tout en attendant que sa femme montât le rejoindre pour le déjeuner.

Les yeux fixés sur la Gaspésie, dont les côtes semblaient de plus en plus à l'horizon, Rousset, à la physionomie si ouverte d'habitude, avait en ce moment au front un pli vertical dénotant chez lui une très vive contrariété.

C'est qu'il repassait alors en mémoire une scène très pénible qu'il avait eue la veille avec sa femme, scène où avaient été échangées de ces paroles blessantes dont la cuisson ne s'oublie pas facilement. Déjà, avant cela, quelques heurts s'étaient produits, heurts où chaque fois se creusait davantage le fossé séparant les deux époux. Mais jamais encore, autant que la veille, l'abîme ne s'en était aussi nettement accusé. Visiblement, la jeune femme, froissée au plus profond de sa nature sensitive des défaillances et petitessees que Rousset lui-même sentait tenir de son humble origine, allait se détacher de plus en plus de lui, et ce serait alors la fin de tous les grands projets qu'il avait échafaudés sur cette

union.

Mais alors comment avait-il pu jamais se faire agréer d'elle ? Il savait qu'aucune pression n'avait été exercée sur sa volonté ; et d'autre part, par sa famille, elle pouvait prétendre aux plus hauts partis. Alors, quoi ? Était-ce donc, comme il en eut déjà l'intuition, qu'il se dégageait de son être fruste et rude, de ses lourdes mâchoires carrées et de ses yeux gris aux reflets métalliques, une force invincible qui n'agissait pas seulement sur les hommes, et où une nature fine et distinguée comme Louisa pouvait aussi s'être laissé prendre ? Eh mais, alors, rien n'était désespéré. Subitement, la vision lui était revenue de Sophronie, écrasée et subjuguée, un certain soir, sous la toute puissance de son courroux ; et sans avoir jamais lu *La Mégère apprivoisée* de Shakespeare, un vague instinct l'avertissait qu'il est bon quelquefois que les femmes sachent qu'il existe encore des Petrucchio. À tout hasard, pourquoi n'essaierait-il pas, une fois pour toutes, de bien faire comprendre à la fille de Moitrier que le mari qu'elle s'était choisi n'était pas de ces hommes qui se laissent conduire par le bout du

nez.

Son parti une fois pris, ses traits se détendirent, et, serrant les poings, il regarda venir sa femme. C'était le moment ou jamais, d'avoir avec elle l'explication qu'il voulait brusquer. Justement, le capitaine et le second étaient alors très intentionnés à passer à travers une flottille de barques de pêche, et personne ne viendrait les déranger.

Ce fut elle qui, pourtant, ouvrit les hostilités. Rousset, étendu dans un fauteuil d'osier, venait d'enlever sa casquette de yachtman, et paraissait très occupé à en polir la visière du revers de sa manche. Ce que voyant, elle lui dit :

– Il me semble que vous pourriez tout de même – après six mois de vie en commun, ils ne se tutoyaient pas encore – lâcher votre casquette et me souhaiter le bonjour.

– Ah ! mille excuses, fit Rousset. Mais c'est plus fort que moi, je ne puis pas voir une casquette sans me rappeler celle que j'avais, du temps que j'étais zouave et qui était loin, cristi ! de payer de mine comme celle-ci. Non, mais en

ai-je fait, tout de même, du chemin, depuis ce temps-là ?

– Du temps que vous étiez zouave, dites-vous ? Tiens, c’est drôle.

Il eut un petit rire, et, la surveillant du coin de l’œil, pour juger de l’effet, il répondit :

– Zouave, oui, zouave-balayeur.

Cette fois, elle se sentit étreinte par quelque chose de menaçant.

– Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle d’une voix blanche.

Alors, lui, brûlant ses vaisseaux, riposta :

– Vous rappelez-vous, ma chère, un certain matin où vos chevaux avaient si bien éclopé un pauvre diable de balayeur, sur la Place d’Armes ?

Et comme les yeux de Louisa, agrandis d’une surprise tragique, se faisaient peu à peu fulgurants d’indignation, Rousset acheva d’enfoncer le trait.

– Ce balayeur, c’était moi, dit-il.

Elle s’était dressée, aspirant fortement l’air, et

comme Rousset, un peu effrayé maintenant de l'altération de ses traits, faisait mine de s'avancer :

– Ne me touchez pas, s'écria-t-elle, ou je me jette à la mer. Non, mais vous ne voyez donc pas que vos mains, vos hideuses mains, me font horreur.

– Vous m'écoutez d'abord, et ensuite vous vous jetterez à l'eau si vous voulez. Si j'ai commencé par balayer les rues, il n'y a pas de honte à ça. Il me semble que j'ai assez monté depuis ce temps-là. D'ailleurs vous n'avez pas besoin de tant faire la resucée, car votre père lui-même a déjà été embouteilleur de bière chez Molson.

Louisa s'était rassise, et tenait sa figure enfouie dans ses mains. Après un instant de silence, Rousset continua :

– Je n'ai jamais couru après vous, et cela vous le savez bien. C'est votre père qui m'a forcé la main, parce qu'il a pensé que je pourrais lui être utile. J'ai bien vu ce qui se passait, et je ne suis pas si bête que j'en ai l'air. Moi, de mon côté, ça

se trouvait comme ça que j'avais aussi besoin de vous, et comme je ne vous déplaisais pas ça s'est fait tout seul. Alors, pourquoi pas rester bons amis ? Vous savez ce que je vauX, et je n'ai pas fini. Faites donc la bonne fille, et donnez moi la main. D'ailleurs, ça ne vous avancera à rien de me pousser à bout, car je suis le maître.

Le steward montait annoncer le déjeuner. Revenant sur la dureté de ses dernières paroles, Rousset ajouta :

– Allons, venez, et que tout cela finisse. Je me sens une faim de loup.

Elle se leva, hésita encore un instant, puis prenant brusquement le bras de son mari, elle lui dit, toute radoucie :

– Oublions tout cela. J'avais perdu la tête. Je ferai ce que vous voudrez.

Le Zouave a tenu parole. Sa montée continue toujours. Le Conseil législatif le guette, mais d'autre part il pourrait bien aussi faire son entrée au Sénat à la prochaine vacance. Après cela, mon

Dieu ! il est bien possible que nous ne soyons pas encore au bout de nos étonnements.

Victor et Marie

ou

Le roman d'un enfant

I

C'était par une triste et froide après-midi du mois de décembre. Sur la Seine, un brouillard opaque, que rayaient confusément les longues lignes des ponts, flottait d'une rive à l'autre. Un ciel gris et terne, suintant l'humidité, planait sur toute la ville.

Je venais d'entrer à l'église Notre-Dame. La vieille cathédrale sommeillait, impassible dans la brume où se perdaient ses tours noires et trapues. À l'intérieur, une demi-obscurité oppressive que trouaient çà et là, dans l'enfoncement des chapelles, les points lumineux de quelques cierges. La vaste basilique était presque déserte.

À peine quelques fidèles, quelques religieux agenouillés, courbés sous le poids de la prière ; puis quelques visiteurs, quelques curieux glissant sur les dalles avec un assourdissement de pas, sous les voûtes sonores, dans la pénombre recueillie qu'égayaient parfois les traînées lumineuses et colorées des verrières. De temps à autre, les lourdes portes, aux gonds rouillés par l'humidité, grinçaient lugubrement en s'entrouvrant.

Il y avait déjà longtemps que j'errais dans la nef quand il me sembla entendre quelque chose comme une lamentation étouffée. Je m'avançai. Un bruit de sanglots comprimés avec peine, paraissant venir de l'une des chapelles latérales, me fit accélérer mes pas de ce côté. Jamais je n'oublierai ce qui s'offrit alors à ma vue.

Debout devant un petit autel élevé à la Vierge, dans l'un des angles d'une chapelle, un vieux prêtre, les mains tendues au-dessus d'un cercueil d'enfant, récitait les prières des morts. La lumière blafarde des cierges courait en tremblotant sur sa belle figure, d'une blancheur de cire, émaciée par

l'ascétisme et la méditation. Sur toute cette belle tête, encadrée d'une longue chevelure blanche, les yeux seuls vivaient, brillant d'une lueur étrange semblant invoquer, dans leur muette éloquence, la pitié et la miséricorde du Très-Haut pour cette petite dépouille de jeune fille renfermée dans le cercueil. Et puis, au pied de ce cercueil, anéanti dans sa douleur, courbé sur les dalles, les mains entrelacées et crispées par le désespoir, un jeune enfant de douze à treize ans, à la figure hâve et défaite, aux vêtements en lambeaux, aux souliers éculés. Quelques spectateurs, dans les yeux desquels l'on voyait briller des larmes de compassion et de pitié, se tenaient respectueusement à l'écart. Tout cela formait un ensemble digne d'un tableau de Ribeira.

II

La vue de cette scène tout intime, si poignante dans sa triste réalité, la douleur de l'enfant, la psalmodie funèbre du prêtre, tout cela m'avait

arrêté et je ne pouvais dessaisir mes yeux de ce douloureux spectacle.

Certaines paroles prononcées autour de moi, jointes aux détails dont je m'informai, m'apprirent ce qui va suivre.

Ce pauvre enfant, dont la poitrine tressautait convulsivement sous les sanglots qui l'oppressaient, menait une existence précaire en vendant des journaux sur les boulevards. La petite fille qu'il accompagnait à sa dernière demeure était sa compagne d'enfance, son bien, sa vie. Tous deux orphelins et jetés dès leur bas âge, comme tant d'autres petits infortunés, sur le pavé de Paris, ils avaient réuni, concentré leurs efforts, attirés qu'ils étaient l'un vers l'autre par une attraction qu'ils ne faisaient que s'expliquer quand la mort était venue les séparer.

Requiescat in pace, dit le prêtre, et quelques gouttes de l'eau sacrée, comme une rosée de bénédiction, vinrent tomber sur la bière de la jeune fille, où avait été déposé un gros bouquet d'immortelles.

Elle s'appelait Marie. Il s'appelait Victor. Je

me les figurais tous deux comme ils devaient être quelques mois auparavant, s'appuyant l'un sur l'autre, heureux et confiants dans l'avenir. Tous deux, libres et joyeux comme des oiseaux de printemps, puisant dans leur affection la force nécessaire pour surmonter les difficultés de la vie. Ils avaient fait des économies. Il y avait toujours du surplus pour entretenir des fleurs sur l'unique croisée de la chambre de Marie. Elle aimait tant les fleurs !

III

Puis un jour, jour de deuil et d'alarmes, la maladie s'était abattue sur eux. Ce jour-là la petite Marie s'était mise au lit pour ne plus se relever.

– Ce ne sera rien, avait-elle dit à son compagnon, toute une adorable câlinerie dans la voix.

Mais ses traits s'altérèrent de plus en plus. Ses grands yeux si vifs perdirent peu à peu leur éclat ;

ses traits, macérés par la souffrance, leur grâce juvénile. Ce petit corps devint d'une blancheur diaphane. Seuls, ses longs cheveux blonds et bouclés, au milieu desquels sa jolie tête rayonnait autrefois avec une coquetterie si mutine, l'entouraient comme d'une auréole et formaient autour d'elle comme un nuage d'or. Elle était devenue prête pour la mort.

Requiescat in pace, ajouta pour une dernière fois le vieux prêtre, enveloppé de la fumée de l'encens, laquelle, montant lentement vers la voûte, faisait vaciller faiblement la flamme des cierges.

Puis l'on s'achemina vers la sortie. Au dehors, sur la rue, dans le jour qui baissait, la vie, l'activité faisaient rage de toutes parts. Sur tout le parcours on pouvait voir cependant les passants se découvrir avec respect devant un pauvre corbillard suivi d'un enfant en pleurs et tenant, étroitement serré dans ses mains, un bouquet d'immortelles.

Le village et la ville

*Où l'on voit que la victoire n'appartient pas
toujours à qui l'on croit.*

Les ingénieurs, chargés du tracé d'un nouveau chemin de fer électrique, poussé en pleine campagne jusqu'à une trentaine de milles de Montréal, firent un jour rapport qu'il allait falloir coûte que coûte passer par le beau milieu de la propriété Tramond, en plein entre la maison et l'une des dépendances. Il y aurait sans doute gros à débattre, car tout cela, ajoutaient-ils, appartenait à une femme, restée seule à la mort de ses proches, et qui régissait elle-même ses biens.

Autres informations prises, il se trouva que cette femme était une certaine demoiselle Jeannette Tramond, tenue en grande estime et affection par tous les gens du pays d'alentour.

Le président de la compagnie du chemin de fer projeté, un gros courtaud apoplectique, nommé Rutebeuf, se contenta de dire : « Eh bien ! quoi, on lui achètera sa maison et ses granges, à cette femme, et tout sera dit. »

Il fit offrir du tout un prix raisonnable, qui, joint au droit de passage, allait permettre à la propriétaire de reconstruire à neuf, un peu plus loin, en lui laissant un joli bénéfice. Mais, à sa grande surprise, ces propositions furent repoussées. Un peu décontenancé, il écrivit à la demoiselle Tramond que, sans doute, elle réfléchirait et n'aurait garde de persister à refuser une offre aussi avantageuse. Rien n'y fit, et la demoiselle Tramond opposa derechef un « non » bien catégorique. Elle était bien, disait-elle, où elle était. Son père et sa mère avaient passé leur vie dans cette maison, et y étaient morts tous deux. À son tour, elle ne voulait pas en bouger, et refusait absolument de vendre.

Quand Rutebeuf apprit cela, il s'écria : « Ah ça, cette vieille toquée s'imagine-t-elle, par hasard, que nous allons, pour sa misérable

bicoque, lui offrir de lui acheter toute sa terre ? Nom d'un chien, ce serait un peu fort. »

À quelques jours de là, et après s'être concerté avec les directeurs, il dut opter cependant pour cette dernière alternative. Car enfin, n'est-ce pas ? il ne fallait pas qu'on put dire que la compagnie voulait causer de la misère à une pauvre femme privée de protecteurs. Mais c'était raide, par exemple. Pensez donc, au moins deux cents arpents de terre à acheter pour un simple emplacement de voie.

Sûr de lui, cette fois, Rutebeuf offrit donc d'acheter toute la terre à un prix qu'il n'en doutait pas, allait certainement venir à bout de cette malencontreuse opposition.

En cette seconde occurrence, la réponse arriva, aussi tranchante qu'un ultimatum. La propriétaire de la ferme Tramond, plus que jamais, s'en tenait à son dire. Elle ne voulait pas vendre, et priaït qu'on la laissât en paix.

On peut s'imaginer la rage de Rutebeuf, au reçu de pareille semonce. Un moment même on crut, aux bureaux de la compagnie, qu'il allait en

crever d'un coup de sang.

– Tonnerre et massacre, ne cessait-il de crier à tous les échos de la rue Saint-Jacques, que me veut donc cette satanée pécore ?

Il fallait pourtant en finir et triompher coûte que coûte de cette opposition, car il était impossible d'admettre qu'une grande entreprise comme ce chemin de fer et qui allait rapporter gros d'argent, pût être ainsi réduite à rien par la seule faute d'une misérable vieille femme de rien du tout qui s'entêtait dans son parti pris. Ah c'était ainsi, eh bien ! on verrait. Une bonne expropriation, dans toutes les règles et procédures de la basoche, et rirait bien qui rirait le dernier.

Rutebeuf devait en rester, toutefois, sur ces menaces. Au premier mot d'expropriation, la banque, qui avait charge d'écouler dans la région les actions de la compagnie, annonça qu'elle ne répondrait plus de rien si on instituait des poursuites. Déjà, disait-on, des rumeurs commençaient à circuler, parmi les cultivateurs, que la compagnie cherchait à terroriser la propriétaire de la ferme Tramond. La vente des

actions, ajoutait-on, se ressentait de toutes ces difficultés, à tel point qu'il y avait maintenant tendance à la baisse. Il fallait user de diplomatie, ou bien, sans cela, gare à la dégringolade.

– Qu'on aille me quérir Noireterre, ordonna Rutebeuf.

Servagean, baron de Noireterre, la moustache astiquée à neuf, et plus onctueux et insinuant que jamais, se présenta donc un beau matin à la ferme Tramond, après avoir reçu carte blanche de la compagnie quant aux meilleurs moyens à prendre pour triompher de la vieille demoiselle.

Tous ceux, et ils sont légion, qui connaissent Noireterre, savent qu'il est la persuasion même. Baron authentique de ce nom, et fixé depuis une quinzaine d'années à Montréal, où l'avaient amené des revers de fortune, il s'était fait en peu de temps, grâce à ses manières du plus pur Louis XV, une réputation de courtier idéal d'assurances, et, à ses moments perdus, de conciliateur et d'ajusteur de différends. Quarante ans, mais n'en avouant que trente, portant beau

de toute sa personne, toujours irréprochablement mis, le regard vif et clair derrière l'éternel binocle, et un air affable de grand seigneur qui lui gagnait toutes les sympathies. Détail caractéristique : évoquait, par le relief de sa figure, une ressemblance assez frappante avec M. Delcassé, ex-premier ministre de France, ressemblance que des amis complaisants lui ressassaient sans cesse, et dont il se montrait très fier. Autre détail, qui a aussi son prix : avait fait, dès le début de la Grande Guerre, bravement son devoir en France, et avait reçu en janvier 1915 une balle à l'épaule qui l'avait cloué à l'hôpital durant trois mois et lui avait valu son congé définitif. Sitôt libéré, il était revenu par le premier paquebot à sa bonne ville de Montréal, la seule ville d'Amérique, se plaisait-il à dire, où tout Français bien né doit ambitionner de demeurer.

Deux jours après son départ, Rutebeuf reçut de lui une dépêche qui eut le don d'accroître ses perplexités et qui se lisait à peu près comme suit :

Vieille pécore est une jeune fille. Nécessaire

redoubler de diplomatie.

Dès son retour, il donna les détails complémentaires. Non seulement Jeannette Tramond était une jeune fille, mais c'était même une fort jolie personne, à tel point qu'il s'était souvent dit, en revenant de là-bas, et tout en grillant force cigarettes : « Corbleu ! le friand morceau de roi que voilà. » Au jugé, entre vingt-quatre à vingt-six ans, et déjà s'entendant à merveille à tirer le meilleur parti possible de sa terre. En somme, une petite nature très intéressante, et qu'il ne serait pas aisé de rouler. Ah oui, la diplomatie allait avoir là un beau rôle.

Voilà qui compliquait diantrement la situation. Sur la foi des apparences, Rutebeuf s'était imaginé que la lutte s'engageait avec une femme d'âge plutôt mûr, ce qui était déjà une assez lourde tâche. Mais maintenant, ce n'était plus cela du tout, et Noireterre, qui devait s'y connaître, parlait d'une fort jolie jeune fille, qui paraissait de taille à vouloir se mesurer avec lui. Comment, diable, allait-on faire pour sortir de

cette impasse ?

Son indécision, cependant, dura peu. Posant soudain ses deux mains sur les épaules de Noireterre, il lui dit en clignant de l'œil :

– À votre place, voici ce que je ferais. On vous a bien accueilli, dites-vous, à votre première visite. Pourquoi donc alors, ne lui feriez vous pas un brin de cour, à cette « perle » du village ? Toutes les jolies filles sont sensibles à ces sortes d'attentions, et les filles de la campagne peut-être encore plus que les autres.

Le conseil avait du bon, et à sa seconde visite Noireterre redoubla de prévenances. Les manières, toujours polies mais un peu tendues de la jeune fille se relâchèrent peu à peu, et sans se départir de sa méfiance elle témoigna une réelle bienveillance à son visiteur. Ce que voyant, celui-ci s'engagea plus à fond.

– L'offre de la compagnie est très généreuse, fit-il observer, et c'est certainement bien plus qu'un acheteur vous offrira jamais pour votre

propriété.

– C’est ce qu’on me dit, répondit-elle tranquillement.

– Vous vous êtes donc renseignée ?

– Mais oui. Je me renseigne toujours, avant de rien entreprendre. C’est une habitude que j’ai prise.

Noireterre écarquilla un peu les yeux, de l’air de se dire : « Tiens, tiens, cette petite bonne femme n’est pas de celles qu’on rencontre à tous les coins de rues. »

S’éclaircissant un peu la voix, il reprit :

– Et à quelle conclusion en êtes-vous arrivée ? osa-t-il demander, sans trop avoir l’air de toucher au vif de la chose.

– C’est bien simple, répondit-elle. Tout bien considéré, je préfère garder ma terre. Je n’aurais pas le cœur à plus rien entreprendre, une fois la maison de famille jetée à bas, et je sens qu’il me faudrait plutôt alors m’expatrier fort loin.

Elle allait sûrement y aller de sa petite larme, mais Noireterre ne lui en laissa pas le temps.

– Alors, comme cela, aucune proposition que nous pourrions vous faire ne saurait vous être agréable ?

– J’ai bien peur que non, fit-elle en souriant.

Ce n’était pas très encourageant. Cependant, Noireterre ne se tint pas pour battu. Tout au plus, pensa-t-il, fallait-il s’y prendre autrement. À sa troisième visite, il avait arrêté un nouveau plan de campagne qui était, tout en ayant l’œil à toutes les chances possibles de réussite, de laisser croire à la jeune fille que l’achat de sa terre était maintenant relégué au second plan, et que le plaisir qu’il ressentait à être en sa compagnie le compensait amplement pour sa déconvenue diplomatique. Et le plus drôle c’est qu’il n’était pas trop loin de penser que telle était bien en effet la situation, et que pour peu que ses tête-à-tête avec cette « perle » dussent se continuer, il finirait par en oublier l’objet principal de sa mission.

Quoi qu’il en soit, cette mission ne devait pas tarder à lui être rappelée par la jeune fille elle-même, une après-midi de la semaine suivante

qu'ils s'en revenaient tous deux à la maison, après une promenade à travers champs. L'été touchait à sa fin, et dans la splendeur du beau jour d'août moissons et vergers disaient la richesse inépuisable de la vieille terre familiale. Ils s'étaient un instant accoudés à une barrière avant d'entrer, et alors elle lui dit :

– On commence à répéter un peu partout que je suis un obstacle au progrès, et je n'aime pas cela. Croyez-vous que ce soit vrai ?

– Puisque vous le demandez, je suis forcé d'avouer qu'en effet il y a une part de vérité là-dedans. Dans tous les cas, vous êtes présentement en train de coûter beaucoup d'argent à la compagnie.

– Tant que cela ?

– Mais oui, répondit-il en riant. Songez donc, nos actions se vendaient comme du pain bénit, quand subitement on apprit que la compagnie était en difficultés quelque part pour son droit de passage. Il n'en fallut pas plus pour jeter du désarroi, à tel point que nos actions sont maintenant en baisse. La semaine dernière, à une

assemblée d'actionnaires tenue au chef-lieu du comté, la discussion a été très orageuse et on a même parlé de liquidation.

– Suis-je blâmable pour cela ?

– Mais..., un peu, voyons.

– Voilà qui est curieux, par exemple.

Elle resta un instant songeuse, les yeux perdus dans le vague. Puis, continuant, et sans regarder Noireterre en face :

– Oui, c'est curieux. Ainsi donc, tout simplement parce que je ne veux pas bouger de chez moi, il y a beaucoup de gens qui perdent de l'argent.

– Vous devez vous rendre compte, pourtant, que votre opposition arrête toute notre affaire.

– Et si je consentais à la vente, cela redonnerait-il leur argent à ceux qui l'ont perdu !

– Le temps de le dire, oui, et nos actions rebondiraient au-dessus du pair.

– En vérité, c'est une grosse responsabilité pour une pauvre fille comme moi, et je n'avais

jamais songé à cela.

À la suite de cette entrevue, Noireterre se crut tellement sûr du succès que, sans attendre d'être de retour à Montréal, il envoya une longue dépêche à Rutebeuf pour lui annoncer que l'affaire était dans le sac.

Ah certes, oui, ce jour-là, il était loin de prévoir le coup du sort dont il était menacé, et qui lui tomba inopinément sur la tête au surlendemain de ce qui précède. Qu'on imagine, en effet, quelle dut être sa consternation quand la jeune fille lui marqua résolument ce qui suit, en le regardant cette fois bien en face :

– Je ne vendrai à aucun prix. C'est décidé. Et je ne reviendrai plus là-dessus.

– Mais, mon Dieu, fit Noireterre abasourdi, vous me paraissiez l'autre jour si conciliante, si accommodante.

– Eh ! bien, j'ai changé d'idée, voilà tout. Je n'ai jamais conseillé à personne d'acheter des actions de votre compagnie, et je n'ai jamais donné à personne le droit de penser que je vous

laisserais traverser en paix ma propriété. Comment donc peut-on venir me blâmer de vouloir rester tranquillement chez moi, et pourquoi irais-je m'exposer à tous ces dérangements pour faire plaisir à votre M. Rutebeuf et à une foule d'autres gens qui ne m'intéressent pas du tout ? Les tribunaux vous donneront peut-être raison, mais je m'opposerai jusqu'au bout à vos demandes.

Les tribunaux, il n'allait plus manquer que cela, maintenant. Le soir de ce même jour, Noireterre était à faire ses préparatifs pour le Lac Masson, où il espérait qu'une petite villégiature le remettrait en bonne forme, quand l'appel du téléphone résonna, impérieux. C'était Rutebeuf qui le sommait de nouveau d'agir, et dans quels termes, grands Dieux. « Épousez-la donc, cette jeune fille », ne cessait-il de rugir, « et que tout ça finisse. »

Épouser. Évidemment, c'était là une solution, et qui n'avait, en somme, rien que de très agréable, étant donnée la jeune personne qu'elle concernait. Il commençait, du reste, à se faire

vieux, et la vie de célibataire n'allait pas tarder à lui peser. Oui, sans doute, mais enfin, le mariage, ah bougre !... grave affaire. Et tout à coup, il prit héroïquement sa résolution.

– Nom d'un pétard ! C'est juré, je l'épouse.

Le lendemain, dès le saut du lit, et laissant en plan ses préparatifs de villégiature, il était de retour là-bas.

La jeune fille l'accueillit avec un plaisir sincère, s'appliquant, à ce qu'il lui semblait, à lui faire oublier tout ce que ses paroles de la veille avaient pu comporter de contrariant.

– Je vous en prie, ne parlez pas de cela, ne cessait de dire Noireterre. Causons plutôt de choses plus agréables.

– Mais est-ce que ma décision ne vous met pas en mauvaise grâce avec votre compagnie ? Vous avez été si prévenant pour moi. Si vous saviez quelle reconnaissance je vous garde.

– Je vous en sais un gré infini, car cela me rendra plus facile ce qu'il me reste à vous dire.

Tout aussitôt, et devant les regards de la jeune

filles, qui se faisaient inquisiteurs et cherchaient à démêler le sens de ses paroles, il ajouta de sa voix la plus mielleuse :

– Voyons, ne m’aidez-vous point un tout petit peu ?

Les paupières de Mlle Tramond battaient un rappel précipité. Cependant, ce fut avec assez de calme qu’elle reprit :

– J’ai pensé bien souvent, depuis quelques jours, à certaines choses.

– Et peut-être y avez-vous pris un réel plaisir ?

– Mais oui, pourquoi vous le cacherai-je ?

Quelle candeur ! pensait Noireterre. Ah certes, non, celle-là n’était pas une de ces créatures sophistiquées des villes qui excellent à dissimuler ce qu’elles ont en tête. Quand celle-là se sentait effleurée par l’aile de l’amour, elle n’était pas femme à cacher le ravissement qui la possédait tout entière. Un flot d’émotions que Noireterre ne se connaissait pas lui gonfla la poitrine, et il allait y donner cours par un remerciement jailli du cœur, quand la jeune fille suspendit ces effusions

menaçantes en lui disant :

– Tenez, revenez demain, voulez-vous. J’aurai de bonnes nouvelles à vous donner.

La moustache dressée en pointes conquérantes, la taille élégante et bien sanglée, le jarret ferme, Noireterre fut exact le lendemain au rendez-vous. Mlle Tramond accourut à sa rencontre avec un joyeux sourire

– Vous avez remporté la victoire, lui annonçait-elle, je me rends.

Quoi, si vite que cela ? pensa Noireterre. Il s’attendait bien, certes, à de l’encouragement, mais non pas une capitulation aussi complète.

Sa première surprise dissipée, il s’avança avec empressement.

– Alors, vous voulez bien, dit-il, en faisant le geste de saisir les mains de la belle Jeannette.

– Mais oui, je suis décidée... à tout vendre.

– À quoi ?

– À tout vendre, c’est-à-dire toute la terre.

Noireterre se sentait la gorge un peu sèche. Il reprit, avalant sa salive :

– Un instant, s’il vous plaît. Laissez-moi me saisir et voir un peu clair. C’est bien à tout cela que vous pensiez hier ?

– Parfaitement.

– Vous parliez d’agréables pensées.

– Eh bien, quoi, ne l’étaient-elles pas ? J’en avais décidément fini avec mes incertitudes, et pour vous je savais que ce serait un tel plaisir.

Tout en restant très abasourdi, Noireterre n’en eut pas moins l’esprit de discerner qu’il lui fallait saisir la balle au bond, et s’excusant pour quelques instants il courut chercher les papiers nécessaires pour consommer la vente. Et tout le temps, il ne cessait de se dire, très intrigué : « Eh mais, voyons, elle n’a pas du tout l’air de s’attendre que je puisse songer à l’épouser. » Il y avait là, pour le beau et fringant Noireterre, une sorte de déconvenue qui frisait la déchéance, et il s’en sentait diminué, comme rapetissé.

Deux heures plus tard il était de retour, avec

l'acte de vente bien en règle. Quoi qu'il fût, il n'était pas encore rassuré, dans la crainte, toujours, de quelque subite volte-face. Mais la jeune fille n'eut aucune hésitation, et ce fut d'une main ferme et décidée qu'elle donna sa signature.

Quand tout fut fini, elle se rapprocha de Noireterre, et prenant son air le plus câlin elle lui demanda :

– Combien pensez-vous que mes parts vont me rapporter ?

– Permettez, je ne comprends pas bien. Vos parts, dites-vous ?

– Mais oui, mes parts dans votre compagnie. Quand vous m'avez dit, l'autre jour, que vos actions étaient en baisse, j'en ai acheté tout ce que j'ai pu, et hier encore j'en ai eu un lot qu'on m'a donné presque pour rien, tellement les gens commençaient à être persuadés que votre chemin ne se ferait pas. Je risquais gros, c'est vrai. Mais vous m'aviez tellement assuré que les parts remonteraient sitôt mon consentement obtenu. Vous savez, vous m'avez rendu là un service précieux, et je ne saurais en vérité vous en être

trop reconnaissante.

Du coup, la surprise avait fait place, chez Noireterre, à la plus vive admiration. Deux choses, surtout, se détachaient dans son esprit en plein relief. Il avait là devant lui la femme la plus habile qu'il eût encore jamais rencontrée, et cette femme possédait maintenant une jolie fortune. La perle des perles, enfin, et qu'il allait certes maintenant enlever haut la main. Il jugea que le moment était arrivé d'employer les grands moyens, et, rapprochant sa chaise, il murmura de sa voix la plus suave, après avoir réussi à s'emparer du bout des doigts de la jeune fille :

– Oh, ma chère Jeannette. Enfin, je puis...

Une vive rougeur était montée au front de Mlle Tramond. Elle se recula, et se dégageant de l'étreinte de Noireterre, elle lui dit précipitamment :

– Non, pas cela... vous savez, mon fiancé serait très fâché.

Un aspic l'aurait mordu à la jambe que Noireterre ne se serait pas levé plus vite. Il

répétait, le visage en sueur, l'œil hagard :

– Votre fiancé ?

– Mais oui. J'ai un fiancé dans l'Ouest qui s'impatiente après moi depuis longtemps. Hier soir, je lui ai télégraphié que j'avais tout vendu, et qu'il pouvait venir me chercher quand il voudrait. Je l'attends dans quelques jours.

On peut croire qu'en revenant à la ville Noireterre dut égrener ce jour-là, en son for intérieur, une jolie kyrielle de jurons, qui tous pouvaient se résumer à ceci : « Morbleu ! moi baron authentique de Noireterre, m'être fait rouler de la sorte par une petite péronnelle de village. N'y a-t-il pas là, vraiment, de quoi aller piquer une bonne tête dans le Saint-Laurent ? »

Du plus loin qu'il l'aperçut, Rutebeuf lui cria :

– Je vous le disais bien, n'est-ce pas ? que vous en viendriez à bout.

Puis, voyant son air dépité, il ajouta :

– Vous me paraissez fatigué. Qu'y a-t-il donc ?

– J’ai besoin d’air et d’espace. Oui, en effet, je suis un peu las. Aussi, vais-je me donner un bon mois de vacances. Et, cette fois, pas de Lac Masson ni de Sainte-Agathe. Dussé-je gagner le Nord jusqu’à l’Abitibi, je veux aller tellement loin que je puisse être sûr d’une villégiature où pas une femme n’a encore songé à se montrer. Oui, j’en ai assez, et je reste vieux garçon. C’est juré.

Juanita

Il se passe bien des choses dans notre bonne ville de Montréal. Mais je doute qu'il soit jamais arrivé une aventure d'un ordre aussi étrange et qui soit aussi complètement en désaccord avec tout ce qu'on pourrait imaginer en notre froid pays anglo-saxon, que celle qui s'est déroulée en ce jour de Noël dont je veux parler, celui même de l'an dernier qui, vous vous rappelez bien, tombait un lundi.

Oui, un lundi ; et ce simple détail, comme vous l'allez voir plus loin, a bien son importance.

Il avait nom Orphir Tabourin, et, toute sa vie, il n'avait jamais su ce que pouvait signifier qu'être son maître, quand ce n'eût été que durant cinq pauvres minutes. Enfant unique, et ayant perdu ses parents en bas âge, il avait été accueilli dans un orphelinat où, sous l'œil maternel mais

sévère des religieuses hospitalières, il avait grandi, façonné, et souvent aussi meurtri par la règle impitoyable de l'asile. La règle, toujours la règle, l'alignement, l'ordre. Jamais une velléité quelconque témoignant que parfois, dans cette cervelle d'enfant, pouvait s'agiter un embryon de volonté. À quoi bon, d'ailleurs, puisque cela même, cette volonté, aurait certes pu passer pour un acte d'insubordination, que visait et punissait le règlement.

À l'âge de quatorze ans, et comme l'enfant manifestait du talent pour la mécanique, on le fit entrer dans un atelier de métallurgie, à Hochelaga. Et la vie se continua, pour lui, à peu près comme à l'orphelinat, avec cette seule différence qu'un contremaître remplaçait la religieuse de jadis et lui dictait ce qu'il avait à faire.

Cependant, les dispositions de l'enfant pour la mécanique ne faisaient que grandir, et l'automobile, surtout, l'intéressait tout particulièrement. L'atelier où il était entré étant souvent requis de faire des réparations à ces

machines, le jeune apprenti y montra un tel savoir-faire que, peu à peu, on prit l'habitude de les lui confier. Enfin, un certain jour, un dispositif très ingénieux qu'il imagina pour régler la vitesse le mit pour de bon en lumière, et, à partir de là, le regard de ses yeux gris, qu'il avait naturellement vifs et enjoués, commença décidément à briller d'une petite flamme qu'on ne leur connaissait pas auparavant, et qui, à la rigueur, pouvait passer pour de la décision. Ce fut aussi à cette époque que son maître, devinant qu'il avait là sous la main un aide qui pouvait lui être précieux, jugea bon de se l'attacher par contrat pour plusieurs années, et commença à lui payer des gages qui pouvaient à peu près lui permettre de vivre.

Le jeune Orphir venait alors d'atteindre ses dix-huit ans. Se remettant à sa tâche avec un renouveau d'ardeur, il put, qui le croirait ? en quatre ans, économiser sur son modique salaire quelque chose comme douze cents dollars, dont il portait toujours avec lui le récépissé de banque bien en règle dans une poche intérieure de son veston.

Il avait vingt-deux ans quand éclata le coup de foudre qui devait décider de toute sa vie.

Voici comment le drame débuta. Tout près de l'atelier, et faisant le coin de la rue, était établi depuis déjà longtemps un fruitier du nom de Vocelli. Ce fruitier, originaire de Sicile, avait une fille, jolie brunette aux yeux de braise et au corps souple et fin, qui, parfois, vendait des fruits au jeune ouvrier, et souvent aussi, en marchande avertie qu'elle était, ne lui ménageait pas ses sourires, car, à la longue, le jeune homme avait fini par devenir une pratique assez sérieuse. Vous devinez le reste, et comme quoi, devant toutes ces grâces alléchantes, le pauvre cœur de l'orphelin, si longtemps pressuré et comme aplati, s'était enfin dégonflé comme à miracle, et puis, du coup, prenait feu comme amadou.

À quelque temps de là, prenant son courage à deux mains, le jeune homme avait osé aller demander, oh ! bien timidement, à Vocelli la main de sa fille. Le Sicilien pensa en crever d'un accès de rage. Comment ! ce marmouset et ce simple ouvrier avait le toupet d'aspirer à devenir

l'époux de sa Juanita. Il faut vous dire que les affaires de Vocelli ayant prospéré, il avait pu acheter près de chez lui tout un pâté de maisons, et que maintenant il était en passe de devenir un gros propriétaire. Or, en Sicile, d'où il venait, les gens de sa sorte ne frayaient pas avec des ouvriers. Sa fille, du reste, était courtisée par un avocat, et un homme qui irait loin. Il montra la porte à l'intrus, en lui intimant l'ordre de ne plus jamais reparaître devant lui.

« De quoi ! de quoi ! » ne cessait de dire notre pauvre amoureux, en reculant vers la porte. « Je suis un honnête ouvrier, bon travailleur, ne prenant pas une goutte de boisson, et j'ai en banque douze cents dollars qui ne doivent rien à personne. »

Juanita, qui écoutait non loin de là, ne put s'empêcher de penser que, tout de même, il était regrettable que Tabourin ne fût pas un avocat, car il était vraiment de jolie prestance, bien pris de sa personne, les membres dégagés, avec un joli soupçon de moustache genre Charlie Chaplin, et maintes fois, en le regardant, de sa fenêtre,

évoluer en automobile, il lui était souventes fois arrivé de souhaiter qu'il voulût bien la prendre un instant à ses côtés, pour un bout de promenade.

Oui, mais quand on est la fiancée d'un avocat ! Ah, boufre ! non, son père avait raison, et elle n'allait pas lâcher pareille aubaine pour devenir la femme d'un simple ouvrier.

Quelques mois se passèrent, durant lesquels Orphir redoubla, si possible, d'assiduité à l'atelier, et poussa l'économie jusqu'à se passer souvent du nécessaire pour voir encore grossir son compte de banque. Selon toute apparence, il ne se souciait plus de sa mésaventure chez le papa Vocelli, et Juanita, pour le cas qu'il paraissait en faire, pourrait maintenant disposer de sa main comme elle le voudrait.

Et c'est ainsi qu'on en arriva à cette avant-veille de Noël dont je veux parler, et qui était un samedi. Ce jour-là, le jeune homme demanda à son patron de lui laisser la liberté de son après-midi, chose qu'il obtint d'autant plus volontiers que c'était peut-être la première fois que pareille

chose lui arrivait.

– Au moins, tu n’as pas envie de me lâcher et de te chercher une autre place, lui demandait son maître, un peu inquiet, après tout, de voir celui qu’il appelait en secret son meilleur ouvrier lui témoigner ainsi ce qui, ô grand miracle, pouvait à la rigueur passer pour un acte de volonté.

– Non, non, ce n’est pas ça, répondit Orphir ; j’ai tout simplement besoin de quelques heures, aujourd’hui, pour un travail particulier que je veux faire.

Il avait dit « je veux » du même ton tranquille qu’il prenait pour dire toutes choses, et à une heure précise il sortait de l’atelier de son même pas bien mesuré et se dirigeait sans se hâter vers le petit restaurant du voisinage où il prenait toujours son frugal repas du midi.

Une demi-heure plus tard, il se dirigeait, toujours sans se hâter, vers la rue Sainte-Catherine est, et bientôt après passait le seuil d’un grand magasin de meubles et faisait choix d’un ameublement complet, dans lequel chaque article dénotait un goût sûr et bien averti.

Évidemment, tout cela était concerté depuis longtemps, et l'acheteur savait déjà d'avance sur quoi il ferait mieux d'arrêter son choix, car en une heure à peine tout était terminé. Des instructions particulières furent données pour ses achats. Il fallait que tout fût rendu sans faute, ce même soir, entre six et sept heures, à une certaine adresse de l'avenue Papineau, où le jeune ouvrier serait là lui-même pour recevoir l'envoi et paierait comptant. Comme preuve de sa bonne foi, il sortit de sa poche un rouleau de billets de banque d'apparence suffisamment respectable, et devant un argument aussi concluant, le marchand promit qu'il serait exact, quand bien même il lui faudrait pour cela, en cette avant-veille de Noël où il ne savait où donner la tête, réquisitionner tout son personnel.

Au sortir du magasin de meubles, ce fut ensuite le tour d'un grand établissement de nouveautés, où aux mêmes conditions de livraison, et en paraissant suivre un programme depuis longtemps mûri et arrêté, le jeune homme acheta quelques jolis vêtements de jeune femme, avec accompagnement de menus articles de

toilette, le tout couronné par un superbe manteau d'Alaska à col de loutre qui était une merveille de souplesse et de douce chaleur. Cela fait, il se fit indiquer le rayon de la vaisselle et de la verrerie, puis, enfin, passant au département des provisions, il se procura tout ce qu'il fallait pour sustenter convenablement un ménage durant un bon mois.

Quatre heures sonnaient comme il mettait la dernière main à tous ces préparatifs. Il se donna encore une heure pour passer chez le coiffeur, et aller prendre chez le tailleur le costume qu'il s'était commandé depuis tantôt une semaine. Tout se passa encore sans encombre, et enfin à 5 heures il prenait le tramway qui le conduisit dans le haut de l'avenue Papineau, à l'adresse qu'il avait donnée pour ses achats, et qui se trouvait être une maison neuve de trois logements, encore inoccupée, de fort jolie apparence.

Cette maison n'avait pas, à l'extérieur, les monstrueux escaliers que l'on sait, et qui gâtent à un tel point la plupart des rues résidentielles de Montréal. On accédait, par un perron, à une

grande porte centrale, et c'est à l'intérieur même que se trouvait l'escalier donnant accès aux deux logements du haut. Avec une toute petite clef, le jeune homme ouvrit cette porte, et traversant un grand palier monta jusqu'au troisième, celui-là même qui devait être l'aboutissement de tous ses efforts de cet après-dîner, car il n'eut pas plutôt tourné le bouton d'une autre porte que toute sa figure d'habitude toujours si tendue et si renfermée, donna soudain tous les indices d'une intense satisfaction, du genre de celle par exemple que tout homme bien ne doit éprouver à se dire qu'il est enfin « chez soi », bien à l'abri des importuns et de tout le tohu-bohu du dehors.

Par tout l'appartement régnait une douce tiédeur, entretenue bien à point de nombreux calorifères, la maison appartenant à la classe de celles dites « chauffées par le propriétaire », et qu'il ne fait pas bon, en nos hivers canadiens, et en attendant les locataires, laisser refroidir un seul instant.

Comme il était sûr de n'être vu, en ce moment,

de personne, le jeune homme se donna la jouissance, chez lui toujours fort rare, de rire silencieusement, et même il crut bon, qui le croirait ? de griller une cigarette avec une désinvolture du tout dernier ton, et que lui aurait certes enviée plus d'un de nos élégants. Ah, certes ! oui ! en ce moment, l'orphelin de ces bonnes sœurs, à la mine confite et résignée, était loin.

Restait cependant encore le plus dur, et à ce brusque rappel de ce qu'il aurait encore à faire pour compléter son œuvre, son rire tomba, sa cigarette s'éteignit, et un gros pli se creusa soudain entre ses deux yeux, tandis que, le front aux vitres, il guettait l'arrivée de ses fournisseurs.

Toute la journée du lendemain, qui était le dimanche, Orphir s'occupa à mettre sa maison en ordre, rangeant ses meubles et sa vaisselle, frottant, époussetant et astiquant un peu partout, et quand le soir tomba, il put se dire qu'il n'avait certes pas perdu son temps. Tout était bien à place et bien à la main, depuis les deux élégants

fauteuils se faisant face dans une encoignure du petit salon jusqu'à la plus modeste casserole de la cuisine. Tout avait été prévu, deviné, tout, absolument tout, et il n'y avait plus, comme on dit, qu'à frotter une allumette pour faire le café ou le thé.

Ces apprêts terminés, le jeune homme prit quelques instants d'un repos bien gagné, ce qui le mena jusque vers les dix heures. Puis il descendit en ville prendre son souper, et enfin, comme il allait être bientôt l'heure de la messe de minuit, et qu'il n'avait jamais encore manqué d'assister à cet office, il entra à Notre-Dame.

Ses dévotions terminées, il se rendit à l'atelier et entra dans le garage, où il était autorisé à pénétrer à toute heure du jour ou de la nuit pour les réquisitions d'urgence d'automobiles. Il alla tout au fond du bâtiment, et tourna le commutateur d'électricité. Une superbe limousine se trouvait là, dont il inspecta minutieusement tous les rouages, s'assurant du plein d'essence et vérifiant les pneus. Puis il entassa à l'intérieur plusieurs épaisses

couvertures, et enfin, éteignant l'électricité, et revenant à l'avant du garage, où le réverbère de la rue jetait tout juste suffisamment de clarté pour pouvoir se diriger, il se livra à une besogne tellement étrange, pour tous ceux qui le connaissaient, que le récit en pourrait certes passer pour invraisemblable. Qui le croirait, en effet ? Il avait sorti de la poche de son paletot, devinez quoi, un revolver, un vrai, et non pas un jouet, tout ce qu'il pouvait y avoir de plus meurtrier, et il introduisait une à une les six cartouches qui en faisaient le plein chargement.

Il regarda sa montre, qui allait bientôt indiquer quatre heures. Il était, sous la pâle lumière du réverbère, devenu presque livide, et de grosses gouttes de sueur, en dépit du froid piquant, lui perlaient au front. Dans la rue, les derniers réveillonneurs étaient depuis longtemps passés, et la solitude s'était faite complète. Avec un haussement résolu des épaules, il revint au fond du garage, ouvrit la portière de la limousine et saisissant le volant, il mit la machine en mouvement vers la rue. L'heure était arrivée.

Il arrêta chez Vocelli, alors qu'il sortit de l'auto, dont il ferma sans bruit la portière derrière lui. De nouveau, il embrassa du regard toute la rue, qui restait obstinément solitaire. Puis posément il monta les deux marches conduisant à la porte du domicile du fruitier, et attenante à celle de la boutique. Pressant légèrement le bouton de la sonnerie électrique à deux reprises, il attendit quelques instants qu'un signe de vie quelconque se manifestât à l'intérieur ; puis, n'entendant rien venir, il sonna de nouveau, cette fois plus longuement. Au bout de quelques minutes, qui lui parurent interminables, il perçut un pas lourd qui descendit l'escalier, et l'instant d'après une voix au timbre un peu anxieux demandait à travers la porte ce qu'on voulait.

– Vous êtes bien le nommé Vocelli ?

– Oui, qu'est-ce qu'on me veut ?

– Un télégramme pour vous, voilà tout.

Tabourin avait étouffé un peu sa voix, pour qu'on ne pût pas le reconnaître, et pour plus de précautions sa tête disparaissait à demi dans le col remonté de son paletot et d'un feutre à larges

bords.

Un verrou grinça, et Vocelli entrebâilla sa porte tout juste pour y passer la main et se saisir de la dépêche. Mais une violente poussée imprimée à la porte par l'arrivant le jeta à trois pas en arrière, et avant qu'il eût pu se mettre sous ses gardes, Tabourin était entré tout à fait, et, revolver en main, il intimait à Vocelli l'ordre de monter chez lui et de lui montrer le chemin, tout en prenant soin de l'assurer qu'il y allait de sa vie.

À la vue de l'arme braquée sur lui, le fruitier n'avait pu s'empêcher de s'écrier – avec tous les signes d'une grande terreur : « la Mana Negra ! »

– Non, ce n'est pas la Main Noire, répondit Tabourin ; mais ce sera bien pire si vous ne m'obéissez pas. Un seul cri pour ameuter les voisins, et je tire. Vous êtes averti.

Le fruitier jugea bon d'obéir, et se mit en passe de remonter chez lui. On l'entendait à tout instant geindre et marmonner des « Jésus ! Maria ! » à ne plus finir. Apercevant sa femme, qui l'attendait à la dernière marche, il ne put que

lui dire d'une voix étouffée : « Margherita, ma colombe, ne crie pas, je t'en prie. Je vais t'expliquer... Nous allons voir. »

Mais la pauvre femme n'eut pas plutôt aperçu le revolver, suivi de l'ombre redoutable du malfaiteur, qu'elle s'écroula tout d'une pièce près d'un fauteuil, ses deux cents livres avoir-du-poids ébranlant lourdement le plancher. Ah, crier ! elle en aurait certes été bien incapable, la pauvre, et c'est tout au plus si quelques hoquets convulsifs pouvaient avec difficulté sortir de sa gorge.

Arrivé en pleine lumière, et se voyant maintenant maître de la place, le jeune homme enleva son chapeau, et, bien campé devant Vocelli, il lui demanda :

– Me reconnaissez-vous, maintenant ?

Le fruitier, les yeux hagards, ne pouvait que balbutier :

– Eh mais, c'est le petit d'en face. Écoute, Margherita, que je te dis, c'est le petit jeune homme d'en face. *Corpu di Baccho* ! Quelle peur il nous a faite. Ah mais, je comprends,

maintenant, c'est à cause de Juanita.

Et alors Tabourin, faisant un pas en avant vers le fruitier et le menaçant toujours de son arme, lui répondit :

– Ah ! vous comprenez. En effet, vous avez deviné juste. Je viens chercher Juanita, et que vous le vouliez ou non, je ne sortirai pas d'ici sans elle. Je vous le répète, pas un cri, et laissez-moi faire, ou sans cela je fais feu. Ah, vous m'avez chassé de chez vous. Eh bien, je vous prends votre fille. Je l'aime et je la veux pour femme. Je sais ce que je risque, et rien ne m'arrêtera.

Tout aussitôt, il reprit :

– Et maintenant, assez parlé. À votre chambre, tous deux, et que ça finisse.

Les poussant tous deux à la gueule de son revolver, vers une chambre s'ouvrant sur la salle commune, il retira la clef se trouvant à l'intérieur et les y enferma à double tour, non sans avoir eu soin de leur faire de nouvelles menaces. Peine inutile, du reste, car l'homme et la femme,

complètement médusés, restaient incapables de prendre la moindre résolution.

Cette première partie de son programme une fois menée à bonne fin, restait la plus difficile, qui était Juanita. L'aventurier hésita un instant, ne voulant évidemment agir qu'à coup sûr, et cherchant à s'orienter. Une porte près de la fenêtre semblait être celle de la chambre de la jeune fille, et il s'apprêtait à y entrer de force, mais il n'en eut pas le temps. Juanita venait elle-même d'apparaître sur le seuil, vêtue à la hâte d'un long peignoir, la chevelure défaite et les traits encore bouffis de sommeil.

– Que voulez-vous ? demanda-t-elle à l'homme.

Puis soudain, à son tour, elle le reconnut, et elle jeta un faible cri.

Subitement, la voix de Tabourin s'était faite suppliante.

– Ce que je veux, dit-il, vous le savez bien, c'est vous. Je suis venu vous chercher et je vous amène.

La jeune fille voulut fuir vers sa chambre, mais l'amoureux l'arrêta net dans son élan, et lui souffla au visage, par paroles rauques et entrecoupées :

– Écoutez-moi, Juanita, je vous en prie. J'ai risqué le pénitencier pour arriver jusqu'à vous, et je ne m'en irai pas comme cela, quand je me vois près de toucher au but. Je vous aime, comme personne autre ne pourra vous aimer, et je vous veux pour femme. Vous allez vous en venir avec moi, de votre plein consentement, si ça se peut ; ou bien, sans cela, je vais vous prendre de force. Je vous le dis encore, je ne reculerai devant rien.

– Lâchez-moi, vous me faites mal, suppliait maintenant la jeune fille, en proie à une visible terreur.

Puis, regardant son ravisseur bien en face, et ses yeux de braise le brûlant d'un flot de haine, elle articula :

– Oh, mon Dieu, comme je vous déteste !

– Cela est regrettable, fit Tabourin, mais ne changera rien à ce que j'ai décidé. Allons, venez,

ça vaudra mieux. J'ai mon auto bien chauffée, en bas, qui vous attend.

– Mais je ne veux pas. Je vais crier, me débattre, et puis vous déchirer le visage de mes mains.

– Alors, il va me falloir prendre les grands moyens.

Se jetant sur la jeune fille, il lui noua rapidement un mouchoir sur la bouche, puis lui maîtrisant les mains il les immobilisa dans un nœud coulant dont il fit plusieurs tours, et qu'il portait sur lui dans l'attente, évidemment, d'une résistance de ce genre. Cela fait, il attacha ensuite de la même manière les deux jambes. La proie était maintenant prête à emporter. Avant de partir, toutefois, il jugea bon d'aller tranquilliser un peu les pauvres parents, dont les pleurs et les gémissements s'entendaient à travers la porte, et collant presque ses lèvres à la serrure, il dit :

– Je m'en vais, et j'amène avec moi Juanita. Mais n'ayez aucune crainte ; je suis un honnête garçon, et votre fille m'est aussi chère qu'à vous. Vous verrez, tout finira pour le mieux. Restez en

paix, je reviendrai bientôt vous délivrer, et je ne sais qui me dit que vous m'aurez alors pardonné.

Enlevant son précieux colis, qui pesait à peine à ses bras d'amoureux souverain et vainqueur, il descendit l'escalier, puis sortant de la maison, et non sans avoir encore une fois soigneusement inspecté toute la rue, il ouvrit l'auto et roula la jeune fille dans les multiples couvertures qui y étaient entassées. L'instant d'après il démarrait et filait à toute vitesse vers le nord de la ville.

En face de lui, un chronomètre marquait quatre heures et demie. Il aspira bruyamment l'air, dans une brusque détente de tout son être, et il semblait vraiment, dans son contentement, vouloir se dire : « Cristi, voilà de la belle ouvrage, et rapidement menée. »

En entrant chez lui, avenue Papineau, le jeune homme avait déposé la jeune fille sur un sofa et s'était empressé de lui enlever son bâillon. Il s'attendait à des cris et à des hurlements, et en avait pris son parti, car la certitude où il était d'être seul dans la maison lui enlevait toute

inquiétude à cet égard. Mais, à sa vive surprise, il n'en fut rien. La jeune fille se contenta de regarder fixement son ravisseur avec un regard semblant encore plus lourdement chargé de haine. Évidemment, aussi, et à juger par l'intensité de ce regard, un travail intense se faisait dans son esprit. Comment sortirait-elle de là, et quelle allait être la fin de cette sottise aventure ?

Au bout d'un instant, elle dit :

– Détachez-moi les pieds et les mains. Vous m'avez fait mal.

Quand les derniers liens furent tombés, le jeune homme approcha une chaise, et se penchant résolument au-dessus de la tête de la jeune fille, il lui dit à voix basse, en martelant distinctement toutes ses paroles :

– Voulez-vous maintenant m'écouter un instant ? Ce ne sera pas long, je vous assure, et dans un instant, je vous aurai laissée libre.

Juanita ne faisant aucune protestation, et se contentant toujours de le regarder avec son même

regard étrange et noir, il reprit :

– Allons, je savais bien que vous finiriez par devenir raisonnable. Et maintenant, voici. Tout ce qui est ici, Juanita, est à vous. Tout est neuf, solide, et je crois aussi de bon goût. J’espère que vous en serez satisfaite. Du moins, je n’ai rien épargné pour cela. Tout cela, aussi, est payé jusqu’au dernier sou, et voici les reçus que je mets sur cette table. J’ai de l’argent en banque, et ma position est sûre et ne peut que s’améliorer. Je n’ai pas besoin de vous dire que je vous aime. Cela, vous le savez déjà, par tout ce que vous avez déjà pu voir de moi. Je me contenterai d’ajouter que, si vous voulez de moi, je ferai de vous la femme la plus heureuse de Montréal.

La jeune fille ne disait toujours rien. Tabourin se leva, fit quelques pas de long en large, et revenant se planter devant Juanita, il dit encore :

– Prenez patience, je serai parti dans un instant. Quand je vous aurai quittée, vous ferez comme vous voudrez. Dans le placard de votre chambre, vous trouverez quelques effets que je vous ai choisis. Vous pourrez parfaitement vous

vêtir pour sortir. Il fera bientôt jour, et le tramway passe à la porte. Le temps de le dire, vous serez rendue chez votre père. En vous amenant ici, j'ai tenu seulement à vous prouver que je pouvais aller jusqu'aux dernières limites du possible pour vous obtenir. Je vais vous laisser tout le temps nécessaire pour réfléchir. Je reviendrai vers dix heures. Si vous n'êtes pas là, c'est que vous aurez décidé contre moi, et, alors, je vous le jure, vous ne me reverrez plus. D'un autre côté, si je vous trouve ici, nous nous rendrons à l'église voisine, où un prêtre, à qui j'ai déjà parlé de la chose, nous mariera. Je le répète, vous êtes ici reine et maîtresse, et vous êtes libre. C'est tout, je m'en vais. Adieu, ou au revoir, ce sera comme vous voudrez.

Après l'avoir écouté qui descendait l'escalier, Juanita courut à la fenêtre. Longtemps, longtemps, après avoir vu le jeune homme disparaître en automobile, elle resta là songeuse, en proie aussi à une certaine frayeur à se savoir seule en cette maison inconnue. Ce ne fut qu'aux premières lueurs du jour qu'elle se décida enfin à s'orienter. Et, d'ailleurs, ne fallait-il pas qu'elle

pût trouver ces vêtements dont il parlait tout à l'heure, afin de pouvoir s'en retourner chez elle. Car, de cela, elle était bien résolue. Et, pourtant... comme il l'aimait, celui-là, d'avoir osé tout cela. Quoi qu'elle pût penser de lui, c'était du moins un homme d'énergie et de décision. Oui, sans doute, mais elle ne l'aimait pas.

Tout en monologuant de la sorte, elle était entrée dans la salle à manger, dont elle ne put s'empêcher de noter l'agencement élégant et harmonieux. Puis elle passa dans la chambre d'à côté... sa chambre, et alors, on eût dit qu'elle éprouvait comme un sursaut de plaisir, tant tout cela semblait avoir été combiné pour répondre à ses désirs les plus secrets. Et toujours, elle en revenait à ce qu'elle se disait l'instant d'avant : « Oui, comme il l'aimait celui-là, d'avoir pu réaliser tout cela, et en trouverait-elle jamais un autre qui voulût bien lui montrer le même dévouement ? » Elle allait s'en aller, il est vrai, retourner chez son père, mais toujours le souvenir de ce matin de Noël lui resterait, vivace et en somme assez doux comme se rattachant au souvenir de l'homme qui l'aurait peut-être le plus

aimée en sa vie.

Oui, elle allait emprunter ces vêtements dont il parlait, et s'en aller au plus vite. Ce disant, elle ouvrit le placard. Un premier rayon de soleil levant y entraît tout droit, aidant à rendre ainsi plus intense le saisissement qu'alors éprouva la jeune fille. Ah ! vraiment, c'était cela que Tabourin comprenait sous la désignation collective de « quelques vêtements », cela, toutes ces merveilles de nuances chatoyantes, de grâce, de légèreté. Comment oserait-elle jamais, aussi, jeter sur ses épaules, ce manteau de fourrure, certes, destiné à une reine, et qui était bien la chose la plus splendide qu'elle eût jamais senti couler entre ses doigts ? Non, on n'emprunte pas, vraiment, de ces sortes d'effets. Et pourtant, tout cela, elle le savait, le devinait, était à elle, bien à elle. Bien plus, rien qu'au jugé, elle voyait que tout cela avait été acheté précisément pour elle, à sa taille et à sa mesure. Pour s'en assurer, elle essaya une mignonne robe d'intérieur, qui lui tirait tout particulièrement l'œil, et trouva que cela lui seyait si bien qu'elle n'eut pas ensuite tout d'abord le courage de l'enlever. Non, mais, il

la connaissait donc par cœur, celui qui lui avait ménagé toutes ces surprises Ah ! oui, vraiment il n'y avait pas à dire, comme il l'aimait, celui-là !

Continuant son inspection, elle passa enfin dans la cuisine, notant avec un étonnement qui, cette fois, semblait presque une attention émue, que rien, absolument rien n'avait été oublié qui pût assurer son confort. Tous les ustensiles reluisaient, par ordre de grandeur, et, dans l'armoire, toutes sortes de provisions imaginables étaient entassées. Sur le poêle à gaz, une cafetière attendait, toute prête à donner son concours pour le déjeuner.

Revenant sur ses pas, elle erra par tout l'appartement, furetant de-ci de-là, et les yeux perdus en une longue songerie. Et tout le temps, elle pensait : « Comme il est fort. Je n'aurais jamais cru cela de lui. Quand il m'a prise dans ses bras, pour m'emporter, je sentais qu'il aurait pu aller, comme cela, jusqu'au bout du monde, tant je lui étais légère. »

Le temps, cependant, s'écoulait. La pendule de la salle à manger venait de sonner neuf heures. Il

allait maintenant bientôt revenir, et elle n'était pas encore partie. À quoi songeait-elle donc ? Et toujours, elle revenait à ce qu'elle s'était déjà dit : elle ne pouvait pas déceimment emprunter, pour s'en aller, les vêtements qu'il avait achetés pour elle, et d'un autre côté, elle ne pouvait pas s'aventurer au dehors en une simple robe d'intérieur. C'est cela, elle l'attendrait, elle s'expliquerait avec lui, et elle lui demanderait d'envoyer chercher chez elle ce qu'il fallait.

Tout en faisant ces réflexions, elle était de nouveau passée dans la cuisine, où une faim tenace lui rappelait qu'elle n'avait encore rien mangé depuis la veille. Et un jour de Noël, encore. Puis, en vaquant à ces apprêts, elle songea qu'il devait avoir faim, lui aussi. Et alors, tout entière à cette pensée, elle s'empressa, subitement prise d'activité ; et pendant que le café mijotait doucement sur le feu, elle courut à la salle à manger où, sur un coin de table, elle prit plaisir à tout disposer pour le déjeuner. Au moins, elle lui devait bien cela pour tout ce qu'il avait fait pour elle, et alors ils se quitteraient bons amis.

En apparaissant sur le seuil de la salle à manger, à l'heure fatidique qu'il s'était fixée, Tabourin eut comme un éblouissement sous lequel il se sentit vaciller. Assise au haut bout de la table, dressée comme pour une petite fête intime et familiale, Juanita le regardait venir, à la fois calme et résolue. Indécis, il fit quelques pas en avant. Et, alors, tout doucement, elle lui dit : « Vous voyez, je vous attendais. » Au coin des yeux, de toutes petites larmes brillaient, dont il ne savait trop si ce pouvait être de contrariété résignée ou de bonheur. À tout hasard, il prit le parti d'opter pour le « bonheur », et tombant aux genoux de la jeune fille, et lui saisissant les mains, il s'écria : « Oh, ma petite Juanita, comme je vais bien vous aimer pour tout cela. »

Quand Tabourin, ayant à son bras sa jeune femme, se présenta, au sortir de l'église, chez son beau-père, celui-ci, tout en laissant percer encore un peu de dépit, le reçut fort convenablement, étant données les circonstances. Entre-temps, il ne cessait de dire à Margherita : « Tu le vois, c'est un vrai Sicilien. » Pour l'intelligence de cette exclamation, il convient d'ajouter qu'en

Sicile, comme aux beaux temps de l'ancienne Rome, la coutume existe toujours, paraît-il, pour les amoureux en quête d'épouses, d'aller les enlever de vive force à la barbe des parents récalcitrants. Ce rappel aux vieilles coutumes ancestrales devait être d'autant plus cher au papa Vocelli que lui-même, à ce qu'affirment certaines mauvaises langues, s'y était pris autrefois de la même façon pour se procurer Margherita. En Sicile, quand ces choses-là arrivent, on s'y résigne volontiers, et Vocelli prouva en cette occurrence qu'il était d'une bonne trempe de Sicilien en invitant cordialement le jeune couple à rester partager leur dîner de Noël, et à goûter à l'oie grasse que Margherita venait de mettre au feu.

Depuis, il a encore fait bien plus de chemin, car il ne cesse de répéter à tout venant que Tabourin est la perle des gendres et qu'il ira loin.

Quant à Juanita, elle continue à aimer son mari d'un amour profond et absolu. Mais l'aime-t-elle ainsi parce qu'il est la perle des maris, et parce qu'il est en train de devenir un de nos citoyens les

plus notables, ou bien parce que Tabourin lui avait manifesté, en ce certain matin de Noël, cette sorte de force invincible au courant de laquelle tant de filles d'Ève aiment tant, quoi qu'elles fassent, se sentir entraînées ? C'est là une énigme dont la solution nous entraînerait ici trop loin, et dépasserait certes les cadres de ce conte.

La rafale

I

La porte du pénitencier s'ouvrit toute grande et Jean Dutras se trouva libre, sur le chemin du roi se déroulant tout droit devant lui.

Un instant, il resta indécis, et ses yeux, faits depuis si longtemps aux préaux sombres de la prison, clignotèrent dans la grande lumière d'août. Puis, subitement, il s'éloigna, marchant à grandes enjambées, dans la hâte de sortir du village, de gagner la campagne, surtout de voir disparaître au plus tôt l'horrible mur de pierre derrière lequel lui, Jean Dutras, l'ex-forçat, avait perdu durant cinq ans jusqu'à son propre nom pour ne plus être qu'un numéro, le n° 213.

Et maintenant, il était libre. On venait de lui signifier son congé. Il avait payé sa dette à la

société, et il pouvait, tout comme un autre, lever la tête et s'emplir les poumons de la tiédeur de cette splendide journée d'été. Dieu ! que c'était bon !

Jean Dutras était un beau et grand garçon de vingt-cinq ans, de forte carrure et au regard naturellement fier et droit. Mais la flamme de gaieté qui autrefois animait son visage avait maintenant disparu, et un pli dur et haineux creusait le large front, rappelant le calvaire gravi depuis cinq ans...

Il avait payé sa dette, et il serait désormais un honnête homme. Cela, il se l'était promis bien des fois, durant les nuits interminables où le souvenir de sa honte le tenait éveillé. Il l'avait surtout promis à sa pauvre mère, dont le portrait, enfermé dans un vieux portefeuille, ne le quittait pas, et qui avait manqué mourir de douleur en apprenant que son Jean, son petit Jean aux cheveux bouclés, avait été condamné, pour faux en écritures, à cinq ans de pénitencier.

II

De Saint-Vincent-de-Paul à Montréal, cela fait, avec les détours, un joli bout de route. Jean Dutras aurait pu prendre le chemin de fer. Mais il préféra se rendre à pied, tout au ravissement de ce plein air où sa poitrine de libéré se dilatait à l'aise. Et c'était, à chaque pas – car il était homme des champs et fils de cultivateurs – une extase de tous ses sens devant la verdure, les fleurs, le dôme des bois, ou encore les récoltes ondulant sous la brise jusqu'aux extrêmes limites de l'horizon.

La nuit tombait, comme il touchait aux premières maisons de Montréal. Il remit au lendemain la visite qu'il voulait faire à son frère Félix, avocat très lancé et ayant ses bureaux sur la Place d'Armes, et il alla demander gîte et couvert dans un petit hôtel du Mile-End. Du reste, il pouvait payer largement son écot, et même, avec l'argent qu'on lui avait remis en partant de prison, pour sa part de travail durant ses années

de détention, il lui restait, comme on dit, suffisamment de quoi se retourner.

Le lendemain matin, il descendit en tramway la rue Saint-Laurent, et à mesure que l'instant s'approchait de la visite à son frère, certaines difficultés se précisèrent qu'il n'avait pas aperçues tout d'abord. Au fait, ce frère, de quatre ans plus âgé que lui, verrait bien, à son accent de conviction, que sa détermination de se bien conduire à l'avenir était sincère, et il ne pouvait faire autrement que lui tendre les bras.

Cependant, ayant jeté un coup d'œil sur sa mise tant soit peu râpée, il jugea plus prudent, avant d'affronter cette épreuve, de rafraîchir sa toilette. Il entra chez un fripier, et pour quelques dollars réussit à se donner des dehors fort convenables. Cela fait, il monta résolument la Côte Saint-Lambert, et peu après pénétrait dans l'édifice du N. Y. Life et se faisait conduire chez son frère.

III

L'avocat Dutras, très élégant, la barbe luisante, donnait un ordre par téléphone, avant de se rendre au Palais, à l'instant où Jean se présenta. De surprise et d'effarement, sa voix s'étrangla, car il n'avait pas été prévenu de la sortie de l'ex-forçat. Il eut un geste de terreur, à la pensée que les clients attendant d'être introduits eussent pu reconnaître le nouveau venu, et il le poussa brusquement dans un cabinet, où il entra à son tour après avoir fermé la porte derrière lui.

Jean avait tendu la main à son frère, les yeux remplis d'une muette supplication. Sans paraître remarquer cette main humblement offerte, l'avocat était passé derrière une table, comme pour mieux marquer la distance le séparant de l'ex-forçat. Puis, s'étant croisé les bras, il lui dit

– Ainsi, te voilà revenu ?

La tête basse, Jean balbutia :

– Oui, je suis sorti hier.

L’avocat reprit d’une voix blanche, où perçait une colère contenue :

– Et ta première visite a été pour moi. Je ne t’en remercie pas, car je n’ai déjà eu que trop de difficultés, il y a cinq ans, à me tenir à flot, et à convaincre le public qu’il n’y avait pas, dans notre famille, que des canailles de ton espèce.

Jean avait pâli sous l’outrage, et cherchait ses mots pour répondre. Sans lui en laisser le temps, son frère venait de sortir de sa poche une liasse de papier-monnaie. Il y choisit deux billets de dix dollars et les jeta à Jean en lui criant avec emportement :

– Voilà, sans doute, ce que tu es venu chercher. Prends cela, et que je ne te revoie plus.

Jean prit les deux billets, les roula en boule et les lança à l’autre bout de la pièce. Puis, il dit tranquillement :

– Je venais te demander conseil, non la charité. Tu as raison, je ne te reverrai plus. Adieu.

Et il sortit, le dos subitement voûté de dix ans.

IV

Il descendit la rue Saint-Sulpice, déboucha sur les quais, et s'accoudant au parapet faisant face à la Douane, il se perdit en une longue contemplation du va-et-vient du port.

Ainsi donc, son frère avait dit vrai. Il ne pouvait plus être maintenant qu'une source de honte et d'embarras pour les siens. Jamais le stigmate du forçat, qu'il sentait à son front comme une brûlure, ne disparaîtrait.

Il s'achemina vers le marché Bonsecours, et, entrant en passant dans un cabaret fréquenté par des matelots, se fit servir à dîner. C'était, là-dedans, un tapage assourdissant de cris et de rires, mêlé d'accords grêles de piano et d'éclats de cornet à pistons, et les servantes, pauvres femmes avachies par tous les métiers, avaient fort à faire pour répondre aux clients.

Son dîner pris, il retourna regarder le mouvement des navires, descendant les quais

jusqu'à Notre-Dame de Bonsecours, dont la Vierge d'or aux bras tendus sur le fleuve semblait, dans la poussière et la fumée traversées de soleil, planer à vide, les pieds plongeant dans un nuage vermeil. Puis il revint au cabaret où il avait dîné, et se mit à boire jusqu'au soir, dans sa hâte d'oublier, surtout de ne pas sentir la brûlure le tenant au front. Au surplus, la main de fer de son frère avait achevé de le jeter dans l'ornière. Il était là, en ce moment, à sa place, dans ce caboulot de bas étage, côte à côte avec les écumeurs venus de tous les points du globe. Il aurait beau essayer de remonter les rues menant au cœur de la ville, toujours la tare impitoyable le rejetterait au fleuve, en marge de la société, comme une épave.

V

Pendant cinq longues semaines, Jean Dutras oublia ainsi qu'il existait. Puis un jour vint où, ses ressources étant épuisées, il lui fallut se chercher du travail. Septembre s'avancait et le

mouvement du port se faisait plus intense que jamais. Aussi Jean n'éprouva-t-il aucune difficulté, avec sa solide carrure, à se faire agréer comme débardeur sur les quais Allan.

Mais autre chose fut de se maintenir en place. Quelques jours s'étaient à peine écoulés que Jean surprenait autour de lui, parmi ses compagnons, toutes sortes de chuchotements mystérieux. Visiblement, on le fuyait, et c'était à qui pouvait éviter de se trouver de corvée avec lui. Enfin, l'éclat se produisit. Sur une remarque du contremaître, un débardeur ayant répliqué qu'il n'aimait pas travailler avec du gibier de prison, Jean vit rouge et d'un formidable coup de poing ôta à son insulteur toute envie de recommencer. Puis, tenant à distance, de son air résolu, le reste des débardeurs, lentement il s'éloigna.

Il passa à une autre équipe, et s'acharna au travail, mettant comme une sorte de rage à se cramponner à l'existence honnête qu'il s'était promis de suivre. Et, toujours, sur une dénonciation, ses compagnons le forçaient, par une vexation incessante, à quitter la place et à

s'en aller plus loin.

Ainsi rejeté, de main en main, comme une balle, il en était arrivé, un certain jour d'octobre, à se demander s'il ne ferait pas mieux de se laisser choir tout bonnement dans le fleuve, à la faveur de la première nuit noire qui se présenterait, quand il apprit qu'un navire chargé de bétail, et qui partait le lendemain, était à court de bouviers, pour la traversée. Il se fit embaucher et partit pour l'Angleterre. Pendant les deux semaines que dura le voyage, il connut toutes les horreurs de la vie de bouvier, sur une mer démontée, mangeant une nourriture infecte et vivant dans des puanteurs sans nom. Du moins, cette fois, ses compagnons, des inconnus ne parlant que l'anglais, ne lui infligèrent aucune persécution.

De retour à Montréal au bout d'un mois, Jean reprit du travail sur les quais. Mais les navires se faisaient rares maintenant, aux approches de l'hiver. Les chômages étaient fréquents, et sa paie de bouvier eut tôt fait de se dissiper. Il dut se livrer aux pires besognes, se faisant tour à tour

balayeur et porte-faix au marché Bonsecours. À diverses reprises, il avait tenté de lutter, cherchant un point solide dans la boue où il s'enlisait de plus en plus, mettant surtout ses efforts à fuir les quais, à monter vers la grande percée frayée à travers la ville par la rue Notre-Dame. Un moment il crut avoir atteint son but, en se faisant accepter pour conduire la voiture de livraison d'une épicerie. Mais son patron le remercia sèchement de ses services au bout d'une semaine, et il comprit que, de nouveau, on l'avait dénoncé, et que, quoi qu'il pût faire, toujours la ville le rejetterait à l'eau, sans plus de souci de cette loque humaine que des immondices roulées dans le torrent de ses égouts.

VI

Et c'est alors que, toutes ses résolutions croulant l'une après l'autre, une pensée commença de germer dans sa tête, et finit par l'envahir tout entier. Puisque la société ne voulait pas de lui, il déclarerait la guerre à la société.

Voleur il s'était fait, voleur il redeviendrait, et cette fois, avec l'adresse qu'il saurait y mettre, jamais on ne le repincerait.

Dans un village situé à quelque trente ou quarante milles de Montréal, Jean se rappelait avoir déjà séjourné deux semaines en villégiature, alors qu'il était au collège, et s'être lié d'amitié avec l'un des commis du bureau d'enregistrement. Plusieurs détails de la routine de ce bureau lui étaient devenus familiers. Il se souvint que, la nuit, personne ne restait là, et que la maison la plus rapprochée était une auberge distante d'au moins un demi-arpent. Il était entré dans la voûte de sûreté et il savait, pour l'avoir entendu dire, que les portes n'offriraient aucune résistance sérieuse à une effraction bien conduite. Enfin, il se rappelait que les recettes de chaque jour étaient déposées en un certain coin de cette voûte, et que le chiffre en était surtout élevé chaque samedi. Évidemment, si les choses étaient toujours dans le même état, un homme résolu ne pouvait avoir là que beau jeu ; et comme le bureau restait fermé le dimanche, Jean décida, afin qu'il pût s'écouler plus de temps avant la

découverte du vol, de tenter le coup un samedi, et si possible, dès le samedi suivant, qui cette année-là tombait précisément la veille de Noël.

Ce fut dans ces dispositions qu'une lettre lui parvint venant de son père, et écrite déjà depuis longtemps. Adressée à son frère Félix, cette lettre était allée de place en place, et enfin avait fini par lui être remise dans le bouge où il logeait. En quelques mots d'une grosse écriture tremblée, que Jean eut bien de la peine à déchiffrer, son père lui faisait dire qu'il avait fait prendre pour lui des renseignements auprès du curé d'une paroisse du Manitoba, dans une partie reculée de cette province, et qu'il lui fournirait au besoin les moyens de s'établir sur une petite terre.

Jean eut dans les yeux, à la lecture de cette lettre, l'expression d'amère incrédulité de tous les malheureux à qui la branche de salut, à une période critique de leur vie, est tendue trop tard. Surtout, en son cœur ulcéré, persistait un sentiment de vengeance contre son frère Félix, contre celui qu'il accusait de l'avoir, par son mépris, rejeté à la boue, quand une simple

poignée de main aurait pu le faire remonter à la lumière. Ah ! il avait voulu, cet homme posé dont tous les journaux parlaient comme destiné à un grand avenir, faire le geste infâme qui le bannissait à jamais, lui Jean, parmi les criminels. Eh bien ! on verrait.

VII

Au sortir de la gare, par cette fin d'après-midi, Jean eut tôt fait de reconnaître, avant d'arriver à la grande rue du village, la masse trapue du bureau d'enregistrement, et tout à côté la même auberge où il entra sans plus tarder, en se faisant passer pour un acheteur de denrées agricoles. Du reste, la place regorgeait de monde, la buvette surtout ne désemplissait pas en cette veille de Noël, et l'arrivée du nouveau voyageur passa inaperçue.

Sitôt la nuit venue, Jean s'accouda en un coin de la salle d'où il pouvait avoir vue sur le bureau d'enregistrement. Une lumière brillait encore au

rez-de-chaussée. Sans doute, le receveur occupé à vérifier l'encaisse de cette lourde journée. Cette lumière, enfin, s'éteignit. Tout allait bien. Il n'y avait plus qu'à attendre l'instant le plus favorable, qui serait sans doute quand la messe de minuit aurait réuni tout le village à l'église.

Vers onze heures, il sortit, après s'être bien assuré qu'il avait sur lui les instruments et explosifs dont il pourrait avoir besoin pour mener son effraction à bien. La nuit était sans lune, mais froide et claire. Au bleu profond du ciel, la Voie lactée tendait sa longue écharpe diamantée. Des sonneries de carrioles s'égrenaient un peu partout, convergeant vers l'église, dont la grande ombre, dressée sur une éminence, soudain s'éclaira aux approches de l'heure. Puis l'airain, enfin, résonna, envoyant aux échos ses notes vibrantes, qui voletaient au loin soulevées d'allégresse.

Jean était entré dans l'église, un peu par désœuvrement, puis aussi pour se réchauffer, car son maigre paletot le défendait mal contre le froid. C'était une vieille église, aux murs

simplement crépis à la chaux et plafonnée de lourdes solives. De rares lampes à pétrole mettaient par toute la nef comme une sorte de lueur diffuse, et là-bas, tout au fond, à côté du maître-autel, était le rayonnement de cierges entourant le berceau de l'Enfant Dieu.

La messe commençait, accompagnée des roulements berceurs de l'orgue. Soudain, le « Ça, bergers, assemblons-nous » éclata, entonné par un chœur de voix d'hommes, et, du coup, ce fut chez Jean, à l'appel de ces voix, une vision de son enfance, sous le vieux toit familial. Il ne se pressa pas de sortir, gagné peu à peu par une molle langueur, se reprenant à la nouveauté d'un spectacle qu'il n'avait pas vu depuis longtemps ; bien au chaud, du reste, dans l'ombre d'un pilier, où il restait encore plus seul avec lui-même.

Puis ce fut le tour de cet autre vieux cantique toujours si populaire au Canada, « Il est né, le Divin Enfant ». De nouveau, Jean sentit en lui l'afflux des souvenirs d'antan, et il s'enfonça plus profondément dans l'ombre du pilier, comme pour mieux cacher à tous le trouble qui voilait ses

yeux.

La messe se poursuivait toujours, et c'était, à mesure que se précisait le Divin Mystère, comme un halètement de cette foule recueillie. Enfin, à l'offertoire, et après un léger prélude de l'orgue, une simple voix de toute jeune fille, presque une enfant, acheva l'œuvre de rédemption où allaient sombrer les mauvais jours de Jean. Douce et flûtée, et cependant fouillant jusqu'aux moindres coins de la nef, la voix disait « Les anges dans nos campagnes », ce chant d'une merveilleuse simplicité dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Le souffle harmonieux enveloppa Jean tout entier, lui courant sur la nuque en frissons sous lesquels, malgré lui, sa tête se baissa, et le faisant de plus en plus se courber, comme ployant sous le coup de vent d'une rafale. Ses épaules s'agitèrent en petits sursauts, et brusquement, n'en pouvant plus, il s'abattit, s'écroula plutôt sur les genoux, la tête en ses deux mains, et il sanglota doucement.

Et c'était bien, en effet, une rafale qui venait de passer, emportant les derniers miasmes, et

laissant à leur place des souffles puissants et purs
comme ce grand air des prairies de l'Ouest où
Jean allait désormais se reprendre à l'existence.

Jimmy

Conte de Noël du Montréal cosmopolite

Ce matin-là de veille de Noël, quand la police força la porte d'une certaine maison de la rue Sainte-Élisabeth, un spectacle terrifiant s'offrit à tous les regards. Sur un grabat sordide une femme gisait, le crâne fracassé, et tout près un homme achevait de râler, en tenant un revolver dans sa main crispée. Aux côtés du cadavre de leur mère, deux tout petits enfants avaient dû pleurer toutes les larmes de leur corps, et un autre enfant, un petit garçon de six ans, écrasé derrière le poêle, regardait d'un œil stupide la tragédie qui venait de se dérouler.

Pendant que la police procédait aux constatations d'usage, un reporter, accouru en toute hâte, embrassait d'un coup d'œil accoutumé toute la scène du drame. Il nota la saleté

repoussante de l'endroit, puis aussi que le poêle était complètement éteint, et qu'il n'y avait nulle part le moindre vestige de nourriture. Cela fait, il vit qu'il avait son affaire sur le bout des doigts, et s'étant approché d'une fenêtre pour y mieux voir il jeta sur son calepin quelques notes hâtives sous l'en-tête habituel : « Horrible drame de l'ivrognerie. »

Déjà des voisines compatissantes s'emparaient des enfants, en attendant qu'on pût décider de leur sort. Les deux qui étaient près du cadavre de la femme, furent enlevés le temps de le dire, puis on chercha le troisième, qui était derrière le poêle il n'y avait encore qu'un instant. Et les voix s'entrecroisaient :

– Eh mais, où est donc Jimmy ? Avez-vous pas vu Jimmy ?

Mais pas plus de Jimmy que sur la main. Jimmy aurait été escamoté par un magicien qu'il n'aurait pas disparu plus vite.

On chercha autour de la maison. Rien, toujours rien. Pour tout dire, Jimmy courait en ce moment même, de toute la vitesse de ses petites

jambes, vers la rue Sainte-Catherine, et il était déjà loin. Sans doute, il serait resté là, derrière son poêle, des heures durant, à regarder d'un œil stupide ce qui venait de se passer, car il était bien trop épouvanté pour bouger le moindre centimètre. Mais l'apparition soudaine de la police l'avait soulevé d'un coup de fouet. Que voulez vous ? Ainsi que nombre de gamins lâchés précocement dans la rue, ce petit bonhomme avait grandi dans la peur et la méfiance de la police. En voyant tous ces sinistres visages, il avait couru d'instinct à la porte et, profitant de la confusion, il s'était glissé au dehors.

Sur les registres de l'église ruthène, l'enfant avait été inscrit sous les noms sonores de Stanislas Wladimir Puliaski. Mais ses petits camarades des rues et cours avoisinantes avaient trouvé plus simple de l'appeler Jimmy. Et Jimmy il était resté pour tout le monde.

Arrivé rue Sainte-Catherine, Jimmy s'arrêta un instant pour souffler. Puis étonné et quelque peu ahuri du mouvement de la rue, il s'avança

timidement, frôlant les maisons. Mais était-il Dieu possible ! accoutré comme il était, qu'il pût aller bien loin sans être appréhendé et conduit en lieu sûr. Vêtu d'une défroque ne ressemblant que très vaguement à un paletot, et les pieds chaussés de savates innommables maintenues aux jambes par des ficelles, il eût certes offert un aspect véritablement minable, n'eût été la lumineuse beauté de la figure, que rendaient encore plus frappante l'éclat de deux profonds yeux noirs et l'épaisse toison poussant haute et toute bouclée et qui lui faisait tout autour de la tête comme une auréole. Une véritable figure d'Enfant-Jésus, à ce qu'assuraient, du reste, tous ceux qui connaissaient l'enfant.

Et pourtant, oui, personne ne portait trop attention à ce petit bonhomme trottinant ainsi nu-tête, en pleine fin de décembre. Tant il est vrai de dire que dans le Montréal d'aujourd'hui, où toutes les races du monde sont en train de se coudoyer, ce n'est pas le spectacle d'un pauvre enfant en haillons, passant nu-tête dans les rues, et bien que cet enfant pût ressembler à quelque Enfant-Jésus subitement descendu de son cadre,

qui nous exposerait à manquer le tramway qu'on s'apprête à prendre au plus prochain coin.

Jimmy continuait à s'avancer, et l'émerveillement prenait maintenant peu à peu chez lui le dessus de la timidité. Pensez donc, aussi, c'était la première fois qu'il se trouvait si loin de chez lui, et jeté tout seul dans le tourbillon du vaste monde. Et quel tourbillon ! Rue Sainte-Catherine, pas moins, et une veille de Noël par-dessus le marché.

Et il avançait, il avançait toujours à pas menus. Le temps, heureusement, était exceptionnellement doux pour la saison, avec apparence de pluie ; et, du reste, tout entier à l'admiration des étalages de Noël, le froid ne pouvait avoir aucune prise sur lui.

Arrivé rue Saint-Laurent, ce fut toute une affaire que de passer de l'autre côté. Il y réussit cependant, voulant coûte que coûte atteindre le grand magasin du coin, où se voyait tout un amoncellement de merveilles, qu'il resta bien ensuite à admirer une bonne heure durant. Il fut tiré de sa contemplation par une voix lui criant

aux oreilles : « Allô ! Jimmy ! »

C'était l'un de ses petits camarades de la rue Sainte-Élisabeth, de deux ans plus âgé que lui, qui cherchait à se faire quelques sous en vendant des journaux, afin d'aller aux « vues » du temps de Noël. Il demanda à Jimmy s'il voulait lui aussi se mettre de la partie, puis tout aussitôt, lui fourrant sous le bras un *Canada* et une *Gazette*, il lui dit :

– Tu vas voir si on en a, un plaisir. Et après ça, on ira aux « vues », là-bas. Tiens, regarde, où que tu vois tout le monde regarder les belles images.

Il y eut un remous dans la foule, devenue soudain très dense. Un agent de police avait fait son apparition, et ordonnait de circuler. Bousculé de-ci de-là, Jimmy se trouva séparé de son compagnon. Un instant, il le vit, qui offrait ses journaux à un passant, puis il disparut, comme mangé par cette foule. Ses deux journaux sous le bras, et sans se laisser le moins du monde décontenancer, Jimmy n'en poursuivit pas moins tranquillement son chemin.

D'un geste mécanique, il offrait ses deux feuilles à tous ceux qu'il rencontrait. La plupart passaient outre, sans même le regarder. Une fois, cependant, des gamins lui lancèrent des quolibets et des huées. Imperturbable et tout à sa besogne, Jimmy continuait à piquer droit devant lui. Il avait vu d'autres petits garçons guère plus grands que lui qui réussissaient à en vendre, des journaux, et ce serait bien le diable s'il n'y arriverait pas, lui aussi. Enfin, comme il venait à peine de dépasser le coin de la rue Bleury, un gros monsieur affairé lui prit son numéro de la *Gazette* et lui offrit un 5¢ en paiement. Et comme Jimmy restait là, interdit, et regardait la pièce blanche dans la paume de sa main, le gros monsieur partit en grommelant quelque chose qui pouvait bien vouloir dire : « Eh bien, quoi, garde tout, mon petit. Je n'en mourrai toujours pas, pour une rare fois où il m'arrive de faire un peu de charité. »

Jimmy, subitement devenu riche, sentit tout à coup, par une association naturelle d'idées, qu'il se mettrait volontiers quelque chose dans le ventre, d'autant plus qu'il n'avait rien mangé

depuis la veille, alors que sa maman avait encore réussi à lui trouver quelques croûtes de pain. Avisant un marchand de fruits non loin de là, il demanda par gestes à acheter des pommes, tout en tenant sa monnaie bien en vue. Ce devait être la vertu du temps de Noël qui opérait, car le marchand lui laissa non seulement son 5¢, mais il lui donna, outre deux belles pommes, quelques biscuits et un peu de fromage. Les pieds sur une bouche de chaleur, Jimmy dévora son dîner, puis enfin, lesté et réchauffé, il reprit sa route, bien déterminé à vendre l'unique journal qui lui restait.

Mais on n'a pas que de la chance dans la vie, et Jimmy allait en faire la rude expérience. Il était arrivé chez Morgan, et il restait là bouche bée à admirer le spectacle des étalages, quand une bande d'enfants passa comme une trombe, attirée vers un personnage barbu et vêtu de rouge qui mimait Santa Claus. Sous la poussée, Jimmy trébucha et laissa tomber non seulement son *Canada*, mais en outre le 5¢ qu'il tenait étroitement serré dans ses petits doigts. Quelque peine qu'il se donnât, il ne put jamais le

retrouver, car vous devez penser si le pauvre petit rond d'argent avait vite disparu dans la neige piétinée. Seul, son *Canada* lui restait, mais dans quel état, grand Dieu ! Tout maculé et déchiré par endroits il n'était plus qu'une loque lamentable. Mais, n'importe, comme c'était le seul bien qu'il possédait, et comme aussi il pressentait maintenant que ce serait le seul moyen d'avoir à souper, Jimmy se mit bravement à l'œuvre pour réparer du mieux qu'il put les ravages de l'accident. Étendant son journal sur le rebord d'une vitrine, il le lissa et relissa avec soin, puis, satisfait sans doute de l'état où il avait remis sa marchandise, il se lança de nouveau à la conquête de la fortune.

L'après-midi touchait à sa fin et la rue, s'allumant pour la soirée, commençait à flamber un peu partout. Devant un pareil flot de splendeurs, l'enfant en oublia bien vite ses petites misères. De temps à autre, il offrait son journal, vous devinez avec quel succès. Pensez donc, un *Canada* vieux déjà de dix heures, et qui ne pouvait plus être pris qu'avec des pincettes. Un loustic lui cria, féroce : « Hé, petit ! tu ferais

mieux d'aller renouveler ton stock. » Insensible à tout, Jimmy ne semblait plus avoir qu'une pensée en tête : écouler coûte que coûte sa marchandise, afin de jouir en paix plus tard du fruit de son négoce. On venait de l'improviser marchand, et il lui fallait vendre. C'était tout simple, et Jimmy devait sans doute tenir en ce moment de quelque lointaine ascendance sémitique le goût subit des affaires qu'il sentait germer et grandir en lui.

Un peu plus loin, il entra bravement dans un restaurant, à la suite de petits vendeurs se faufilant entre les tables, et offrant les journaux du soir. Ce fut un rire fou chez un bon nombre, quand on vit ce petit bonhomme à la chevelure hirsute persister à venir mettre son *Canada* sous le dîner des dîneurs. Quelques-uns crurent à une sorte de mascarade de veille de Noël, et Jimmy, poursuivi de huées et de lazzis, commençait à regretter ferme de s'être fourré en semblable taupinière, quand le maître d'hôtel, majestueux, vint mettre un terme à toute cette hilarité en reconduisant le petit jusqu'à la porte et en le mettant à la rue d'un presto coup de serviette appliqué derrière l'oreille.

Un peu déconfit par cette mésaventure, Jimmy, voyant la foule s'engouffrer dans un grand magasin, suivit le courant et pénétra à son tour à l'intérieur. Chacun, préoccupé de ses achats de Noël, ne prêta guère attention à ce marmot, et il put circuler tout à son aise et enfin, après bien des allées et venues, parvenir jusqu'au rayon des jouets, qui fut bien près de lui arracher un cri de ravissement. Ce fut là l'enchantement même de cette journée extraordinaire, enchantement encore accru par la douce chaleur qui le pénétrait tout entier, et où il sentait tout son petit être se reprendre à la vie, après tant de longues heures à errer dans la rue.

Mais tout a une fin. On annonça la fermeture, et Jimmy, bien qu'à son corps défendant, dut déguerpir. Sa contrariété fut d'autant plus vive qu'une petite pluie fine et froide, qui avait commencé de tomber, eût tôt fait de lui faire perdre le profit de la douce chaleur de tantôt. Rasant les maisons, il avançait cependant toujours, gagnant l'ouest de la ville. Puis, voyant que les flambées des étalages s'espaçaient de plus en plus, un instinct lui fit traverser la rue et

revenir sur ses pas. À mesure que la soirée s'achevait et que la nuit allait venir pour tout de bon, une envie de dormir le prenait qui allait sans doute, d'un moment à l'autre, le jeter en quelque coin sombre où il resterait pelotonné comme une petite bête, quitte à ne plus jamais se réveiller. Mais, auparavant, quelque chose lui disait qu'il dévorerait bien l'une de ces bonnes soupes qu'on lui donnait parfois à manger à la maison, dans le temps déjà reculé où il avait un « chez lui », et cela l'aidait toujours à faire quelques pas en avant, des pas qui se faisaient de plus en plus tremblotants et fragiles. Notez qu'il avait encore son *Canada* sous le bras, et qu'il aurait bien voulu ne pas perdre une dernière occasion de le vendre.

Enfin, il s'arrêta net dans un grand flot de lumière, où des autos passaient et repassaient, déchargeaient au ras du trottoir de beaux messieurs et de belles dames à ne plus finir, et qui tout aussitôt s'engouffraient et disparaissaient à l'intérieur d'un édifice resplendissant de mille feux. Le front collé aux vitres, il regarda ce qui se passait, du moins autant que pouvait le lui

permettre le rideau ajouré tombant jusqu'au bas de la fenêtre. Chaque fois que la porte s'ouvrait, des bouffées de rire et de musique fusaient dans la rue, et Jimmy jugea qu'il ferait bon se trouver, lui aussi, parmi ce joli monde. Il nota surtout les rangées de petites tables où l'on paraissait savourer de si bons petits plats, et alors l'envie lui prit en une poussée irrésistible de se glisser jusque-là, quand ce ne serait que pour quelques instants, afin d'échapper un moment à l'horreur de la nuit qui s'en venait, et qu'il pressentait devoir être toujours plus noire et plus envahissante.

En face de lui, et si près qu'il aurait pu, semble-t-il, la toucher du doigt, il voyait une dame, assise seule à l'une des premières tables, qui lui paraissait être particulièrement accueillante. Il pouvait arriver jusqu'à elle sans être aperçu du maître d'hôtel, et alors il lui suffirait sans doute de la regarder, de ses pauvres yeux de petit chien errant, pour qu'elle comprît ce qui se passait en lui et combien sa petite âme avait besoin de secours. Et alors, qui sait ! oui, peut-être, après lui avoir acheté son journal, le

retiendrait-elle un instant à ses côtés.

Jimmy ne se doutait certes pas que le sort lui réservait plus que tout cela, et que même il touchait à l'instant suprême où sa destinée allait se décider.

Dans la grande salle du Saint-Vital, Valentine X..., la jeune femme du financier bien connu de ce nom, restait insensible au tapage de l'endroit, tapage qui de plus en plus allait s'enflant démesurément, à mesure que s'avavançait la nuit de Noël proprement dite, et que le flot des réveillonneurs se faisait plus dense et plus pressé.

Assise à l'écart, près d'une fenêtre, la jeune femme attendait son mari qui lui avait donné rendez-vous en ce restaurant fashionable, pour réveillonner, et qui d'un instant à l'autre allait arriver.

Quand elle le vit qui se dirigeait de son côté, l'indifférence qui se dégageait de ses moindres gestes ne parut en rien se modifier, et ce fut d'un air tranquille qu'elle l'écouta lui expliquer qu'il

avait été retenu à son bureau bien plus tard qu'il n'aurait cru ; à tel point que cela allait le priver pour la première fois du gros plaisir qu'il se donnait toujours, à chaque Noël, de lui faire un petit cadeau de circonstance. Et il lui expliqua :

– Tu sais, je me disais : Bon, je finis ma besogne, et je cours chez Birks acheter ce qu'il faut. Et puis, de là, je ne fais qu'un saut jusqu'au Saint-Vital, et j'offre mon cadeau à une petite Valentine que je connais bien, et qui ouvre des yeux grands comme ça de plaisir. Mais, bernique ! je ne sors qu'à onze heures, et je trouve tout fermé. C'est ça qui s'appelle une guigne ! Eh bien, j'en serai quitte pour t'offrir les bouchées doubles au Jour de l'An, n'est-ce pas ?

Et il riait de toutes ses dents, et redoublait d'efforts pour la faire rire à son tour.

Puis voyant qu'elle ne répondait guère à ses invites, il reprit d'un air jovial :

– Allons, faites un peu de risette, madame. Que diable, nous sommes au Saint-Vital et à la Noël. Alors, n'est-ce pas ? Il faut bien se dérider un peu.

Elle lui répondit, tranquillement ;

– Oui, je sais. Mais, que veux-tu, c'est plus fort que moi. Tu as voulu que je vienne, ce soir, au Saint-Vital, et j'y suis venue pour te faire plaisir. Quand je pense qu'aujourd'hui même notre pauvre petit Frédéric aurait eu cinq ans, comment peux-tu t'étonner que j'aie le cœur si gros à chaque retour de cette date ? Je te le répète, c'est plus fort que moi.

– Je comprends bien. Mais, enfin, voyons, et ce n'est pas la première fois que je te le dis, il faut se faire une raison. Il y a aura tantôt trois ans que notre cher petit nous a été enlevé, et...

Il venait de sursauter et il criait : « Holà, hé ! qu'est-ce que cela ? »

Se tournant vers une sorte de diabolotin jailli à ses côtés, et qui s'agrippait à la table de toute la force de ses petites menottes, il n'eut que le temps de le saisir par un pan de son vêtement pour l'empêcher de tomber. C'était Jimmy qui, parvenu jusque-là, sentait la tête lui tourner sous le poids des misères accumulées depuis le matin. Des réveillonneurs accouraient, faisant cercle, et

le maître d'hôtel s'empressait d'aller téléphoner à la police.

L'enfant allait rouler par terre, quand la femme du financier se dressa, et dit simplement à son mari, quelque peu abasourdi : « Donne, c'est mon affaire. »

Elle prit alors le petit, et, refaisant le geste immémorial de toutes les mères, elle l'assit sur ses genoux et l'entoura de ses bras. Ce que voyant, et se jugeant tout à fait bien en ce doux nid, Jimmy décida de perdre connaissance pour tout de bon.

Entre-temps, comme on pense, les langues n'étaient pas restées immobiles, et allaient bon train. Parmi les premiers accourus se trouvait le journaliste rencontré le matin même rue Sainte-Élisabeth, et qui terminait sa journée en partie finie. Dévisageant l'enfant, il s'écria tout à coup :

– Mais, Dieu me pardonne ! si ce n'est pas là le Jimmy qui nous a tant fait courir ce matin.

Et il raconta la tragédie à laquelle il avait assisté, et comme quoi le pauvre petit était

maintenant seul sur terre. En entendant ces derniers mots, une flamme subite s'était allumée dans les yeux de la femme tenant l'enfant. Quand l'homme de police qu'on était allé quérir se présenta, ce fut d'un ton à la fois farouche et résolu qu'elle dit, en accentuant encore le geste protecteur de ses bras : « Inutile, je le garde, et il est à moi. »

Et comme son mari, qui n'en revenait pas, lui faisait remarquer : « Mais, voyons, ma chère, tu ne comprends donc pas. On vient le chercher, cet enfant, pour le mettre en lieu sûr », elle se contenta de répondre :

– Je comprends que cet enfant, qui a à peu près l'âge que le nôtre devrait avoir et qui est beau comme un ange du Bon Dieu, n'a plus ni père ni mère. Eh bien, nous lui en servons.

Un médecin qui se trouvait là, et qui voyait bien que Jimmy se mourait d'inanition, avait demandé un peu de potage, et en faisait avaler de temps à autre quelques cuillerées à l'enfant toujours évanoui. Sous cette coulée bienfaisante, il ouvrit les yeux, et regardant sa bienfaitrice il lui

sourit.

Le mari redoublait d'instances auprès de sa femme, et lui disait :

– Enfin, ma bonne, tu ne vas pas ainsi, j'imagine, t'offrir encore bien longtemps en spectacle. C'est parfaitement ridicule, tu sais. Un enfant venu on ne sait d'où, et ramassé pour ainsi dire dans la rue, et que tu parles, comme ça, d'adopter ! Voyons, cela a-t-il du sens commun ?

– Mais tu ne vois donc pas, répondait-elle, comme il est beau, et comme ce serait un crime de l'abandonner. Tiens, tu parlais tout à l'heure du cadeau de Noël. Eh bien, je l'ai, mon cadeau, et je n'en veux pas d'autre.

Se tournant vers les assistants, elle demanda :

– N'est-ce pas qu'il est vraiment beau ?

Le journaliste, se faisant l'interprète de tous, répondit :

– Ma foi, madame, à vrai dire, oui, je crois qu'après un bon savonnage et après lui avoir passé des vêtements propres, Jimmy sera tout à fait présentable.

Il ajouta :

– Vous n’ignorez pas, sans doute, que, pour l’adoption, il y a certaines formalités à remplir. Si vous voulez bien, je m’en chargerai. Ne me remerciez pas, car tout cela va me donner pour mon journal la matière d’un article superbe.

Le mari, réduit à l’impuissance, ne protestait plus que pour la forme. De temps à autre, aussi, il haussait les épaules, d’un air de dire :

– Oh, les femmes, vous savez, quand elles ont une chose en tête...

– Et maintenant que tout est réglé, faisait l’heureuse mère adoptive, vite mon auto, et rentrons chez nous.

Sur ces entrefaites, Jimmy s’était endormi, jugeant sans doute que, dans le moment, c’était ce qu’il y avait de mieux à faire. Le médecin s’était approché et, lui tapotant les joues, lui disait : « Tu peux te flatter d’être bien tombé, mon petit gaillard, pour ton *Christmas*, et tu auras de quoi te rappeler cette bonne date, toute ta vie durant. »

Dans la grande salle du Saint-Vital, les bouchons de champagne volaient un peu partout, et les habitués de l'endroit, mis en bonne gaieté par « leur » bonne action, buvaient rasades sur rasades à la santé de Wladimir Stanislas. Ce fut une belle nuit dont on gardera longtemps le souvenir.

L'escarboucle

L'an dernier, nous avons été, plusieurs amis, prendre le dîner de Noël chez le docteur X..., de Montréal, que bon nombre reconnaîtront ici suffisamment quand nous aurons dit qu'il est marié depuis peu à une ravissante femme qui fut durant plusieurs années l'une des infirmières les plus en vue d'Ottawa, où elle avait fait son stage à l'Hôpital-Général.

Durant ce dîner, nos regards s'étaient portés à diverses reprises, avec une instance qui avait pu être jugée quelque peu offensante, sur notre hôtesse, dont la toilette se distinguait ce soir-là par quelque chose d'absolument anormal, et qui n'était rien moins qu'un ornement de proportions insolites et du plus vulgaire mauvais goût. Chez une femme d'une distinction aussi rare que Madame X..., la présence de cet ornement – une grosse escarboucle, sertie dans une dorure

quelconque – avait de quoi confondre l'imagination ; et cela d'autant plus que l'énorme joyau rouge, dont le « bon marché » éclatait à tous les yeux, se pavanait insolemment et isolément au beau milieu d'un corsage de soie nuance tendre qui en accentuait encore le défi absolument ahurissant.

Notre hôte devait nous donner bientôt le mot de cette énigme. Le dîner terminé, au fumoir, il préluda en ces termes à l'histoire qu'il voulait nous raconter :

– Je vous ai vus, ce soir, nous dit-il, assez intrigués par le bijou dont ma femme avait cru bon de se parer. Vous n'êtes pas les premiers, du reste, car voilà déjà plusieurs années qu'à chaque Noël cette escarboucle fait son apparition. Ce jour-là, cette pierre revêt un caractère presque sacré et pour rien au monde ma femme ne se dispenserait de l'arborer. Tenez, je lui ai acheté, à mon dernier voyage en Italie, un merveilleux camée, du genre de ceux qu'on ne trouve encore qu'à Rome, chez quelques anciens joailliers, et tel qu'une reine, ce semble, aimerait à orner son

corsage. Eh bien, Dieu me damne ! si elle ne lui préfère pas l'horreur que vous avez vue ce soir. Je vais vous raconter cette histoire, car vous vous doutez bien, n'est-ce pas ? qu'il y a là-dessus toute une histoire. Que dis-je, ce serait bien plutôt ce qu'on est convenu de qualifier maintenant de document humain. Mais vous allez en juger vous-mêmes.

Et c'est ainsi que nous connûmes, ce soir-là, l'histoire de l'escarboucle, que nous allons tâcher, au meilleur de notre souvenir, de reproduire en toute son intégrité, et en cherchant aussi, le plus possible, à y mettre un peu de la chaleur communicative de notre hôte.

Cela s'est passé à la Noël, il y a de cela cinq ou six ans. Cette année-là, qui était la dernière que Marguerite V..., la future Madame X..., devait passer à son hôpital, il était arrivé l'été précédent, dans son service, un enfant d'une douzaine d'années, atteint à une jambe d'une tuberculose des os qu'on disait inguérissable. C'était un pauvre petit émigré, ramassé sur le pavé de Londres par l'Armée du Salut et envoyé

au Canada, où, sitôt débarqué, il avait été placé sur une ferme des environs d'Ottawa. Là, le dur travail auquel il avait été assujéti, et aussi, paraît-il, les mauvais traitements avaient eu vite raison de sa constitution, déjà émaciée par sa triste enfance, et un beau jour, ne pouvant plus servir à rien, il avait dû être transporté d'urgence à l'hôpital.

Au premier aspect, paraît-il, cet enfant rebutait tous ceux qui l'approchaient. N'ayant jamais connu ce que pouvait être une parole affectueuse, son visage, aux lignes naturellement sévères, se renfrognait encore davantage dès que quelqu'un faisait mine de vouloir nouer connaissance. Ses yeux, qu'il avait très noirs, et qu'ombrageaient d'épais sourcils, se faisaient alors encore plus durs que d'habitude, et une flamme presque méchante en jaillissait, comme celle qu'on remarque chez les gens aigris, qui ont beaucoup souffert et qui ne veulent pas pardonner.

Seule, à la longue, Marguerite V..., qui avait le soin spécial de cet enfant, avait eu le don de rendre sa présence agréable. La première

semaine, le séjour au lit avait été obligatoire, et un pansement très long et très compliqué était fait chaque matin. La stupeur de ce pauvre petit misérable à se sentir, pour la première fois de sa vie, l'objet de quelques soins, était, paraît-il, chose qui ne peut s'exprimer, et qui faisait venir les larmes aux yeux des plus insensibles. Il s'ensuivit peu à peu, chez lui, une détente. Par instant, le dur regard s'amollissait, et, cherchant à se poser un peu partout, se faisait plutôt interrogateur et scrutateur.

Un incident significatif donnera une idée du bouleversement par lequel passait le petit malade. Un matin que son infirmière venait de lui faire son pansement habituel, et que le regard de l'infortuné, fixé sur elle, s'était encore fait plus pénétrant, plus énervant que jamais, avec une lueur qu'elle n'avait encore jamais vue, elle lui demanda tout à coup :

– Mais qu'as-tu donc, petit, à me regarder comme cela ? C'est donc que tu me détestes ou je te fais peur ?

Alors lui, en joignant les mains, et avec un

accent qu'on ne saurait rendre, de lui répondre :

– Oh ! mon Dieu ! non, c'est parce que je vous trouve belle !

Une autre fois, comme Marguerite V... allait quitter la salle, et venait s'informer, en passant, de ses besoins, il lui avait pris la main et lui avait répondu :

– Non, je n'ai besoin de rien ; mais je voulais vous demander quelque chose.

– Qu'est-ce donc ?

– J'ai entendu parler d'un ciel où allaient, après leur mort, les enfants dociles. Dites donc, c'est bien cela, le ciel, où je suis, et c'est donc que je suis mort ?

Avec le temps, le mal finit par céder, et sans qu'il y eût lieu d'espérer guérison complète, l'enfant put enfin se tenir debout, et avec des béquilles aller de-ci de-là dans les corridors de l'hôpital. Bientôt même, et l'amélioration s'accroissant sans cesse, on le vit trotter des journées entières d'un étage à l'autre, et c'était à peine si on pouvait réussir à lui faire prendre

quelques instants de repos dans l'après-midi.

Surtout, quand Marguerite V... était de service, on pouvait être sûr de le voir quelque part derrière elle, surveillant ses allées et venues, et la couvant de l'œil comme un chien affamé de caresses. Tel était le culte qu'il semblait lui avoir voué que d'être pansé par une autre qu'elle lui était une souffrance intolérable. Naturellement, ce manège n'avait pas échappé à l'attention du personnel de l'hôpital, et le petit Joe – on ne lui connut jamais d'autre nom – devint bien vite, à cet égard, l'objet de plaisanteries courantes. On avait fini par le surnommer l'Amoureux de Marguerite, ou plus exactement, en anglais Margaret's Beau.

Sur ces entrefaites, décembre était arrivé, puis peu à peu on approcha de la Noël. L'hiver, qui avait beaucoup tardé à venir cette année-là, avait enfin fait son apparition avec une bordée de neige du bon vieux temps. Le petit infirme, pour qui c'était le premier hiver au Canada, et pour qui décembre ne représentait guère autre chose que le ciel crachineux et maussade de Londres, n'en

revenait pas de son émerveillement ; et son ravissement, surtout, ne connut plus de bornes quand il vit, à travers les vitres sur lesquelles il se tenait le front collé des heures durant, le gai soleil, dans le beau ciel bleu, palpiter et scintiller sur toute cette blancheur en répandant partout comme une poussière diamantée de mille feux.

La veille de Noël, le froid, assez vif depuis quelques jours, s'accrut tout à coup, et on avait bien recommandé au petit Joe de ne pas trop trotter dans les corridors, et surtout de ne pas trop s'approcher, en bas, de la grande porte, où les entrées et sorties des nombreux visiteurs produisaient de continus et violents courants d'air. L'enfant avait promis, docile en apparence, ce qui n'empêche que son plus vif désir était pourtant, en ces mêmes instants, de désobéir, et de tenter de s'échapper pour gagner la rue. On ne devinerait jamais pourquoi. Tout simplement, – et c'est ici que l'escarboucle entre en scène – afin de réaliser un désir qui germait depuis plusieurs jours en sa tête, qu'il voulait coûte que coûte contenter, et qui n'était rien autre que celui de pouvoir aller acheter un cadeau de Noël à sa

bienfaitrice, c'est-à-dire à Marguerite V.... afin de bien lui marquer toute sa reconnaissance. Il possédait un petit appoint, quelque chose comme un dollar, qu'il gardait précieusement au fond d'une poche, enveloppé dans un triple papier ; et ce dollar, qui représentait pour lui une somme énorme, il voulait le consacrer tout entier à l'acquisition de quelque merveille qu'il finirait bien tout de même par trouver. Il ne s'agissait, pour cela, que de descendre la rue Water, où était l'hôpital, jusqu'au premier coin de rue ; puis là, tournant à droite, d'enfiler la rue Dalhousie, qui est la grande artère de cette partie d'Ottawa, et où il savait, par ouï-dire, que se trouvaient tous les magasins aux vitrines regorgeant de jolies choses.

Oui, mais difficile était de s'échapper, car il ne pouvait être question de demander une permission qu'on lui refuserait certainement. Et d'ailleurs, il avait à cœur de tenir tout cela secret, car sans cela son cadeau risquerait de se voir privé de l'élément de surprise qui, il le sentait bien, était l'un de ses plus vifs agréments. À tout événement, il voulut être prêt, et endossant son vêtement le plus chaud – un méchant veston tout

râpé et bon tout au plus pour une froidure d'octobre – et dissimulant par là-dessous sa casquette, il se mit à surveiller le va-et-vient d'en bas, près de la grande porte, guettant l'instant favorable où il pourrait se glisser au dehors sans être aperçu. Il commençait à désespérer de pouvoir réussir quand enfin, et comme quatre heures allaient sonner, l'occasion si impatientement attendue finit par se présenter. Une voiture d'ambulance venait de s'arrêter devant l'hôpital, et on en descendait avec des soins infinis un homme blessé, au milieu d'une double haie de curieux. Comme les brancardiers allaient passer le seuil de la porte avec leur fardeau, un remous de la foule permit à l'enfant de se glisser inaperçu, et l'instant d'après il était déjà loin, déambulant vers la rue Dalhousie, l'œil clair et le teint vif, avec sa jambe malade qui semblait frétiller de joie le long de sa béquille.

Tout d'abord, il ne sentit pas trop le froid, un froid des plus intenses, pourtant, et qui sur l'instant lui fit plutôt l'effet d'une brûlure, tant l'air était sec et pur, dans l'admirable sérénité de cette fin de journée d'hiver. Puis, quand il eut

atteint les premiers magasins, et devant le flamboiement des vitrines, son attention, concentrée vers le seul objet de trouver la merveille rêvée, l'empêcha de percevoir l'engourdissement qui peu à peu le gagnait. Il avait déjà fait passablement de chemin sans avoir pu encore fixer son choix, quand, arrivé devant un étalage encore plus flamboyant que les autres, son regard se riva à l'escarboucle, reposant sur un fond de velours blanc, et mettant comme un gros point rouge lumineux au milieu de tout un amoncellement de poupées, de jouets et autres colifichets de circonstance. Oh ! ce bijou, il y mettrait plutôt toute sa fortune, mais il l'aurait. Le cœur défaillant de l'espoir qui le tenaillait tout entier, il entra et demanda à voir et à acheter l'objet si vivement désiré. On en voulait un prix fou, plus du double de tout ce qu'il possédait. Mais, devant le regard de détresse de l'enfant, et après que celui-ci eut montré son unique dollar, le marchand eut pitié, et cédant à un mouvement de condescendance, il lui abandonna en toute propriété la bricole étincelante, qui pouvait bien valoir, du reste, cinquante sous.

En proie à une ivresse indicible, l'enfant sortit et reprit sa course vers l'hôpital. Qu'il lui tardait donc, mon Dieu ! d'être arrivé, pour lire dans les yeux de sa bienfaitrice la joie qu'allait lui causer l'offrande de la chose qu'il tenait fébrilement serrée dans sa main, et bien enfouie au fond d'une mignonne petite boîte. Mais, cette fois, et quelque hâte qu'il voulait y mettre, une lassitude et raideur de tous ses membres lui venait de ce froid tenace et féroce, maintenant le froid noir de la nuit, et qui pour lui était une chose incroyable et incompréhensible. Un étranglement l'avait saisi à la gorge ; il haletait, soufflait, tirait la jambe. Enfin, comme il allait atteindre la rue Water, il s'abattit au coin d'un réverbère, et quelques passants secourables, voyant l'hôpital tout près, l'y portèrent en toute hâte.

On devine l'émoi que causa le retour du pauvre infirme, plongé dans un évanouissement qui paraissait être le dernier. Marguerite V..., qui l'avait cherché inutilement pour lui donner ses soins habituels, fut la première à accourir. Sous l'action d'un révulsif énergique, le petit malheureux ouvrit enfin les yeux et reprit

connaissance. Par un mouvement instinctif, et durant tout le temps qu'avait duré l'anéantissement où il était tombé, il avait encore davantage serré la main sur l'escarboucle si chèrement acquise. Se souvenant tout à coup, il tendit l'offrande à l'infirmière, penchée au dessus de son lit, et lui dit timidement :

– Pour vous, le cadeau de Noël de Joe.

En lui disant cela ses yeux s'étaient noyés d'une tendresse indicible, comme s'il eût voulu ajouter : « Pour vous, vous savez, Joe ferait tout. Et si ce n'était pas assez de sa fortune, il donnerait même sa vie. »

Il n'aurait pas su mieux dire, du reste, car il venait à peine de raconter son escapade, en quelques mots hachés et entrecoupés, quand il perdit connaissance, et cette fois le mal, qui tout à l'heure l'avait terrassé, ne devait plus lâcher prise. La congestion pulmonaire prit soudain un développement contre lequel toutes les ressources de l'art et du dévouement devaient rester inutiles. Toute la nuit, Marguerite V... resta à son chevet se refusant à prendre aucun repos, désespérée à la

pensée d'avoir été la cause inconsciente de tout ce qui arrivait ; et quand, au matin, elle perçut, à des signes certains, que le malade allait entrer en agonie, elle cacha son visage hâve et défait dans l'oreiller, tout près de la tête de l'agonisant, et des larmes depuis longtemps contenues affluèrent à ses yeux.

Détail bien typique, et que toutes les femmes comprendront et apprécieront ici sans qu'il soit nécessaire d'en dire davantage : l'infirmière avait arboré dès lors à son corsage, bien en vue sur le tablier blanc recouvrant la robe d'uniforme, l'escarboucle de malheur, dont le feu rouge s'avivait encore des rayons du soleil levant entrant à flots par la fenêtre. Quelques instants avant de rendre le dernier soupir, l'enfant ouvrit encore une fois les yeux. Apercevant l'escarboucle, et saisissant sans doute alors le prix que sa bienfaitrice elle-même y mettait, une flamme de joie courut sur le pauvre petit visage aux traits décharnés, et son regard, subitement transfiguré s'attachait jusqu'à la fin à sa garde-malade avec un éclat tel qu'on y sentait passer toute son âme, comme s'il eût voulu, en lui disant

un suprême merci, l'attirer de force avec lui dans le grand Au-Delà où il allait entrer.

Et c'est ainsi que nous connûmes, ce soir-là, l'histoire de l'escarboucle. Notre hôte en donna lui-même la conclusion qui s'en dégage :

– Vous ne vous étonnez plus, dit-il en terminant, du prix que ma femme attache à son cadeau, et avec quel soin pieux et jaloux elle tient à le montrer à chaque anniversaire de Noël. Voyez-vous, ou je me trompe fort, ou elle a dû se sentir, cette fois-là, effleurée par cette chose unique et grande qui s'appelle un véritable amour, et cela quoi qu'elle fasse, une femme ne l'oublie jamais.

Terre natale

Ce soir de mardi gras, il y avait sauterie chez Baptiste Goyer, riche habitant de Saint-Mathias de Rouville qui le matin même avait marié sa fille cadette à un marchand de Chambly.

Sur la tombée de l'après-midi, le temps s'était mis à la neige avec grand vent. Puis, à la nuit, la poudrière s'était déchaînée sous la poussée d'un norouest des grands jours.

Ce qui n'empêche qu'on dansait ferme, ce soir-là, chez Baptiste Goyer. C'est-à-dire qu'on y mettait tout le cœur possible, car – c'était comme un fait exprès – le joueur de violon, qu'on avait engagé, n'était pas encore arrivé, et l'on avait dû avoir recours, pour ouvrir le bal, à un accordéon poussif et pleurard, que deux ou trois jeunes filles de bonne volonté manœuvraient à tour de rôle. De la musique, oui, sans doute, mais, pour une noce, c'était loin de compte, et le moindre

crinclin aurait mieux eu le don de mettre aux danseurs des fourmis dans les jambes.

Enfin, quoi, il fallait en prendre son parti. Le violoneux, si impatiemment attendu, avait dû s'attarder quelque part à fêter le mardi gras, et, avec cette poudrerie qui faisait rage, il n'y avait plus à compter sur lui.

Neuf heures allaient sonner, et l'on se mettait en place pour un cotillon, quand soudain, pan ! pan ! des coups sourds ébranlèrent au dehors la porte du tambour. Les mêmes exclamations joyeuses se croisèrent : « V'là le joueur de violon ».

On s'élança en avant, juste à temps pour se voir tomber dans les bras, porté par une rafale de la poudrerie, une sorte de chemineau au long corps serré dans un maigre paletot, au chapeau de cow-boy à larges bords, et si minable, si hâve, si enneigé, que plus rien de lui ne semblait vivre, si ce n'est deux yeux de charbon de terre aiguisés par le froid, et luisant de toutes les misères amassées au long des grandes routes.

La consternation fut générale. « C'est rien

qu'un coureur de chemins » entendait-on de tous côtés. « En voilà un qui nous volera nos poules cette nuit », fit un autre.

La mère Goyer avait mené l'étranger dans la cuisine, et l'avait installé près du poêle. Le pauvre diable s'était tapi dans un coin, après avoir déposé près de lui un long sac ficelé en boudin contenant toutes ses nippes. Il refusa de manger, se contentant de quelques gorgées de rye, heureux seulement de se terrer près du bon feu pétillant, loin de l'horrible tourmente du dehors où il avait bien failli rester. Il s'était, disait-il, égaré en plein champ, et n'eût été la flambée de cette noce faisant rougeoyer les fenêtres à travers la poudrerie, il se fût laissé choir de son long, n'y voyant plus, haleiné, et sentant sa pauvre tête « s'ébarouir ».

L'instant d'après, le *tramp* était oublié, et les danseurs, mis en gaieté par de fraîches rasades, se ruiaient avec un renouveau d'ardeur. Mais, batêche ! manquait-il assez, ce malheureux joueur de violon, et fallait-il, tout de même, avoir envie d'y aller, jusqu'au bout, de son mardi gras,

pour persister aux sons de ce brailard accordéon, bon tout au plus à les porter en terre.

Dix heures étaient déjà loin. Des cris s'élevaient : « Le Money Musk ! Le Money Musk ! » Mais, dès les premières mesures, l'accordéon s'empêtra dans cette ronde, si populaire à la campagne. Ça n'allait plus. Tout à coup – non, vrai, il y a de ces minutes où l'on vit double – un grand silence se fit, chacun tendant l'oreille à la cuisine, où venait de vibrer le plus beau coup d'archet qui eût jamais réjoui un cœur de danseur un soir de mardi gras. On se regardait encore, tout « égarouillés », quand le « Money Musk » éclata, mais triomphal cette fois, dans un égrènement de notes perlées, qui, de toutes les poitrines, fit sortir un même hurra ! ébranlant les vitres. Puis le son s'approcha, se précipita, et l'instant d'après le *tramp* apparut sur le seuil de la salle, un violon en main, sa pâle figure osseuse comme transfigurée, les yeux de braise luisant plus que jamais au-dessus d'une barbe noire et bourrue, et « le Money Musk » s'acheva dans une cascade éblouissante qui, du haut bout de la chanterelle, descendit jusqu'aux cordes basses en

une fine pluie de notes métalliques.

De nouveau un tonnerre d'applaudissements roula : « Envoie fort ! Envoie fort ! En redoublant ! En redoublant ! »

Et l'archet de rebondir sur un air de gigue endiablée, vraie ronde à réveiller les morts, et qui vous saisissait dans un tel emportement que le père Goyer, qui n'était pourtant plus ingambe, en battit un entrechat comme au beau temps où il allait voir les filles, tandis que la maman Goyer, qui pèse bien dans les deux cents, en oublia ses tartes qui brûlaient dans le poêle et se mit à virer comme une toupie aux bras de son gendre. Ah ! bon Dieu, ça allait, cette fois, et si le plafond ne s'abattit pas sur cette trombe déchaînée, ce fut tout juste.

– V'là qui s'appelle jouer du violon. Ça nous rappelle Jacquot.

Jacquot, c'était Jacques Valin, l'un des anciens farauds de la paroisse, parti depuis huit ans, et qui, aux dernières nouvelles, était rendu au fin bout du monde, dans des pays impossibles. Un bon garçon, mais un vrai coureux, toujours en

« garouage ».

– C’est-i pas vrai, Louise, qu’i aurait que Jacquot qui pourrait battre ça ? fit-on observer à l’une des danseuses, une robuste fille ne faisant que dépasser la vingtaine et qui était la sœur de l’absent.

– Nous allons bien voir, fit Louise, qui n’avait cessé, depuis l’arrivée de l’étranger, de le considérer avec attention.

Et s’avançant, l’œil humide, vers le nouveau venu qui, sa ronde achevée, soufflait un instant, elle lui dit :

– Tu ne me r’connais pas. Mais moi, j’tu reconnais ben, malgré ta barbe.

Et elle lui sauta au cou.

C’était Jacquot.

Quelque dix ans avant cela, Jacques Valin, un grand beau garçon d’une vingtaine d’années, s’était mis en tête que la vie d’habitant ne lui irait jamais, et il était entré comme commis chez un négociant en grains de Montréal. Du reste, avec

l'instruction qu'il possédait – il avait poussé jusqu'à ses humanités au collège Sainte-Marie de Montréal – chacun se plaisait à dire qu'il irait loin.

Les Valin, si haut qu'on pouvait remonter, avaient toujours cultivé la terre, et le chagrin de Damase Valin, le père de Jacques, avait été d'autant plus vif qu'il n'avait que ce garçon-là, et que, de ses deux filles, l'une était déjà mariée et rendue à l'autre bout du pays, dans les terres neuves du Lac Saint-Jean.

Et puis, c'était un si rude travailleur, ce Jacques. Il pouvait, comme pas un, faucher son arpent entre les deux soleils. Et à la charrue, donc quelle poigne, et comme c'était enlevé. Une année qu'il y avait eu un concours de labour, il avait dégradé tous ses concurrents, le temps de le dire.

Oui, mais voilà, les jeunes d'aujourd'hui n'avaient plus, comme les vieux, le goût de la terre, et ils leur venaient d'autres idées. Les champs, ça ne payait plus, et l'argent était maintenant à la ville.

Deux ans se passèrent, puis soudain, un jour, une nouvelle arriva de Montréal en coup de tonnerre. Le marchand chez qui Jacques s'était placé écrivait au père que son fils venait de s'enfuir aux États-Unis, après s'être rendu coupable de détournements pour une assez forte somme. Les mauvaises fréquentations, sans doute. Par considération pour la famille, il ne dirait rien, mais il voulait être remboursé. Qu'on voulût bien lui souscrire des billets pour le montant, et l'incident serait clos.

Damase Valin avait toujours eu deux choses en horreur : les mauvaises herbes et les « papiers ». Par papiers, il confondait toutes les choses de basoche et de chicane, et les rares fois où il avait dû apposer sa grosse signature tremblée, au bas de quelque document important, avaient toujours été pour lui des instants de solennelle terreur.

Et dire que c'était son propre garçon qui le mettait aujourd'hui « dans les papiers ». Ah ! ces malheureux papiers, quel enfer pour sa pauvre tête, et ce qu'il fallut peiner dur et longtemps

pour les reprendre. Même, pour les ravoir plus vite, il avait « impothéqué » sa terre, sa belle terre de trente arpents, jusque-là vierge de ces souillures. Enfin, il y était arrivé, et un certain soir, la dernière signature en sûreté dans sa commode, il avait respiré comme au sortir d'une fournaise. Mais, par exemple, qu'on ne lui parlât plus de Jacques, car il avait juré de ne plus jamais le revoir.

Le pauvre bougre avait pourtant été assez puni. Ah ! Dieu, oui, quel garouage et quelles traverses, depuis sa fuite de Montréal. D'abord ouvrier de factorie dans le Connecticut, puis tour à tour, et ressaisi par la nostalgie de l'espace, mineur dans l'Idaho et cow-boy dans le Wyoming. Enrôlé ensuite, lors de la guerre avec l'Espagne, dans un régiment de l'Ouest dirigé sur les Philippines ; puis, de retour aux États-Unis, bûcheron dans un chantier du Michigan, où une pneumonie l'avait cloué deux mois au lit, et d'où il s'était mis en route pour le Canada, tenaillé par le désir de revoir tous les siens, et n'ayant pour tous biens, avec l'argent de son passage, que son inséparable violon roulé dans quelques hardes.

Enfin, après être descendu en gare, ce soir de mardi gras, au village Richelieu, la dernière étape vers Saint-Mathias, seul, à pied, dans le noir, le froid et la poudrerie ; ses cris de secours, perdus dans le ronflement de la tourmente ; la maison des Goyer, dont toutes les fenêtres flambaient, comme une invite à la délivrance...

De chez les Goyer, il n'y avait plus qu'une quinzaine d'arpents pour se rendre à la maison du père Valin, mais ce n'en fut pas moins toute une affaire, au matin de ce lendemain de bal, que d'y transporter Jacques, repris durant la nuit, et par suite de son aventure de la veille, d'une aggravation du mal qui avait déjà failli être son coup de mort. On dut faire le trajet à pied, l'état des chemins rendant même impossible l'usage du berlot. Des amis soutenaient le malade sous les bras, tandis que d'autres, en avant, frayaient le passage à travers les bancs de neige.

Au logis, les vieux parents, déjà prévenus, se tenaient sur le seuil. Toutes les rides de la mère riaient et pleuraient à la fois, tandis que le père,

dont la rancune n'avait pu tenir devant la pâle figure émaciée, le regardant avec des yeux suppliants, ne pouvait que balbutier :

– Mon pauv'garçon ! Mon pauv'garçon !

Deux semaines durant, Jacques fut de nouveau entre la vie et la mort. Puis enfin le médecin se prononça. Le malade était sauvé, mais il faudrait des soins, beaucoup de soins.

Le printemps, maintenant, avait commencé à poindre, et déjà de beaux jours chauds étaient venus qui avaient permis à Jacques de s'asseoir sur le perron de la maison et de rester là des heures, à humer l'air et le soleil. Peu à peu, et à mesure que se précisait le vieil horizon familier, toute sa jeunesse éparse dans les choses s'éveillait et parlait. Quoi qu'il fût, il aimait cette terre dont il était l'enfant, terre nourricière et brave où tous les siens, depuis des générations, avaient passé, et cela l'envahissait à la façon de quelque chose de très doux et il lui semblait par instants que tout son être allait fondre.

Un soir qu'il y avait nombreuse compagnie, on le pria de faire le récit de ses voyages et ce fut

une fête pour ces bonnes gens, dont la plupart n'avaient jamais encore, dans toute leur vie, poussé plus loin que Montréal. Jacques leur décrivit le pittoresque des campements de mineurs de Boise City, dans l'Idaho, un pays tout en roches blanches et lisses, veinées de bleu, mangé de soleil et sans arbres. Il leur parla de l'existence aventureuse des cow-boys du Wyoming, lancés à bride abattue au milieu des immenses plaines herbeuses, vallonnées de houles comme un océan.

Ce fut ensuite le tour des Philippines. D'abord la traversée de l'immense mer Pacifique, trois semaines entre le ciel et l'eau ; puis, l'arrivée, là-bas, dans une rade où des fonds d'ocre jaune rendaient encore plus vif le vert criard des rives. Et les arbres bizarres, croulant sous le poids de fruits savoureux. Et le grouillement inoubliable des villes, du petit monde pas plus haut que ça, avec des teints de brique cuite et de petits yeux noirs de furets. Et les coups de feu dans les hautes herbes, dans les « ferdoches », aux prises avec l'ennemi, les balles vibrant en coup d'archet, vromm !...

On était arrivé au second dimanche de mai, veille du jour fixé chez les Valin, pour les premiers labours.

Depuis des semaines, Jacques sentait grandir en lui le signe de la vocation, la marque du glorieux état de ceux qui font vivre le monde. Lentement, aussi, l'évocation s'était dressée, devant ses yeux, le rôle départi, en ce doux pays de Québec, aux fils de la terre. Il avait quelques lectures, et il n'était pas, non plus, sans saisir tout ce que contenait de poésie âpre et consolante la fière devise « Emparons-nous du sol », où se résume toute la force et la grandeur de notre chère Nouvelle-France.

Or, ce dimanche de mai, aux approches du soir, la famille venait de se lever de table, et Jacques, tout songeur, regardait son père en train de hacher du tabac pour sa première pipe d'après souper. Des signes de vieillesse, où il savait qu'il était pour une bonne part, lui apparaissaient plus que jamais évidents, à la commissure des lèvres, dans la tombée des joues, dans l'affaissement de

la taille. Surtout il regardait, le cœur étreint, les mains calleuses et fortes, habiles seulement à retourner et pétrir la terre, les mêmes pourtant qui avaient dû manier les papiers dont le souvenir le brûlait en ce moment comme un fer rouge.

Et ce fut aussi soudain qu'irrésistible. Approchant sa chaise du vieillard, il saisit les chères mains rudes et calleuses, les mains jamais découragées, qui l'avaient élevé, qui venaient encore de le secourir, et il y appuya longuement ses lèvres, tandis qu'il demandait à voix basse :

– Me pardonnez-vous ?

Et le vieillard de répondre :

– Oui, mon garçon, je te pardonne.

Jacques se leva transfiguré par le mot béni, et il s'élança au-dehors, comme pour y faire éclater plus librement sa joie.

La nuit était venue. Un vent tiède soufflait, chargé des odeurs des pommiers en fleurs, promenant dans les airs le parfum et le tressaillement des végétations prochaines. Et Jacques, plus que jamais, sentit couler en lui

l'âme de la patrie ressaisie, celle surtout de ce coin de terre qui était sien, où il descendrait plus tard tout entier pour y dormir en paix le grand sommeil.

Demain, ce serait lui qui ferait le labour. Il n'en avait dit mot au père, voulant lui réserver cette surprise ; surtout ne voulant, par une sorte de pudeur instinctive, prendre en main la charrue, l'instrument roi et le symbole de sa rédemption, que renouvelé par son pardon. Et maintenant c'était fait, et ce serait en maître qu'il marcherait dans le sillon.

Il ne dort guère cette nuit-là, agité comme un néophyte dans une veillée d'armes. Dès les premières blancheurs de l'aube, il se glissa hors de la maison et s'en fut à l'écurie atteler Corbeau à la charrue. De tout temps, il y avait toujours eu, chez les Valin, un cheval noir qu'on nommait Corbeau. Cela fait, il entra dans les champs, du côté où la barre du jour grandissait de plus en plus en de longues traînées de pourpre.

Des claironnées de coqs se répondaient d'une ferme à l'autre. Au creux des terres, une petite

brume flottait, enveloppante et douce. Là-bas, le mont Saint-Hilaire – la montagne, comme on dit simplement dans ces environs – montrait ses sommets baignés de rose.

L'aurore grandissait toujours, élargissant ses tirants de feu. L'astre, enfin, émergea, les rayons de flamme courant à la surface du sol, et frappant en plein la montagne dont les flancs s'irisèrent de reflets violâtres.

Damase Valin venait de sortir à son tour. Il allait atteindre les bâtiments lorsqu'il entendit qu'on l'appelait. Il rebroussa chemin, un peu étonné.

Du plus loin qu'il le vit venir, Jacques lui cria :

– Eh bien ! le père, faut-il piquer su'le gros érable, ou su'la maison d'école ?

Le vieillard comprit et se redressa. Sa voix s'éleva claire et chantante dans l'air matinal :

– Pique su'le gros érable, mon garçon, et prends garde à Corbeau, qui a l'coup de collier un peu vif.

Au claquement de langue de Jacques, Corbeau tendit tes reins. Le soc, avec un crissement, s'enfonça. La terre s'ouvrit, brune et moite, les remblais roulant comme des flots traversés par un tranchant de navire.

Jacques s'avancait, triomphant, dans l'auréole que lui faisaient les feux du levant.

La savane

I

Si jamais vous allez à Saint-Dominique, joli village situé à quelques milles de Saint-Hyacinthe, on vous contera peut-être par quelle mémorable aventure était passé, une certaine veille de Noël d'il y a déjà pas mal d'années, Aristide Vincent, dit Belhumeur qui, autrefois, cumulait par là les fonctions de rétameur, menuisier et cordonnier de toute la paroisse.

À ces occupations modestes il en ajoutait une autre, et non la moindre. C'était le meilleur chantre qu'on pût trouver à dix lieues à la ronde, et il fallait l'entendre le dimanche, à la messe, quand, après s'être dégagé un peu la gorge et s'être redressé un tantinet, il lançait son premier *Kyrie*. Ah ! pour sûr, oui, il en avait une voix, le brigand ! Mais, n'anticipons pas...

II

C'est qu'avec tous ces avantages Aristide avait un gros, bien gros défaut. Pour tout dire, en un mot, il aimait trop à fêter, au grand scandale de son village et à la grande désolation de sa fidèle Domitilde, sa femme. Toutes les solennités de l'année lui étaient bonnes pour cela, Pâques, Saint-Jean-Baptiste, puis les anniversaires de ci et de çà, les jours d'élections, les expositions régionales, que sais-je encore. Mais, entre toutes, l'époque qu'il affectionnait davantage était celle si bien dite des Fêtes, et qui allait de la Noël aux Rois. Ces jours-là, Aristide les passait d'une affilée et sans déroger d'un cran.

Le pire, c'est que, quand il était ainsi lancé toutes voiles dehors, il lui revenait à la mémoire toutes sortes de chants bachiques, et autres encore moins édifiants, du temps qu'il était sur les « cages » – il avait déjà fait la « drave » aux Pays d'en Haut – et qu'en plus il jurait alors, que c'en était à faire dresser les cheveux. Ah ! le sacripant,

vous dis-je.

À part cela, et au demeurant, un vrai bon diable, à la barbe et à la tignasse tirant sur le rouge, et qui en dépit de sa forte taille et de ses airs de matamore filait doux devant Domitilde qui n'avait pas, je vous assure, sa langue dans sa poche, et qui vous menait son Aristide par le bout du nez. Certaines mauvaises langues prétendaient même que cela n'était pas étranger à ses dévergondages. Quoi qu'il en soit, c'était merveille de voir avec quelle crânerie cette petite femme, noire comme une mûre, et pas plus haute que la main, tenait tête à ce gros homme, qui aurait pu, s'il l'eût voulu, l'écraser d'une chiquenaude. Ah ! il voulait lui faire des misères. Eh bien ! il n'en aurait pas le démenti, et elle lui en ferait, elle aussi, tout son soûl.

III

Cette veille de Noël dont je parle, Aristide s'en revenait de Saint-Hyacinthe – du « Fort »,

comme certains vieux disaient dans ce temps-là – où il était allé vendre quelques dindes et poulets, et où, comme de bon compte, il avait pris force rasades en divers hôtels de la Place du Marché. Aussi, je vous prie de croire qu'il en avait, comme on dit, plein son capot. Bien au chaud dans sa « traîne », et son cheval César filant son petit train, il trompait la monotonie du chemin en lançant de temps à autre aux échos quelques-uns de ses couplets favoris :

*À Saint-Dominique, oui-dà !
C'est là qu'est un' jolie fille,
Qui s'appelle Domitilde,
Et youp ! et youp ! là, là.*

Quand il atteignit la « savane », la nuit était tout à fait venue, et la lune ne faisant qu'émerger à l'horizon permettait tout juste de voir devant soi, à deux doigts. Comme vous le savez sans doute, il n'y a que depuis peu que cette savane de Saint-Dominique a été rendue assez praticable

par les travaux d'empierrement qu'on y a faits. Mais, au temps dont je parle, ce n'était pas une mince affaire que de traverser ces soixante arpents, quand la pluie ou le dégel avaient le moindrement détrempe tout cela. Précisément, cette veille de Noël-là, il avait fait toute la journée un vrai temps de printemps avec un peu de bruine, et il n'y avait plus que le milieu de la route qui tenait encore un peu comme par miracle, tout le reste n'étant que boue noirâtre et neige fondue. Cela, cependant, n'était pas fait pour inquiéter Aristide, qui savait que César avait le pied sûr et ne se laisserait pas détourner de la droite ligne. Du reste, la « savane », ils connaissaient ça tous deux, César et lui, et il y avait des années qu'ils y passaient, été comme hiver, filant à grande allure sur l'immense plaine enneigée, ou bringuebalant dans la lourde poussière noire, tandis que de chaque côté montait la fumée de la « terre neuve ».

*C'est Mam'selle Domitilde,
Et youp ! et youp ! là, là.*

IV

Or, voyez comme ça se trouve. Ce soir-là, le patron des cordonniers, saint Crépin lui-même, était venu passer sa veillée de Noël sur la terre, et il se trouvait à ce moment au beau milieu de la « savane », et marchant à grandes enjambées vers Saint-Hyacinthe. Quand je dis qu'il marchait, vous comprenez que c'est plutôt façon de parler, car vous pouvez croire que les mottes de terre lui étaient plutôt légères et qu'il glissait là-dessus que c'en était un émerveillement. Du plus loin qu'il entendit le couplet d'Aristide, il reconnut à qui il avait affaire et il se dit :

– La peste m'étouffe ! si ce n'est pas là ce sacripant de Belhumeur, et plus plein que jamais, aussi, le malheureux.

Il s'apprêtait à le morigéner d'importance, puis tout aussitôt il changea d'idée. On lui avait affirmé qu'Aristide était, en dépit de son vice, l'homme le plus charitable qu'on pût rencontrer

et il voulut en avoir le cœur net.

L'instant d'après, Aristide s'entendait apostropher par une ombre surgie au beau milieu de la route et qui lui demandait la charité pour l'amour du Bon Dieu. Il faisait maintenant assez de lune pour qu'on pût distinguer une sorte de petit vieux à longue barbiche blanche et portant une besace au bout d'un bâton.

– Y a ben du bougre de sort là-dedans, bégaya Aristide, v'là les quêtoux dans la savane, maintenant. Mais, c'est égal, batêche, la v'là, la charité, et de bon cœur.

Et puisant dans le sac où il avait mis ses emplettes de Noël il en sortit un beau pain tout doré qu'il remit au vieux. Et fouette César.

Le saint aurait pu en rester là, mais il lui en coûtait de se séparer si vite de ce bon bougre, et cela d'autant plus, comme vous allez voir, qu'il avait maintenant tout un plan en tête. Il faut vous dire, ici, qu'il avait pour ce gai luron une affection toute particulière, car il avait appris tout récemment qu'Aristide s'estimait on ne peut plus fier de l'avoir pour patron. À preuve l'enluminure

mise en bonne place dans sa « chambre de compagnie » où lui-même, le saint, était représenté en tablier de cuir et tapant à tour de bras sur une semelle.

V

Y a le gros Prudent, oui-dà !

Qui la voudrait, la jolie fille,

Mais qui ne l'aura pas.

Et youp ! et youp ! là, là.

César pouvait avoir trotté environ une dizaine d'arpents quand il s'arrêta net, buté nez à nez avec ce qu'il semblait à Aristide être le même petit vieux de l'instant d'avant, tandis que la même voix lamentable lui demandait encore la charité.

– Batêche ! v'là, pour sûr, la savane ensorcelée, que tous les quêteux se ressemblent ! Eh ben, oui, la v'là la charité, et sans rechigner,

foi de Belhumeur.

Et puisant de nouveau dans son sac, il en sortit un autre pain tout doré qu'il remit au vieux. Et va donc, César.

Tout doux ! Prudent, oui-dà !

Domitille est brunette,

Mais tu ne l'auras pas.

Et youp ! et youp ! là, là.

Bon sang des sangs ! Vous me croirez si vous voulez, mais Aristide n'eut pas plutôt fait une autre dizaine d'arpents dans l'interminable savane, que voilà encore César qui s'arrête net, buté au même quêteux de malheur. Et ne me demandez pas comment cela pouvait se faire, car vous devez savoir que les saints, ça vole, sur les ailes du vent.

Cette fois, Aristide en restait tout ébaroui, tandis que, du coup, les dernières fumées de sa « fête » lui sortaient de la tête.

– La charité, doux Jésus ! clamait la même voix lamentable.

– Cré tord-nom ! hurla Aristide, je veux que le diable me patafiolle si je comprends goutte à tout ça. Mais on me laissera donc rien à manger, à la fin des fins !

Puis, se ravisant :

– Allons, oui, on va te la faire, la charité, mon bonhomme.

Et il remit au vieux un troisième pain. Il lui en restait un autre pour sa Noël, mais sortirait-il jamais de l’inférieure savane ?

Et il allait fouetter César, quand le vieux, cette fois, saisissant le cheval à la bride, le retint immobile en même temps qu’il tenait ce discours à Aristide :

– Oui, au fond, tu es une bonne pâte d’homme, et il te sera beaucoup pardonné pour cela. Trois fois je t’ai demandé la charité, et trois fois tu m’as secouru. En récompense, et à mon tour, je te promets d’exaucer les trois premiers vœux que tu pourrais avoir à formuler. Tu n’auras qu’à

t'adresser à moi, ton patron, et ce sera fait.

Et il se nomma. Aristide sentit ses cheveux qui se hérissaient sous son casque en même temps qu'un petit froid lui descendait au creux du dos. Et il faut avouer, aussi, qu'il y avait de quoi, car une flamme bleuâtre courait maintenant tout autour de la tête du saint, et de toute sa personne soudainement grandie émanait une lueur diffuse. Ce fut, du reste, très court et, le temps de le dire, pfuitt ! l'apparition s'était évanouie en fumée.

VI

César avait repris son train-train, mais cette fois Aristide ne chantait plus, encore sous le coup de la souleur qu'il venait d'éprouver. Roulé dans sa peau de carriole, il se faisait petit, petit, dans la crainte de voir encore l'apparition se dresser devant lui. Surtout, il voulait sortir à la fin des fins de cette savane endiablée, et, pour cela, il activait César le plus qu'il pouvait.

Mal lui en prit de vouloir aller trop vite. Il n'a jamais su au juste comment la chose était arrivée,

mais toujours est-il qu'à un moment donné il s'était senti soulevé et lancé jusque dans le fossé bordant la route. Quand il eut repris ses esprits, il ne lui fallut pas de longues minutes pour juger de l'étendue de son malheur. César gisait lamentablement sur le côté, dans un bon pied d'épaisse boue noirâtre, et la traîne, avec une partie de ses ridelles brisées, était presque sens dessus dessous. Agitant désespérément les quatre pieds, le cheval avait fait d'abord quelques efforts pour se dégager, puis s'était recouché, résigné, et il restait maintenant insensible à toutes les objurgations d'Aristide.

Pour mettre le comble, la nuit ne se passerait sûrement pas sans gelée. Aristide n'avait qu'à renifler l'air pour sentir le froid qui arrivait. Sans secours immédiats, son pauvre César courait risque de rester là encaqué jusqu'au printemps. Et cette grande diablesse de lune qui là-haut avait l'air de le narguer et de rire de lui tout son plein !

Et voilà qu'après s'être tiré un peu les cheveux et avoir lancé force « batêche » et « tord-nom », il s'avisa de penser au petit vieux de tout à l'heure.

– Bon saint Crépin, s'écria-t-il, si vous tirez mon César de là, je vous devrai une fière chandelle !

Il n'eut pas plutôt prononcé ces paroles que César se dressa tout à coup sur ses jambes, et remettant d'un seul tour de reins la traîne sur son séant alla reprendre sa place au milieu de la route. Je vous laisse à penser si notre homme en écarquillait les yeux.

Ouais ! se dit-il, tandis que j'y étais, j'aurais eu autant d'acquêt de lui demander de me donner un « berlot » au lieu de cette vieille bonne à rien de traîne.

Il s'était retourné à ce moment pour allumer sa pipe. Cette opération terminée, il s'apprêtait à se rembarquer, quand les bras lui en tombèrent du corps. De traîne, plus la moindre trace, et à sa place un beau « berlot » tout neuf et reluisant, avec à l'avant deux belles clochettes d'argent. Même les peaux de carrioles avaient disparu, remplacées par de superbes dépouilles d'ours noir dans lesquelles Aristide se coula et s'emmitoufla avec délices. Et ale donc !

Domitille est brunette, oui-dà !

Mais tu l'auras pas.

Et youp ! et youp ! là, là.

VII

La savane touchait à sa fin, et maintenant clignotaient au loin des lumières des maisons marquant la montée de la « grande côte ». Vous devez savoir qu'à Saint-Dominique on dit comme ça la « grande côte », pour désigner la grimpée menant au plateau où est situé le village. Les gens de là-bas vous ont une façon de vous regarder de haut quand ils parlent de leur « côte », et il est évident que, pour eux, c'est un peu comme le pont de Beaucaire pour les Tarasconnais ; ça n'a pas son pareil au monde. Il faut avouer, du reste, que cette côte est d'un joli raide, avec des lacets très pittoresques. Ah boufre ! oui, c'est une « côte ».

Donc, les premières lueurs de la « côte »

venaient d'apparaître. Aristide songeait qu'il ne lui restait plus qu'un souhait à formuler, et comme César paraissait trotter péniblement ses pensées allèrent naturellement de ce vieux et fidèle compagnon – il aurait bientôt dix-huit ans – dont il lui faudrait avant longtemps se séparer. Finies, alors, pour de bon, les belles trottées qu'ils avaient si souvent faites ensemble dans la savane.

– Eh ! mais, se dit-il, si je demandais au saint de le remettre jeune et fringant comme il y a quinze ans ?

Miséricorde ! déjà César avait bondi, comme piqué par les cent diables, et filait d'un train d'enfer vers la « côte ».

– Hé là ! hé là ! ne cessait de crier Aristide, qui voyait maintenant avec terreur César se lancer à l'assaut de la « côte ».

Vous me croirez si vous voulez, mais, aussi vrai que je vous le dis, la brave bête la monta, cette côte, d'une seule traite, au grand galop, sans faiblir un seul instant, et, arrivée là-haut, entra dans le village en coup de vent, les clochettes sonnantes un drelin ! drelin ! à n'en plus finir. Au

passage, des portes s'ouvraient, et dans l'encadrement apparaissaient des gens ahuris, se demandant ce que pouvait signifier cette trombe.

VIII

Aristide touchait maintenant à l'instant où, en arrivant chez lui, il lui faudrait affronter la mercuriale habituelle que Domitilde lui tenait toujours en réserve, à ses retours du Fort.

– Dommage ! pensa-t-il, que je sois au bout de mon rouleau. Sans ça, j'demanderais ben à ce bon saint Crépin de me rendre ma femme plus douce et plus avenante. Ah ! c'est le coup alors que j'courrais chez le curé pour lui demander de me recevoir de la tempérance.

Eh bien ! il faut croire que saint Crépin était bien décidé à donner ce soir-là mesure pleine à son protégé, car César n'était pas plutôt arrêté devant la maison que Domitilde en sortait et sautait, comme au beau temps de sa lune de miel, au cou de son homme. Puis, l'entraînant à

l'intérieur, elle lui montra, devant le beau feu clair qui flambait, la table appétissante dressée pour le réveillon, et tout autour ses trois mioches attifés à souhait, et qui riaient de bon cœur de la surprise de leur papa. Et des « Mon cher Gros ! » par-ci, des « Mon cher Gros ! » par-là. Non batêche ! pas possible, on lui avait changé sa femme.

– C'est pas tout, ça, fit-elle, dépêche-toi de te faire beau, car la messe de minuit va bientôt sonner, et on est venu tantôt, de chez le curé, me demander si tu serais à l'orgue pour chanter. J'ai promis que tu y serais.

Je crois bien qu'elle pouvait promettre. Ah ! la brave petite femme. Aussi, je vous laisse à penser quelle émotion s'empara des assistants quand, au dernier coup de cloche, on vit Aristide monter à l'orgue, un Aristide bichonné, pomponné, rasé de frais, et avec ça, bonté divine ! pas la moindre trace de boisson. Songez donc qu'il y avait des années que, cette nuit de Noël, il la passait toujours en pleine ribote. Ce fut bien autre chose encore quand on l'entendit entonner « Nouvelle

Agréable ! » Les vitres en tremblaient, et dans les bancs on se poussait du coude et on se chuchotait : « En a-t-il un creux de voix, ce Belhumeur ! » Il paraît aussi que, cette nuit-là, le curé y alla à plusieurs reprises de sa petite larme, en songeant au retour définitif de l'enfant prodigue.

IX

Ah ! bien définitif, en effet. Jusqu'à sa mort, survenue il y a de ça pas mal d'années, Aristide est resté fidèle à la promesse qu'il avait faite, cette nuit-là, à son saint patron. Il faut croire, aussi, que les gens avaient raison de dire qu'il n'avait pas son pareil, car Domitilde ne s'est jamais remariée, encore qu'elle soit toujours, en dépit de ses cinquante-cinq ans, un beau brin de créature, bien allante et frivolante.

Un Noël intime

Noël... Les deux loulous, Toby et Bobette, confortablement pelotonnés sur un coussin de la salle à manger, écoutaient les carillons pleuvoir dans le silence comme de larges gouttes de lumière !

Ils allaient s'endormir, lorsque leur maîtresse poussa la porte !

Fort intrigués, ils la virent déposer sur la table un objet en carton-pâte (une étable en réduction) où différents personnages et animaux paraissaient, avec leurs gestes figés, se diriger vers une petite crèche remplie de paille où dormait un enfant.

Les larges gouttes de lumière des carillons pleuvaient toujours !

Soudain, Jacques et Berthe, les deux jeunes espiègles de la maison – quatre et cinq ans à

peine – firent irruption.

Ils allèrent droit à l'étable. Et tandis qu'ils s'extasiaient devant le jouet merveilleux, la mère leur dit : « C'est aujourd'hui Noël, le jour où le Petit Jésus est né ! Ce fut dans une étable pareille à celle-ci, à Bethléem... » Et elle leur expliqua le mystère et la mission de l'Enfant-Dieu, leur désignant la sainte Vierge, les Bergers, l'Étoile, les Rois Mages, le Bœuf et l'âne...

Tous trois demeuraient baignés dans un silence religieux et tendre, comme si un peu de ciel fut descendu jusqu'à eux.

Le père entra... Friquet, le minet, en profita pour se glisser derrière lui ! Les carillons, étincelants et légers, sonnaient encore !

Une atmosphère surnaturelle de confiance et d'harmonie attendrie baignait les êtres et les choses...

Bobette s'étonna :

– Comment l'Humanité, si méchante, si fausse, dominée par de si bas instincts, peut-elle avoir la notion de Dieu et de l'au-delà ! !

– Je n’aurais jamais cru, s’exclama Toby, que ces êtres matériels et pervers soient capables de nourrir des idées aussi élevées et de donner l’impression, parfois, d’une apparente bonté et de quelque noblesse...

Bobette voulut découvrir là un signe de l’influence qu’exerce sur eux le voisinage des bêtes. Elle remarqua :

– Vois, les enfants ne se battent pas. Leurs parents eux-mêmes ne se querellent pas, aujourd’hui... En vérité, c’est prodigieux !...

Toby, très observateur, ajouta :

– Ils vont jusqu’à se montrer très corrects envers leurs supérieurs, c’est-à-dire envers nous !...

– C’est vrai. Ainsi Jacques ne tire pas la queue de Friquet ! Et notre maîtresse n’a-t-elle pas donné un échaudé au chardonneret !...

Et Toby :

– ...Et nul ne me tire les oreilles ou ne m’arrache les poils en ce jour béni !

Bien mieux, Berthe s'avancait vers ses loulous, un morceau de sucre à chaque main.. Ils n'en pouvaient croire leurs yeux !...

Bien entendu, ils ne prêtaient pas foi à la prsomption des hommes qui pouvaient imaginer un Être Suprême assez bon pour pardonner à des créatures aussi sottes et inférieures qu'eux et assez faible pour leur ménager un paradis dans son royaume ternel !...

Ils virent là une intervention manifeste de leur dieu à eux.

Ils restèrent convaincus qu'en ce jour anniversaire naissait dans l'Infini : pour les chardonnerets, un oiseau aux plumes multicolores, dans un nid tressé de rayons de soleil ; pour Friquet, un minet aux yeux perçants et à la fourrure bleue comme le ciel ; et pour eux, un toutou gigantesque qui menait l'homme en laisse.

Noël... Noël...

– ...Et Bobette et Toby, pelotonnés voluptueusement sur leur coussin, écoutaient

dans un pieux recueillement les lumineux
carillons qui sonnaient pour eux !

L'ultime récompense

Conte de Noël écrit spécialement pour *La Presse*
après lecture de *Maria Chapdelaine*

La maison d'Eutrope Gagnon était bien au-dessus de Honfleur, dans les bois, et à plus de douze milles de Péribonka.

C'était de l'autre bord de la rivière, en haut des chutes, dont on entendait tout à clair, par les jours calmes, le long mugissement.

Sitôt qu'il avait eu la promesse de Maria Chapdelaine, qu'elle le marierait l'année d'après, Eutrope Gagnon s'était mis en train de bien recevoir sa jeune femme. Il avait agrandi sa maison, et s'était construit une belle galerie. Puis il avait aménagé une belle chambre de compagnie, pour les veilleux qui ne pouvaient manquer de venir. La maison se composait, pour

ainsi dire, de deux corps de logis, chacun avec sa porte séparée ouvrant sur le dehors. L'un, un peu en retrait, et très spacieux, servait surtout de cuisine, et l'autre ouvrait sur les deux pièces qui étaient la chambre à coucher et la chambre de compagnie. Eutrope s'était dit que cette disposition serait plus commode pour Maria, et qu'elle aurait ainsi moins de travail à tenir sa maison en bon ordre.

Puis, tout le temps, il avait travaillé à se faire de la terre. Ah ! c'était pas l'ouvrage qui manquait, et il y en avait des arpents et des arpents de bois et de savane à conquérir. Comme disait le père Chapdelaine, son futur beau-père, on en avait encore pour une bonne escousse à se battre avec ce v'limeux de bois avant d'avoir la terre. Mais, Dieu merci, à l'automne, Eutrope l'avait encore reculé, ce diable de bois noir, et il n'en avait plus, tant s'en faut, la menace aussi constante sous les yeux. L'hiver suivant, quand il avait amené Maria chez lui, elle n'avait pas tardé à voir de sa fenêtre, à la fonte des neiges, un bon bout de terrain planche, sans creux ni souche, et qui aurait fait les délices de sa pauvre défunte

mère qui, tout son « règne », n'avait cessé de se lamenter de voir son vieux se battre avec la terre pour l'avoir. Durant l'été qui avait suivi, Eutrope l'avait encore reculé un peu, le bois noir, et c'est ainsi qu'on avait gagné l'automne, puis ensuite qu'on était entré pour de bon dans un autre hiver, et qu'on était arrivé à cette veille de Noël, qui fait l'objet du présent récit.

Tout le long du jour, ça s'était amassé là-haut, le mauvais temps qui s'en venait, en épais nuages d'un gris sale, et dans l'après-midi on ne voyait déjà plus l'encaissement de la rivière, en haut des chutes. Tout là-bas, aussi, la lisière du bois avait disparu. Et puis, vers trois heures, alors qu'Eutrope avait dû allumer la lampe pour y voir un peu clair chez lui, le norouâ avait commencé de souffler, d'abord par petites bouffées, puis en vraies rafales qui balayaient de plus en plus la neige jusqu'au ras de la maison. Alma-Rose, qui était maintenant une grande fille, allait souvent à la fenêtre, puis accourait vers sa sœur Maria lui annoncer que ça empirait, et que ça allait

sûrement poudrer pour de bon avant la nuit. Si ça continuait, le père Chapdelaine allait avoir de la misère à s'en venir avec le docteur, qu'il était allé chercher à La Tuque. Il est vrai qu'il était parti avec Fend l'Air, le cheval d'Eutrope, qu'on savait pouvoir passer à travers tout. Mais, tout de même, ce que l'on avait hâte de le voir arriver !

Comme de fait, et alors que la nuit venait de se faire presque subitement, vers les quatre heures, le norouâ avait affirmé pour de bon sa présence, en vrai conquérant qu'il était de ce pays du Grand Nord. Ça ronflait maintenant en avalanches, et l'on aurait dit que parfois ça s'accompagnait de grands gémissements qui n'en finissaient plus, tellement ça traînait jusqu'au fin fond de tout. Justement, Eutrope, qui venait de rentrer soigner ses animaux, disait que ça ressemblait aux beuglements de ses vaches, quand il tardait un peu à leur donner du foin. Ah ! oui, pour sûr, on allait avoir une rude nuit, et il avait, lui aussi, grande hâte que « son père » fût de retour.

Par l'entre-deux, séparant les deux corps de logis, le grand poêle à trois ponts jetait sa bonne

chaleur ; et dans un coin de la cuisine, la mère Vogelle, une tante de Maria, qu'on avait envoyé quérir à Saint-Prime, pétrissait la pâte des beignes et des tourtières pour le réveillon.

Vers cinq heures, un bruit de grelots se fit entendre au-dehors, et Eutrope courut à la porte tout joyeux, en disant que c'était Fend l'Air qui arrivait.

Presque aussitôt, le médecin parut sur le seuil, poudré de neige des pieds à la tête. C'était le même que celui qu'on avait envoyé chercher pour assister la mère Chapdelaine à ses derniers moments, un homme grand et massif, on s'en souvient, à la moustache grise, au parler rude et aux gestes lents et compassés.

Il enleva son capot et s'approcha du poêle.

– Batêche, fit-il, en tendant le dos à la bienfaisante chaleur, ça fait du bien d'arriver chez soi. J'suis pas loin de croire que si on avait eu seulement trois milles de plus à faire, Fend l'Air restait en chemin et nous autres avec.

Pendant que le médecin se chauffait, Eutrope et son beau-père étaient allés dételer le cheval.

Les deux hommes rentrèrent presque aussitôt, et alors le médecin annonça qu'il devait bien une petite visite à Maria. Accompagné de la mère Vogelle, il se dirigea vers la chambre à coucher.

Eutrope et le père Chapdelaine se tenaient assis près du poêle, un peu anxieux. Afin de dissimuler leur inquiétude, ils avaient allumé leurs pipes et fumaient à petits coups saccadés.

Quand le médecin revint et eut dit que tout allait bien, les visages se détendirent. Le père Chapdelaine, qui était en veine d'anecdotes, parla de son vieux cheval, Charles-Eugène, qui ne voulait plus travailler, en grand « malavenant » qu'il était, et qui se couchait de son long sur sa litière chaque fois qu'on faisait mine de lui montrer son harnais.

La mère Vogelle mettait la table à la hâte.

– Vous prendrez bien une bouchée, demanda Eutrope au médecin,

– C'est pas de refus. Au surplus, la poudrerie

m'a creusé, vous allez voir.

On allait se mettre à table, quand la porte s'ouvrit de nouveau, comme poussée par le norouâ qui soufflait maintenant de plus en plus fort, et Edwige Légaré, l'homme engagé du père Chapdelaine, fit son apparition. Il n'en pouvait plus, disait-il, de savoir « son père » si loin, en pleine poudrerie, et alors voulant savoir ce qui se passait il s'était aventuré à traverser les bancs de neige, en raquettes, et il avait fini quand même par arriver, les membres tout raides et à moitié gelé.

On s'empessa de lui faire place autour du poêle, pendant que la mère Vogelle dressait un autre couvert. Ce brave Edwige, comment donc ! C'était toujours le même homme hirsute, l'air d'un ours mal léché, mais au fond un vrai cœur d'or, et toujours prêt à rendre service.

Tout aussitôt, Eutrope cria : « À table ! à table ! » et tout le monde, mis en joie par les bonnes nouvelles qu'avait données le docteur, fit honneur à la grosse crêpe au lard qu'on venait d'apporter, d'autant plus que la mère Vogelle

avait annoncé qu'elle réservait pour le réveillon un petit plat de sa façon dont on aimerait pour sûr se souvenir.

Dans le grand lit de merisier rouge, qu'Eutrope tenait d'un arrière-grand-père, Maria écoutait ce qui se disait, l'œil aux aguets par la porte légèrement ouverte et par où filtrait un faible rai de lumière.

Tout ce long après-midi, elle avait suivi le progrès de la poudrerie qui soufflait au dehors. Elle en avait perçu bien nettement le ronflement de plus en plus menaçant et, elle aussi, avait pâti sur le sort de son vieux père envoyé encore plus loin que Honfleur, à La Tuque, chercher le médecin. Pour tout dire, son esprit ne s'était guère encore occupé d'autre chose, sans cesse en alerte devant l'avalanche des bordées dont elle sentait pour ainsi dire la poussée grandissante contre les murs de sa maison.

Et voici qu'il lui sembla que tout cela s'était soudainement apaisé. Le norouâ ne soufflait plus que par ripousses, à la place du long

mugissement de tout à l'heure, et il n'y avait plus autour d'elle ces coups de battoir qui l'avaient fait tant sursauter. La mère Vogelle, venue lui servir une tasse de thé, lui confirma la chose, et lui annonça qu'en effet le « gros temps » paraissait vouloir s'en aller pour de bon.

Encore quelques instants et il se fit soudain un grand apaisement. Le temps de le dire le norouâ était parti aussi vite qu'il était venu. Edwige Légaré, qui était allé humer l'air au dehors et voir de quoi il retournait, opina que ça allait sûrement tourner au sudet, qui est comme on sait, par comparaison, un petit vent tiède de rien du tout. Mais, crédié ! ajoutait-il, quelle neige ! On pourrait pas se tirer de là avant une couple de jours !

Soulagée de l'inquiétude où l'avait tenue le mauvais temps, et sachant tout son monde bien au chaud près d'elle, Maria tendit tout son être vers les autres pensées qui assiégeaient son esprit. Et c'est ainsi que les mêmes voix qu'elle avait entendues si distinctement deux ans auparavant, dans la nuit où sa mère lui avait fait ses adieux,

vinrent à nouveau en flots pressés par cette nuit de Noël, où l'on sait que, du reste, l'air est toujours singulièrement vibrant, et se prête merveilleusement à communion intime avec tant de choses mystérieuses qui sourdent d'un peu partout.

Ah ! ces voix, oui, Maria les percevait bien, qui venaient de fort loin, et qui prenaient en arrivant à elle un martèlement encore plus distinct. Même, elle aurait juré, si primitive et fruste qu'elle fût, que l'avertissement en était encore plus décisif qu'alors qu'elle les avait entendues l'autre fois. Et elles lui disaient, ces voix, qui venaient de partout, en leur clair langage éloquent, à peu près ce qui suit :

« Ne crains rien, Maria. Nous sommes là, près de toi, nous, les bonnes fées, qui t'ont toujours tenu compagnie. T'es une bonne fille, Maria, une vraie bonne fille, et nous savons bien que tu es toujours restée fidèle aux traditions qui font de toi une noble devancière, dans la poussée de ta race vers le Grand Nord. Oh ! va, il y a bien des « créatures » des villes roulées dans la soie, qui

sont loin de te valoir. C'est à toi, aussi, en récompense, que sont réservées les grandes joies, les vraies, celles qui ne meurent point, et qui entrent si profondément en soi : les réveils miraculeux de la terre au printemps, les éblouissements des midis ensoleillés de l'été, puis les ors fulgurants de l'automne, et, enfin, les radieuses nappes blanches de l'hiver, qui, sous notre ciel si bleu, se hérissent de pointes diamantées. Et c'est pourquoi, aussi, le fils que tu attends et qui va naître sera digne de toi et continuera, tu peux en être sûre, ta lignée si fière et si valeureuse. »

Un peu avant onze heures, il arriva, ce fils si impatientement attendu, et après que la mère Vogelle l'eût un peu attifé et mis en demeure d'être présenté à la compagnie, ce fut, tout autour, un concert d'exclamations louangeuses. « Était-il beau, le petit bougre, avec sa petite frimousse à la peau bien lisse et toute rose. » Alma-Rose, qui le contemplait en extase et les mains jointes, donna le mot de la situation en

s'écriant :

– Dirait-on pas d'un Enfant-Jésus !

Le vieux médecin, alors, eut une idée qui lui sembla lumineuse. Pourquoi qu'on n'en ferait pas notre Enfant-Jésus ? Ça nous remplacera notre Messe de Minuit, qu'on a tous manquée, cette année.

En effet, oui, c'était là une fière idée. Tout aussitôt, près du lit de Maria, on encanta le marmot dans son ber, et à la tête Alma-Rose trouva moyen de disposer une sorte de dais avec une fichu de mousseline blanche sorti en hâte d'un tiroir. À côté, sur une petite table, deux chandeliers de métal blanc, dans lesquels on avait allumé deux belles bougies toutes neuves, figuraient assez bien l'illumination donnée en l'honneur du petit souverain.

L'enfant, ravi sans doute d'être à semblable fête dès son arrivée, ne disait mot, et même Edwige Légaré, qui ne cessait pas de le contempler, assurait qu'il comprenait et qu'il remerciait ainsi à sa façon, c'est-à-dire en ne faisant entendre aucun cri intempestif, qu'on l'eût

si bien accueilli.

Maria, penchée un peu de côté, regardait son fils, et avait dans l'éclat de ses yeux noirs une pointe qui en disait long sur son contentement.

Quand tous ces apprêts furent terminés, le médecin invita l'assemblée à s'asseoir, et après s'être éclairci le gosier avec un peu de liqueur de cerises – une des gloires de Maria – qu'Eutrope lui avait servie, il entonna l'air bien connu : « Il est né, le Divin Enfant » !

Il avait eu, du temps qu'il étudiait la médecine à Laval, une voix de basse-taille renommée dans la capitale, et ce qu'il en restait suffisait encore pleinement à émerveiller les gens de La Tuque, quand il chantait à l'orgue, le dimanche. Aussi, ne se fit-il pas prier pour continuer et toute la kyrielle y passa. Après « le Divin Enfant », ce fut « Dans une Étable », puis « Les Anges dans nos campagnes », etc.

En un coin, Edwige soufflait et se trémoussait sur sa chaise. Vous comprenez, le brave homme ne s'était jamais connu de famille, du plus loin qu'il remontait en ses souvenirs. Et tout ça, au

beau milieu de la nuit, l'enfant, les lumières dans les chandeliers blancs, le chant grave et ému du médecin, ça le chavirait plus qu'il n'aurait pu dire.

Le père Chapdelaine, aussi, avait une façon de sentir ces choses qui était bien à lui. Il était comme figé, le cou en avant, ne voulant rien perdre de ce qui se passait. Eutrope, d'un autre côté, rayonnait, et ses yeux où éclatait une joie intense allaient continuellement de Maria à l'enfant. Alma-Rose et la mère Vogelle, assises à l'angle le plus sombre de la chambre, essuyaient furtivement de petites larmes du coin de leurs tabliers.

Dans le silence recueilli qui avait suivi le chant du médecin, un cri, soudain, éclata : « Oh ! Seigneur, mon boudin que j'oubliais ! » Et la mère Vogelle, d'un bond, fut à sa cuisine, où une buée odorante venait de l'avertir que son boudin blanc commençait à rissoler.

Ce fut le signal de la fin. Comme le disait Eutrope, on avait bien gagné de réveillonner.

Avec l'entrain qu'on imagine, on se rua aux

« tourquières » et au boudin. Puis, le premier appétit passé, on attendit, non sans une petite impatience, la « surprise » de la mère Vogelle, que l'on avait vue il n'y avait qu'un instant sortir quelque chose de mystérieux de son fourneau. Elle avait bien dit, du reste, que chacun en aurait pour sa bonne bouche, car ce qu'elle déposa avec fierté au beau milieu de la table n'était rien moins qu'une superbe tarte à la « ferlouche », faite de beau sirop d'érable, et à la croûte épaisse toute dorée. Puis la liqueur de cerises fit le tour de la compagnie, et l'on but à la santé de la mère et de l'enfant.

Au dehors, plus la moindre trace de bourrasque. Sur les bancs de neige, une lune énorme et toute ronde, qui venait d'émerger à la lisière du bois, versait ses coulées à la fois étincelantes et apaisées.

Au pays de Témiscamingue

(François de Bassompierre, ancien journaliste et ex-lieutenant dans l'armée française, engagé maintenant au Canada dans l'industrie forestière, à son ami Jacques Labrie, professeur d'humanités au lycée Pierre-Corneille, à Rouen, France).

Canton Latulipe, Témiscamingue,
26 décembre 1921.

Comment te décrire le pays où je suis depuis bientôt quatre mois ? Ce qui m'a frappé, en arrivant, c'est l'ampleur et le démesuré de tout ce qu'on voit. L'homme, en cette contrée canadienne, est encore assez rare, et c'est à peine si, en dehors des bourgs, on rencontre par-ci par-là quelque hutte de colon. D'ailleurs on la remarque à peine, tellement elle s'efface ou plutôt est comme mangée dans l'ensemble du paysage. La nature, ici, triomphe en pleine

sécurité, et la terre appartient sans conteste aux bêtes, aux rochers, aux eaux, aux arbres. Quand on passe à travers tout cela, on se sent comme écrasé par la sauvage majesté du tout. On se tait, les paroles devenant inutiles, presque profanes, et on a l'impression d'être une toute petite chose dans l'espace illimité.

Des arbres, oui, surtout, y en a-t-il, grands dieux ! Et superbes avec cela, ayant poussé dru depuis des temps qu'on ne sait plus. Il y a des tilleuls, des érables, des hêtres, des merisiers, des frênes. Puis de beaux pins, dressés en bonne sveltesse. Mais c'est surtout l'épinette qui domine, la bonne épinette fournissant la pulpe à papier que je cherche, et qui est en somme l'objectif de mon voyage en ce pays du bout du monde.

À travers ce fouillis d'arbres, d'abondantes rivières circulent un peu partout, en route vers les lacs qui sont légion, et vers lesquels la plupart s'acheminent par une multitude de sauts, dont quelques-uns ont l'envergure de vraies cataractes. À tout instant, en débouchant dans une clairière,

on en perçoit le lointain grondement, dont les sonorités s'enflent à ne plus finir. Par endroits, ces rivières coulent entre des berges si escarpées que les eaux semblent plutôt s'être frayé un chemin à travers quelques cassures géantes de montagne. À la tombée du jour, quand on passe par là en canot, on reste saisi, comme à l'approche de quelque Styx mystérieux...

Puis, il y a les « brûlés », nom sous lequel on désigne ici les étendues, souvent immenses, que le feu a ravagées. C'est la note lugubre du pays, et on se prend de pitié devant le spectacle lamentable de ces innombrables troncs noircis, restes de beaux arbres qui auparavant dressaient leurs têtes orgueilleuses, et qui ne sont plus maintenant que d'informes squelettes.

Tu te doutes bien qu'à la date où je t'écris l'hiver doit être pour de bon venu, cet hiver canadien dont on nous fait un tel épouvantail en Europe, et qui, je t'assure, vaut certes mieux que sa réputation. Du moins, à venir jusqu'à présent, je n'en ai pas souffert, et même j'oserais dire que j'en ai plutôt joui ; car enfin, quant à être en

hiver, mieux vaut de la belle neige blanche que de la boue, et on respire vraiment mieux sous le ciel éclatant qu'il fait ici la plupart du temps que dans la brume et le brouillard qui sont la règle presque continuelle à cette saison dans le nord de la France.

Comment je suis logé et quelle est mon existence ? Ah ! mon vieux, tu rirais ferme. Imagine-toi, si tu peux, que chaque soir je grimpe par une sorte d'échelle jusqu'à la soupente, où l'on m'a aménagé un lit, assez confortable, du reste, et où, la fatigue de mes lourdes journées aidant, je dors comme un bienheureux jusqu'au matin. Cela me rappelle ce qu'on a raconté de la chambrette où gîtait Hémon, chez le père Chapdelaine, au Lac-Saint-Jean ; tu sais bien, Hémon, l'auteur de cette *Maria Chapdelaine* que tu as dû lire tout comme moi, tant le tapage soulevé autour de ce livre désormais célèbre nous y avait forcés.

C'est cela même. D'autres détails me reviennent encore, criants de similitude, comme par exemple l'apparence de mon hôte, qui ne doit

différer que de nom du fameux père Chapdelaine mis en scène par Hémon. Le mien s'appelle le père Hurtubise, dans les cinquante-cinq ans, bonne figure joviale encadrée de barbe poivre et sel, le parler lent et mesuré, entrecoupé de délicieux archaïsmes, dont tu ferais pour sûr tes choux gras, toi le philosophe si averti. Il faut l'entendre me dire : « Espérez un p'tit brin », au lieu de « Attendez un instant », pour comprendre où j'en veux venir. Quand j'entends cette bonne expression normande dans sa bouche, je ne me tiens pas d'aise, en vrai Normand que je suis et que je reste, et j'ai alors envie de lui sauter au cou.

Il n'est pas jusqu'à sa femme, une grosse commère toujours tôt levée et trotte-menu par la maison, qui ne doive ressembler à la mère Chapdelaine, l'épouse « dépareillée » dont parle Hémon. Et puis elle me gâte, vraiment. Si tu savais les exquises crêpes au lard que nous mangeons. Ça n'a l'air de rien une bonne crêpe au lard. Mais pourtant, ça ne se trouve pas partout, même en France. Il y faut un tour de main bien particulier, un « adon » comme on dit

ici, et cet adon la mère Hurtubise le possède jusqu'au bout des ongles.

Tu dois peut-être t'étonner que j'aie choisi semblable gîte pour passer mon hiver. Tu comprendras mieux quand je t'aurai dit que ce choix m'était à peu près imposé, pour la bonne raison qu'il me faut être aussi près que possible de ma coupe de bois, à surveiller mes hommes. D'ailleurs, le canton Latulipe, où je suis, est un des plus déserts de la région forestière du Témiscamingue, et il faut deux bonnes heures de voiture pour se rendre à la mission Latulipe, le seul bourg où j'aurais peut-être trouvé mieux, et encore. Je t'aurai encore donné davantage une idée des distances, quand j'aurai ajouté que le voisin le plus rapproché du père Hurtubise s'en trouve éloigné de quelque chose comme trois kilomètres. Ainsi, tu peux voir.

J'en arrive maintenant à ce que je voulais surtout te raconter, et qui est la nuit de Noël que je viens de passer. Le père Hurtubise m'avait parlé, il y a quelques jours, d'une messe de minuit qui serait célébrée, par un prêtre de la

mission Latulipe, au chantier même où sont ses deux garçons, et il m'avait demandé si j'aimerais à l'accompagner. Avec son Bastien – c'est le nom de son cheval – on en aurait tout au plus pour une heure et demie de voiture. La messe serait plus belle, sans doute, ajoutait-il, à la mission, mais c'était trop loin, et d'ailleurs il désirait rendre visite à ses garçons.

Tu penses si j'ai accepté, ancien journaliste que je suis, et toujours en quête, quoi que je fasse, d'une bonne occasion de « copie ». Dans tous les cas, c'était une distraction et qui me changerait de tant de nuits de Noël passées en France, pour ainsi dire à faire la noce, car tu sais si chez nous il est entendu qu'il faut, ces nuits-là, faire ripaille. J'en excepte, naturellement, les deux nuits de Noël occupées à faire le guet et le coup de feu dans les tranchées. Tu dois te rappeler, nous en avons passé une ensemble. Oh ! non, certes nous n'étions pas à la noce, en ces moments-là !

Nous partons donc, vers les huit heures. Beaux chemins avec juste la neige qu'il fallait pour

glisser à souhait, et Bastien alerte et fringant. Froid sec et ne dépassant pas la limite du raisonnable. Toute la journée le temps avait été couvert, puis à la nuit ça s'était éclairci, ou plutôt « clairé », pour parler comme les gens d'ici et une belle lune, toute ronde, montait lentement là-bas. Le Lac des Quinze, où nous fûmes bientôt arrivés, acheva de mettre Bastien en joie, tant ce n'était que belle surface de glace vive, et la traversée s'en fit le temps de le dire, « tout d'une ripousse », ainsi que me fit observer le père Hurtubise.

Arrivés sur les dix heures, nous trouvons le chantier en plein branle-bas. Pense donc, il fallait aménager la chapelle pour la circonstance. Et quelle chapelle ! Une simple hutte en troncs d'arbres, comme tout le reste, et qui restait là en permanence, tout près du local où logeaient les hommes, pour les rares visites du prêtre au cours de l'hiver. Il était entendu que les hommes recevraient la communion ce soir-là, et le prêtre n'en finissait plus de les confesser dans son coin de chapelle, sans compter qu'il arrivait des nouveaux venus à tout instant, d'autres postes

plus au loin, et qui ne voulaient pas manquer la fête. Il faut dire aussi que le bruit avait couru depuis une semaine qu'on leur ménageait, pour cette nuit de Noël, une grosse surprise. N'avait-on pas pensé, en effet, peut-être pour activer un peu leur dévotion, à leur promettre qu'on leur amènerait la jeune institutrice – on dit « maîtresse d'école » – de la mission, chanteuse sans pareille, et qu'on assurait par surcroît être la plus jolie fille à bien des lieues à la ronde. On l'attendait à tout instant avec le vieux gardien de l'école qui lui servait de guide, et chacun, instinctivement, tendait l'oreille aux sonnailles qui annonceraient de loin sa prochaine arrivée.

Il faut avoir vécu, paraît-il, durant de longues semaines dans ces grands diables de bois noirs, sans presque aucune relation avec le monde extérieur, pour comprendre ce que peut être une visite du genre qu'on annonçait. Aussi, ces hommes n'en finissaient-ils plus de se mettre « farauds », et jamais encore les barbes n'avaient été faites avec tant de soin. Les cravates les plus étincelantes sortaient des coffres, en même temps que les complets les plus présentables, et, tout

émérillonnés par la solennité de la circonstance, ils formaient, tu peux m'en croire, un assemblage fort pittoresque. Du reste, on ne voyait là que des gars superbes, musclés en athlètes et assouplis à ravir par leur dur travail de plein air. Ah ! cet air des grands bois de la Nouvelle-France. Il y a des fois, en hiver, dit-on, où c'est tellement exhilarant que ça réveillerait un mort.

À la chapelle, d'autre part, on s'activait à mettre la main aux derniers préparatifs. On a son orgueil, quoi, et il ne serait pas dit qu'on ne savait pas faire les choses ! Tout l'intérieur disparaissait sous les sapins qu'on avait entassés et qui sentaient bon. Un peu partout se voyaient de grandes enluminures représentant l'Enfant Jésus, puis la Vierge et saint Joseph, et enfin, bien en vue au-dessus de la porte était un grand portrait du pape. Au fond, l'autel, figuré par une simple table, était tendu d'une belle nappe blanche sur laquelle étaient rangés six chandeliers bien reluisants. Le tout avait vraiment bon air, encore qu'assez étrange, tu comprends, pour mes yeux de Parisien et surtout cela ne manquait pas d'être impressionnant.

Il approchait minuit, et notre belle visiteuse n'arrivait toujours pas. Une certaine inquiétude commençait à courir dans les rangs quand deux nouveaux venus de la dernière heure nous informèrent qu'elle s'était attardée en route à visiter un de ses oncles demeurant non loin de là, et que nous allions la voir poindre d'un instant à l'autre. À minuit juste, le prêtre fit son entrée. Le cuisinier du chantier, réputé pour sa voix de basse-taille, donna les répons au Kyrie, assisté d'une demi-douzaine de chantres qui y mettaient la meilleure volonté du monde. Déjà on entamait le Gloria, quand un remous, à l'arrière, nous avertit qu'il y avait du nouveau. Ce devait être Elle. Toutes les têtes se tournent. Je regarde moi aussi, et j'aperçois près des chantres deux ou trois formes féminines très emmitouflées. L'une de celles-là devait être celle qu'on attendait. En effet, un susurrement qui courait d'une bouche à l'autre sur les bancs fut l'indice que c'était bien Elle. C'était Elle.

Après tout, que m'importait ? Assis un peu à l'avant, je dois t'avouer que je ne suivais plus ce qui se passait que d'un œil assez indifférent. Que

veux-tu, j'avais vite épuisé la série de mes étonnements, et ce n'était pas pour sûr cette maîtresse d'école, avec son chant que je pressentais devoir être inévitablement criard et aigu, qui allait à nouveau m'étonner. En outre, j'avais eu fort à faire toute la journée, depuis le matin, et je me sentais maintenant tout bonnement gagner par un commencement de sommeil, que j'avais toutes les peines du monde à combattre dans la demi-obscurité de cette chapelle, vaguement éclairée par une unique lampe au pétrole près de la porte et les six cierges de l'autel.

Où en étions-nous ? Je perçus qu'on achevait le Credo, puis subitement un grand silence se fit, et je sentis que quelque chose d'inusité allait se produire. Du fond de la chapelle, près de l'harmonium pleurard, une voix m'arriva qui tenait tellement de l'irréel que, sur le coup, je crus que j'étais glissé pour de bon à l'état de rêve. Cela s'épandait un peu partout en notes douces et fluettes, comme aériennes, et à les entendre je me sentais peu à peu envahir par un petit frisson qui me courait jusqu'au bout des

pieds. Ah ! Dieu, oui, je me tenais éveillé, cette fois. La voix, maintenant, s'enflait, s'élargissait, et je distinguai nettement le motet d'un vieux Noël latin que je connaissais bien, pour l'avoir plusieurs fois entendu en France. Par quel miracle ces strophes demandant, pour être bien interprétées, un véritable entraînement d'artiste, avaient-elles pu arriver cette nuit-là jusqu'à cette humble chaumine perdue au plus épais du Grand Nord canadien, c'est ce que je ne cherchais pas à discerner, tellement cela me paraissait incompréhensible. D'ailleurs tout effort en ce sens m'eût été impossible, satisfait que j'étais de jouir avec délices de cette aubaine inattendue. La voix s'enflait toujours, et sous le flot de mélodie toutes les têtes de plus en plus se courbaient. À l'octave du haut, surtout, cela prenait l'apparence d'une sorte d'ondée cristalline qui allait choir sur nous. À tout instant, je me disais : « Pas possible, le charme va se rompre. »

J'attendais l'invocation de la fin avec une impatience non dénuée de crainte, car je savais qu'il y avait là un chant triomphal d'un éclat exigeant presque des sonorités d'airain. Et

précisément m'étant retourné pour regarder la chanteuse, je vis qu'elle était une toute gracile jeune fille, avec un profil de Jeanne d'Arc comme on en voit partout chez nous sur les monuments évoquant l'image de notre sainte. « Pas possible », me répétais-je, « elle va manquer son effet. » Hé bien, j'en fus pour mes craintes. Arrivée au passage en question, l'artiste – c'en était une – l'aborda avec une maestria qu'aurait enviée plus d'une grande diva, et les strophes sortirent de cette petite poitrine de jeune fille en un flot tellement puissant qu'elles semblaient soulever le toit, pour monter toutes droites et bien hautes jusqu'aux pieds de l'Éternel.

Je renonce à te décrire l'état où je me trouvais. L'impression créée chez l'assistance par ce chant miraculeux devait être aussi très forte, à en juger par ce que je pouvais voir des physionomies de tous ces hommes rudes et frustes, agenouillés à mes côtés et attendant la communion. Tous me paraissaient surpris au plus haut degré, bien qu'évidemment déroutés par cette musique savante qu'ils entendaient sans doute pour la

première fois. Ils ne devaient se reconnaître que l'instant d'après, quand, à la suite du motet de tout à l'heure, la chanteuse entonna les simples et impérissables cantiques de Noël avec lesquels ils étaient le plus familiers

Oh alors, ce ne fut pas long. On eût dit qu'une détente, subitement, faisait fléchir sur leurs sièges tous ces rudes bûcherons, souvent batailleurs, et dont un bon nombre ne se connaissaient pour ainsi dire pas de famille depuis des temps. Sous l'émotion qui les étreignait, on aurait presque cru qu'ils allaient s'écrouler pour de bon. Il y en avait qui pleuraient doucement, essuyant furtivement leurs larmes du coin de la main.

Et voilà ma première nuit de Noël au Canada. Elle ne manquait toujours pas d'imprévu, comme tu vois. Tu vas sans doute, maintenant, me demander le mot de l'énigme au sujet de l'artiste du motet. Imagine-toi que je n'en sais pas encore plus long, dans le moment où je t'écris. À l'issue de la messe, je devais, naturellement, aller lui présenter mes félicitations. Mais, débordée de toutes parts, et entraînée par ses parents, elle était

disparue sans que j'eusse pu même l'apercevoir.

Ah ! j'oubliais, j'ai pu savoir comment elle se nomme, ce qui est déjà quelque chose. Croirais-tu qu'elle aussi est une Chapdelaine ? Doux Seigneur, ce nom est donc vraiment légion, en ce pays.

Table

Un vieux.....	5
Le déraciné.....	17
Entre vieux amis	33
Jouets des dieux	50
La Croix du Sud.....	84
L'étrangère.....	92
La montée du Zouave.....	125
Victor et Marie	152
Le village et la ville.....	158
Juanita	180
La rafale	211
Jimmy.....	229
L'escarboucle.....	250
Terre natale	265
La savane	282
Un Noël intime.....	300
L'ultime récompense	305
Au pays de Témiscamingue	320

Cet ouvrage est le 130^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.